



Yves Allaire

Au cœur de l'indigné

Il reste toujours assez de force à chacun pour accomplir ce dont il est convaincu
- Johann Wolfgang von Goethe

Au cœur
de l'indigné

Yves Allaire

Au cœur de l'indigné

Il reste toujours assez de force à chacun pour accomplir ce dont il est convaincu
- Johann Wolfgang von Goethe



Yves Allaire, auteur

courriel : yvesallaire@videotron.ca

L'ABC de l'édition

Rouyn-Noranda (Québec)

www.abcdededition.com

info@abcdededition.com

Conception graphique de la couverture :

Le Canapé communication visuelle

Conception graphique de l'intérieur et mise en page :

Jean Sébastien LeBlanc

Révision :

Nathalie Thériault

ISBN 978-2-922952-47-6

ISBN PDF : 978-2-922952-67-4

ISBN Epub : 978-2-922952-68-1

Dépôt légal : 2^e trimestre 2012

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

L'ABC de l'édition

Yves Allaire

Copyright © 2012. Tous droits de reproduction réservés.

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives
nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Allaire, Yves, 1964-

Au cœur de l'indigné

(Collection Roman)

ISBN 978-2-922952-47-6

I. Titre.

PS8601.L427A9 2012

C843'.6

C2012-940731-3

PS9601.L427A9 2012

Préface

L'écriture est un domaine qui me passionne depuis fort longtemps. Ayant étudié en communications publiques à l'Université Laval (Québec), je rêvais au journalisme. Toutefois, j'ai rapidement réalisé que « l'honneur journalistique » passe parfois après les attentes économiques, et que le propriétaire du journal a en outre droit de regard sur le contenu des articles que rédigent les journalistes. *Comme ne pas tout dire c'est aussi mentir*, je n'exercerai donc jamais ce métier.

Guidé par un besoin de dire et d'informer, je me suis vite retrouvé sur le banc d'école à titre d'enseignant. Depuis bientôt une vingtaine d'années, j'offre à mes élèves le goût de connaître, j'exprime la nécessité de savoir et je pousse la critique vers la construction. La matière que j'enseigne (la géographie au premier cycle du secondaire) est pour moi une excuse pour, dans un certain sens, entrer dans une classe et discuter de la vie.

Parallèlement à ce métier que j'adore, je vis dans un monde où règne la souffrance, où les inégalités se font criantes et où le regard et l'action doivent s'orienter vers une alternative respectueuse d'un patrimoine trop souvent banalisé. J'ignorais par ailleurs comment passer ma peine, mes désolations et mes frustrations liées au gaspillage matériel et humain, au même titre que l'individualisme au détriment de la société et aux beaux discours politiques, parfois sans réel engagement.

Les jours se sont ainsi succédés, avant que je ne puisse avoir l'occasion de prendre la plume pour me sauver de mes visions. C'est là que Byl est apparu, incarnant les valeurs familiales et proposant une vision conservatrice et réservée, mais également divergente par rapport à la réalité des voisins. Byl est l'auteur, celui qui a grandi, de même qu'il a été guidé par les conseils de ses parents. Somme toute, il est apparu en voulant saluer l'avenir, l'espoir et le respect.

Les douze mois accélérés que vivra la famille de Byl, se veulent entre autres un hommage à la vie, à la simplicité et au partage.

Juin

Le début d'un grand rêve

Vivre dans la revendication constante de son bonheur, revient à être victime de ses attentes... Accueillir toute situation comme occasion de se transformer, c'est grandir véritablement. – Yvan Amar

La vie de chacun est certes différente, mais s'accorde néanmoins à des similitudes parfois étonnantes. Au cours de son règne, l'être humain a successivement connu une dépendance totale, soit en tant que nourrisson vis-à-vis sa mère, soit au moment de l'âge adulte envers un être spécifique.

Pour sa part, le bagage génétique a un impact déterminant sur le caractère, mais il doit en sus pouvoir conjuguer avec les cultures familiale et sociale pour ensuite se moduler aux traits de la personnalité de l'être.

De cet amalgame se définit la personne qu'on aime, qu'on adule, qu'on évite ou qu'on déteste. Le même personnage, parce que chacun des êtres humains a un rôle à jouer, aura à s'adapter à son environnement en perpétuelle mutation, progression et sous pression. En réponse, une parcelle tantôt de charme, tantôt d'exception pourra par la suite être potentiellement perçue, voire un versant dit naturel ou de facture rituelle.

Enfin, dans sa progression, cet être bénéficiera d'une période de repos, la pause quotidienne nécessaire à la régénération musculaire en devenir, ainsi qu'à la rétrospection le soir venu. De même, elle sera d'autant plus utile à la récupération pour retourner effectuer ses heures de travail, de six à dix-huit heures par exemple, ou selon la classe sociale à laquelle l'être appartient ou se définit. À cet égard, ce laps de temps, même involontaire, se veut curatif.

Arrive enfin le dernier soupir, celui où l'essentiel ne suffit plus. C'est en fait le moment ultime, le pivot reliant la vie à la mort. C'est l'oscillation spontanée entre la fatale réalité et le retour en arrière, la prise de conscience d'avoir trop souvent oublié la présence du voisin, de l'ami, du frère.

L'histoire qui aurait assurément pu s'ensuivre est celle d'un homme bon, d'un père d'une grande famille; l'histoire de l'homme qui connaît personnellement chacun de ses enfants, et ce, sans avoir à poser de question. L'histoire aurait tout aussi bien pu présenter les fabulations d'un père à partir de ses rêves, lesquelles réunissent le connu, l'inspiration engendrée par le moment présent et la créativité.

Dans cette histoire, l'homme devait tout naturellement partir et léguer ses acquis et connaissances pour avoir l'opportunité de grandir encore plus. Comme toutes les histoires fantastiques, l'homme rêvait de laisser à ses descendants une clef magique, laquelle aurait pu être cachée là où l'accès est si évident, qu'il devient la proie de guerres, de violences et de conflits. Cette clef aurait aussi pu être laissée à quelqu'un qui sache l'utiliser à bon escient, et donc en vue d'ouvrir la porte de l'avenir. Mais l'homme cherchant à transmettre ses valeurs favorise plutôt le vécu, l'expérience et les liens humains. Il n'a ainsi aucunement en tête la transmission de la convoitise; il offre ce qu'il a, tout simplement. À chacun de construire son avenir selon ce qu'il aura pris, avec comme base l'expérience de l'ancêtre.

Dans cette histoire, l'homme avait déjà vu de quelle façon se dessinait l'avenir.

L'homme qui laisse ici ses connaissances sur un plateau de bois, s'est en un sens battu toute sa vie pour que les siens grandissent. Dans son monde, personne ne sait vraiment jusqu'où celui-ci s'est rendu et où en était réellement sa satisfaction intérieure. Toutefois, plusieurs reconnaissent l'incroyable chemin qu'il a fait parcourir à ses proches. Bref, l'homme a vieilli derrière une ombre qui, à certaines occasions, a certes voilé ses bons coups.

Avant de s'endormir pour de bon, l'homme avait comme entourage une société en pleine mutation. Les bons mots de la religion qu'il pratiquait semblaient s'être évaporés. La famille qu'il avait fondée paraissait se dissiper au profit de l'immédiat et la tourmente quotidienne coulait incessamment dans les veines de certains de ses fils. L'homme croyait aussi que ses acolytes se devaient de composer avec une société meilleure. Fatigué, parfois pessimiste et nostalgique, il se voyait confronté à l'évolution sociale. Par ailleurs, la planète lui semblait de plus en plus malade, amenant progressivement l'individu à disparaître au profit de l'être numérisé. Il comprit que les bons moments étaient définitivement derrière.

Et puis, vint le jour où il ne fut plus en mesure d'ajouter un mot... Plus jamais. Il sombra peu à peu dans un rêve; celui de continuer sa mission, de perpétuer la vie. Sans aucune autre personne à ses côtés, l'homme s'endormit.

Juillet

L'amertume en préambule

Nous devons être le changement que nous voulons voir dans le monde.

– Gandhi

Tout commence ici par la désolation, le besoin d'expression, la verbalisation de la rage. Constatant une impuissance sociale si envahissante, l'homme décide de dire. Il proclame ainsi que la terre est menacée et que les gens ne s'arrêtent qu'à l'avoir, oubliant de surcroît l'être. Il entend la solution mais, dérouter, ne comprend pas pourquoi elle n'est pas appliquée. Il vit alors un désarroi.

Chaque premier mercredi du mois, soit celui de la collecte municipale des grosses vidanges résidentielles, il procède au décompte alors qu'il emprunte le chemin du travail. Échoué près des voitures encore garées à cette heure matinale, le sofa démodé attend l'éboueur pour finir sa vie utile dans un site d'enfouissement; le bois découpé, jadis charpente, ne sera pas transformé mais purement et simplement jeté. La poubelle, elle-même suffoquant du surplus d'aliments de table dont on l'a gavée, trahit les habitudes de son propriétaire.

Ainsi s'explique l'amertume, la désolation. Comme simple citoyen, innocent et sans puissance politique il se tait, ou bien partage occasionnellement ses pensées pour ensuite recevoir une

quelconque approbation vide, parce que trop vite oubliée. Il retourne alors dans ses pensées, confrontant le mythe du plaisir capitaliste, celui du confort et du « tout » pour être heureux avec la réalité de l'individu, la richesse de l'être et de l'intégrité. Il cultive secrètement, voire jalousement l'envie de rencontrer l'âme mise à nu. Il rêve de partager ses convictions, de les faire grandir dans un décor où la raison domine l'apparence et la jouissance immédiate. Il rêve.

Mais « il », c'est lui. Il est tout autour de vous. Il vous regarde sans laisser le moindre filet de son souffle le trahir. Il vous côtoie, mais vous le confondez avec le voisin. Il mange, dort et rit. Il est comme tout le monde.

Symbole de prudence, il a son jardin secret. Ce dernier est si vaste qu'on oublie qu'il est refuge. Comme pour chacun, on y accède par une porte d'entrée. Celle-ci donne accès à sa maison, mais il faut regarder à gauche pour découvrir ce jardin. Comme la porte semble demeurer ouverte, on finit par oublier qu'elle peut également être un passage secret. Sur le seuil de la porte, on parle, on échange. À l'occasion, on entre dans la maison pour partager une anecdote, voire un repas. Pour sa part, le jardin secret garde toute sa quiétude; étant la plupart du temps méconnu, ignoré. Le volet caché poursuit son mandat et c'est très bien ainsi.

Parfois extérieur aux yeux de Byl, ce jardin est constitué de plantes, d'arbres, de roches, de vase... et d'inconnu. Protégé par cette végétation, il s'y réjouit de ses bons coups, de ses attentes. Souvent, il enterre un fantasme quelconque qui, un jour, prendra peut-être la forme d'engrais pour l'aider à passer à autre chose. Sa confiance personnelle, il la doit en partie à ce coin organique, placé non loin de son cerveau... À priori, il paraît également normal que les frustrations aient pris d'assaut ce même sol, paradoxalement fertile.

Si ce jardin se découpait, se cartographiait, il serait sans aucun doute difforme, irrégulier. Sa légende serait quant à elle synonyme de complexité, perpétuellement modifiée par des dépôts émotionnels.

Dans un endroit donné se retrouve l'arbre de la peine, des déceptions, des tristesses. « L'arbre du refoulement », dirait Freud. À bas âge, d'énormes fruits en étaient produits. Seul devant cet arbre, l'enfant était intimidé, atterré par le poids de ses peines. Au rythme de son évolution, le fruit parut moins gros et plus facilement accessible à la cueillette, à sa maîtrise.

Comme tout être vivant, cet arbre possède l'avantage de vieillir. Au fil du temps, il produit pourtant de moins en moins. En outre, il se peut que chaque fruit mûr retiré ne puisse plus être remplacé. C'est donc dire qu'au retrait du fruit, une peine est résolue, digérée, passée.

L'arbre de la peine est par surcroît caché par l'arbre des fantasmes, lequel est beaucoup plus grand et coloré. Généré par une sève particulièrement sucrée, ce plant prolifère, s'épanouit et se reproduit. À l'inverse de l'arbre triste, il produit de façon quotidienne et, bien que méconnu, son renouvellement semble explosif. En parallèle, l'énergie qu'il produit s'exprime par la créativité.

Le commun des mortels que représente Byl ne travaille pas à cacher son jardin, à le nourrir et à s'y réfugier. Comme tout citoyen dit normal, celui-ci travaille, s'amuse et élève sa famille en compagnie de la femme de sa vie. On peut définir la maison qu'il habite comme un bungalow ordinaire. Profitant d'un marché favorable pour l'achat d'une résidence, Byl et sa conjointe y ont emménagé il y a de cela quelques années. À ce moment, la cour arrière leur paraît satisfaisante et le voisinage, déjà organisé pour

le partage du matériel usuel, donne l'impression d'entretenir des relations agréables. Considérant le type d'entourage, cette famille occupe une très grande maison.

D'ailleurs, les enfants leur seront peut-être redevables car ceux-ci ont choisi de conserver la maison privée, plutôt que de se joindre aux habitants repoussés dans les coopératives d'habitation. En ce sens, ils ont préféré le cocon, la ouate familiale et, en contrepartie, assument donc de lourdes taxes foncières et les pertes immatérielles rencontrées.

Leila, la mère de Byl, vit aussi dans cette maison. Elle occupe une chambre située immédiatement à droite de l'entrée principale. Les membres de la famille se heurteront ainsi parfois aux conflits intergénérationnels, tout comme aux exigences établies en fonction du respect. Par contre, la présence de cette dernière est aussi le signe d'une gratitude morale et d'une forme de responsabilité et de respect envers les générations précédentes. Comme ce sont elles qui ont assuré la lignée familiale, il semble tout à fait normal que la descendance en prenne soin, ne serait-ce qu'en signe de reconnaissance.

La famille de Byl compose le quotidien de façon assez harmonieuse. Leur rythme de vie est cependant dicté par la philosophie du père, lequel ne pouvait se résoudre à adhérer aux exigences contemporaines modernes, aux standards de confort si élevés et à la consommation outrageuse du pétrole.

Pour lui, les problèmes reliés à la consommation appartiennent au monde des matérialistes, des gâtés et des aveugles. Derrière ce visage lumineux se cache en réalité une vérité, une vie et un avenir. Malgré ses habitudes de vie dites « marginales », il est probablement la personne la plus riche de son quartier. Ce qu'il a de plus précieux est notamment disponible pour son entourage : son *sourire*.

Byl partage sa vie avec Chantale. Côté travail, il enseigne les sciences de la nature à raison de dix mois par année. À vingt kilomètres de son domicile, l'école semble suffisamment loin pour maintenir l'aspect privé de sa vie. La banlieue dans laquelle se développe sa famille est maintenant devenue une ville autonome, quoique étroitement reliée à la capitale et à la métropole nationale. Les liaisons intermodales de transport lui permettent par ailleurs de se déplacer sur de plus longues distances, sans devoir verser ne serait-ce qu'un sou. En réalité, son travail, son domicile et son mode de consommation sont dans l'ensemble l'expression d'une époque contemporaine pour certains, avant-gardiste pour d'autres et carrément arriérée pour Byl. À ce jour, celui-ci n'est pas encore parvenu à se défaire d'une consommation encore trop large, mais a néanmoins su adapter l'essentiel au luxe.

Son crâne se découvre progressivement, laissant paraître une cinquantaine bien amorcée. Ses yeux, qu'on devine possiblement verts, sont en grande partie dissimulés derrière ses plastiques correcteurs. Gagnant son entourage par l'humour, qu'il pratique parfois exagérément, les plus rusés diagnostiqueront avec certitude une peine dissimulée. Son vécu est quant à lui sûrement l'un des éléments le plus solide de son héritage. Les quelques succès obtenus dans le sport, les incompréhensions ainsi que le manque matériel lui ont définitivement appris à travailler avec la réalité et non pas avec l'artifice et le fictif. Les difficiles conquêtes amoureuses se sont néanmoins toujours soldées par des apprentissages sans regrets, sans retour. Ayant grandi dans un monde jadis religieux, il garde un œil attentif sur ce qui est sensé être normal, compare avec les autres orientations et choisit en fonction de ses besoins. Ses amis sont d'ailleurs d'allégeances sexuelle et religieuse très différentes des siennes, tandis que lui affiche une ouverture lui donnant accès aux cultures ainsi qu'à la différence. Au même

titre que sa calvitie, l'ensemble de sa physionomie exprime les anniversaires passés. Lentement, patiemment, le temps fait son œuvre, les multiples traces d'usure dépeignant son corps en faisant foi.

Sa vie s'organise également autour d'une activité qu'il affectionne particulièrement : le vélo. Le cycliste dépasse ainsi le mode de transport car, assis sur la selle qu'on prend des années à ajuster, il offre l'opportunité de recourir à plusieurs sens. D'abord la vue, laquelle pourrait se définir comme étant le guide pour les néophytes. Mais la pratique du vélo emprunte cependant bien d'autres recours naturels. D'une part, l'ouïe permet de repérer son poursuivant, sa potentielle destination. D'autre part, l'odorat permet aux arômes qui nous enveloppent de savourer le paysage qu'on traverse ou de fuir un environnement pollué ou nauséabond... En ce qui a trait au toucher, ce dernier nous fait vivre les déplacements d'air, autant de tumultes aériens qui nous façonnent le visage, le martèlent à l'occasion et le massent. Quant au goût, la sueur s'étant frayé un chemin du cuir chevelu en passant par le front, pour finalement s'écouler de l'arcade sourcilière aux limites buccales, il n'a en fait pour surprise que sa salinité.

Quoi qu'il en soit, ce mode de locomotion engendre un bienfait si convaincant, que les gouvernements antérieurs ont largement favorisé sa pratique dans les grandes métropoles. Ainsi est né le fameux Bixi. Ce format de « vélo habilis urbanisi » a par ailleurs si bien grandi, qu'il a donné naissance à une descendance portative, économique, mais surtout populaire.

Aujourd'hui, Bixi est l'expression de la réutilisation. Il se compose toujours d'aluminium, quoique celui-ci soit essentiellement issu de déchets anciens, tels des canettes de breuvages, des cadres de fenêtres résidentielles ou commerciales, des structures

de voitures ou même des blocs moteurs transformés. Côtayant son cousin Segwi, Bixi est devenu une forme de symbole, une expression de la réussite d'un socialisme constructif.

Originaire de la Californie et déjà trente ans de bons services à son actif, Segwi se veut aussi un mode de transport très urbain. Avec sa plateforme à ras le sol, ses deux roues latérales et son moteur électrique quasi inaudible, sa construction dénote d'une certaine originalité. Qu'il soit dédié à Madame ou à Monsieur, Segwi favorise naturellement un déplacement propre, et ce, tant pour le secrétaire ou le technocrate que le phallocrate.

C'est d'ailleurs ce modèle avancé qui, notamment, a provoqué la rencontre de Chantale et amené la formation du couple.

Coincée en plein centre-ville, Chantale ne comprenait pas pourquoi son Segwi demeurait figé, sans le moindre mouvement. Venant tout juste de sortir d'un café, Byl l'a vit immédiatement, visiblement décontenancée par l'inertie de son engin. D'un geste honnête, il questionna la femme sur l'événement vécu, ce qui s'avéra être son premier contact amical. L'attention ayant été démontrée et le service proposé, cela lui valut spontanément un « merci », de même qu'une reconnaissance immédiate. La panne n'ayant par contre toujours pas été réglée, il fallut penser à retourner la location. Aucun autre Segwi ne se trouvant à proximité, ils proposèrent d'un commun accord de prendre une consommation dans le but de faire plus ample connaissance, étant à l'évidence sous le charme. Byl commanda donc un *expresso*, alors que Chantale opta pour un thé de ginseng. Le nouveau couple a longuement bavardé, échangé, pour finalement se donner rendez-vous le lendemain, tous deux œuvrant par un heureux hasard dans ce quartier de la métropole.

Le jour suivant, Byl apprit donc que Chantale enseignait aux jeunes enfants dans une école alternative. Son temps consacré à la réussite de ses protégés, lui aurait sans doute valu le titre de « missionnaire académique ». Elle était en effet le genre d'enseignante que tout parent rêve d'avoir pour son enfant. Elle cherchait l'approche pédagogique adaptée, écoutait avec attention l'émotion de l'élève et, selon la nécessité, entrait en contact avec le tuteur ou le parent afin d'élucider, de comprendre, d'aider. En somme, elle avait définitivement cette « vocation » dans l'âme.

Son environnement social, en partie développé au cours de sa vie universitaire ainsi que grâce au maintien de relations vivantes en lien avec son passé, lui offrait incessamment une vie heureuse. Elle n'était donc pas nécessairement en quête d'aventure, ayant vécu une désolation qu'elle se devait d'abord de colmater. Elle offrait ainsi ce qu'elle possédait de plus honnête à quiconque la rencontrait, et Byl fut parmi l'un des chanceux à avoir croisé son chemin.

La vie de Byl était elle aussi de nature singulière; de retour à l'université après quelques pauses plus ou moins longues de bourrage de crâne, sa formation tournait déjà autour de la communication. En fait, l'homme visait le journalisme, mais ne pouvait néanmoins vivre sans avoir l'opportunité de tout dire. À ce titre, il ne pouvait décidément pas écrire pour un journal vivant de commandites ou de publicistes au caractère contrôlant. Il se tourna plutôt vers la vulgarisation scientifique comme pigiste, mais la quête incessante qu'il véhiculait en faveur d'un client potentiel lui causa finalement une trop grande insécurité financière. En définitive, il n'était pas le bohème qu'il pensait être, celui qui vit au rythme du vent et de l'opportunité. D'un geste innocent il accepta donc ce qu'il était, pour finalement comprendre qu'un enseignant à part entière se cachait en lui.

Août

Vue d'ensemble

Le tourment des hommes ne vient pas des choses, mais des idées qu'ils ont des choses. – Épictète

Le jour où Byl apprit qu'il serait père, ses sens se sont allègrement moqués de lui. Il écoutait les gens parler... mais n'accrochait que sur les concepts reliés aux poupons, aux enfants, aux pleurs, aux couches. Lorsque son odorat le chatouillait, il s'imaginait à la cuisine concoctant la recette qui stimulerait le fils, ou ferait frémir la fille par dédain, par répugnance envers cette sensation des papilles encore jeunes. Et la vue, la perception des profondeurs, des distances, des couleurs... toutes formes normales semblaient pour ainsi dire modifiées, plus vives, plus énergisantes.

Lors d'une randonnée à vélo, il se mit à observer le décor, l'environnement. Il prit conscience des arbres qu'il dépassait, des routes qu'il sillonnait et des sites qu'il visitait, lesquels venaient tout à coup de changer de propriétaires. Il n'y avait plus celui qui travaille la terre mais celui qui prépare le terrain. La forêt qu'on s'amusait à découper, à vider lui apparut comme ayant subi un viol, un vol. L'eau qui s'écoulait dans le ru lui semblait si vulnérable, qu'il aurait fallu la laisser seule au rythme de son

ruissellement naturel, oxygénant au passage d'une pierre cette source de vie, lui donner le temps de s'épurer pour abreuver le futur assoiffé. Byl savait néanmoins que l'organisation du quotidien saurait s'adapter à l'arrivée, car la grande dépendance du rejeton conjuguée à un amour indéfini du parent deviendrait inévitablement maîtresse. Non pas dirigeant ni même gérant, mais exigeant toute la candeur de l'enfance.

La nature ne se voulait plus un héritage mais bien un emprunt à cette génération annoncée. À partir de cette connaissance, de cette naissance prochaine, le sens des responsabilités prit une nouvelle dimension; désormais celui qui travaille, sans famille ni avenir le fait pour laisser une trace, son empreinte, le signe de sa présence, de sa mémoire. Pour sa part, le parent œuvre pour sa relève, pour autrui, gouverné par l'abnégation et grassement payé par les multiples sourires de ses enfants. Un jour ou l'autre, la fierté ressentie n'aura irrémédiablement d'autre choix que de se mesurer à une forme d'inquiétude, d'adaptation à l'erreur commise par l'enfant. Le repos reprendra ses vertus sans doute beaucoup plus tard, vers le jour où l'autonomie sera acquise... voire la définition possiblement jamais retrouvée.

La grossesse, malgré avoir été expérimentée depuis le premier être vivant, demeure un événement prépondérant. Bien que la femme entre dans une symbiose parfaite, l'homme doit recourir à tous les moyens dont il dispose pour partager l'évolution. Il ne pourra jamais sentir le quotidien, les pulsations du fœtus, les coups de pieds de l'intérieur; il ne peut que partager, toucher sporadiquement et jouir des descriptions de la future mère. Son empathie se doit d'être extrême, son écoute parfaite et son repli particulièrement régulier.

L'homme doit dépasser son stade de géniteur; sa complicité lui sera définie par son besoin de connaître hâtivement sa descendance; flatter le ventre dodu en promenant la main chaude d'un mouvement très lent, si tendrement que la communication s'établira d'elle-même. L'enfant encore baigné de son liquide vital se dirigera vers cette source de chaleur et suivra d'instinct le rythme du père. Sa stimulation pourrait être si grande que l'on aurait possiblement la chance de percevoir ses premiers hoquets. Le timbre de la voix, la fréquence et le débit seront aussi sources de reconnaissance pour l'enfant. Cette même voix, comme tout bon père le souhaite, sera source de sécurité.

Le travail nécessaire à l'expulsion est si grand, que seul le vécu semble y donner raison. Les cris, les contractions, les crampes, le désarroi momentané et toute la gamme d'émotions auxquels l'homme assiste, conservent le volet phénoménal de ce geste pourtant jugé banal, mais on ne peut plus essentiel. La naissance devient la preuve que la complexité est sans doute la jumelle non identique de la simplicité.

Voilà que le fruit de neuf mois de grossesse prend le grand air. La première fille d'une grande famille. À ce moment précis, elle est l'unique enfant, tant du côté paternel que maternel. La lignée offre donc un étirement, un espoir, un lendemain : Éloïse.

Ses grands yeux bleus prennent enfin contact avec les sourdes vibrations de la bedaine. La chaleur et l'ambiance visqueuse se muent au contact de la vraie vie. Le souffle lui est maintenant offert. Par elle-même, la petite respirera, touchera et charmera.

Éloïse a le privilège d'avoir une famille heureuse; elle devient déjà le pôle d'attention. Dès son apparition, pendant le nettoyage d'usage et les mesures des signes vitaux, les parents

veulent s'en emparer, la prendre, l'embrasser. Couverte à la fois de sang, de liquides divers et d'une pâte blanche, elle échoue finalement dans les bras chaleureux de son papa. Durant ce court laps de temps, la mère reçoit les soins nécessaires à suturer la déchirure vaginale. Dès lors, elle se sent mère et fin prête à prendre soin de son enfant.

Malgré la précarité de cet être, sa mère, au stade animal allaitera cette future citoyenne. D'un geste mécanique, comme si elle occupait cet emploi depuis des années, elle ouvrira sa jaquette, prendra de sa main gauche le sein et le portera vers la bouche du bébé. L'autre main, étant occupée au maintien du corps frêle du poupon, se synchronisera si parfaitement, que l'enfant pourra sitôt profiter d'un bercement de tendresse.

L'œil médical par ailleurs veillait. La sage-femme ayant suivi une formation en premiers soins prénataux et post-nataux, a rapidement su offrir le support nécessaire. Son rôle principal en est un d'accompagnement. Grâce aux paroles dites, aux gestes posés, les touchers sécurisants feront de cet accouchement un acte de respect, d'écoute et de partage. Le rôle joué par la femme se base sur une capacité à l'écoute, et de direction ensuite.

Depuis déjà vingt ans, le gouvernement local offre le service d'accompagnement à ses citoyennes et citoyens. La bataille entre ces femmes accompagnatrices et le puissant lobby des médecins, n'est pas pour autant réglée. En effet, le corps médical prétend toujours que la pratique des sages-femmes ne peut en aucun temps remplacer la compétence clinique et pratique d'un médecin. Hélas, prétendent les autres, la nature semble être ainsi faite, que l'enfantement se définit par l'animal en nous.

La vie est venue certes égayer cette famille mais a poursuivi son cours normal ailleurs. Le travail, les occupations déjà entreprises et les engagements antérieurs appellent les élus, les travailleurs et les parents. C'est aussi dans cette réalité que Byl doit composer. Se sentant toujours trop loin de son bébé, Byl retrouve néanmoins ses élèves, son travail, ses collègues. Alors qu'il se laisse transporter par le monorail, Byl échange quelques mots au retour des classes avec son voisin de transport. Ce qui a provoqué leur discussion provient notamment de cette vue extérieure, triste et heureuse à la fois. Le monorail traverse une ancienne zone résidentielle étant maintenant affectée à l'entreposage de véhicules désuets. On y compte des voitures à essence encore fonctionnelles, des motocyclettes, des camions, des remorques, des meubles, des jouets. Le point commun regroupant l'ensemble de ces pièces : l'aspect inutilisable ou inutile. Passant d'une société de surconsommation, certains quartiers encore marginaux ont préféré concerter les citoyens et encourager l'entraide et le partage. Les citoyens, les vrais, sont partis vivre dans un logement coopératif ou étatique. En ce sens, les deuxième, troisième et même quatrième voitures perdent leur sens tandis que la quantité phénoménale de jouets se voit encombrante et l'entreposage futile. Les citoyens de ce quartier ont mis en commun des objets usuels ainsi que développé un mode de vie simple et épanouissant.

À bord du monorail, un autre homme, que l'on pourrait qualifier de chauve, discute de ce passé pas si lointain où il consacrait plus de soixante heures par semaine à son travail. Bien qu'il faille gagner sa croûte, il ne peut s'empêcher de souligner ce gaspillage temporel à bord de sa voiture, quasi stationnée sur

l'autoroute tellement le trafic était dense et lent. Il estime au tiers de son chiffre le travail attribuable au simple déplacement.

Son interlocuteur lui rappelle quant à lui que ce temps n'était pas seulement celui nécessaire au transport, mais celui dit essentiel pour assouvir sa consommation. Dans ce quartier ancien, la majorité des membres d'une même famille travaillait d'ailleurs une quarantaine d'heures par semaine chacun. Certains enfants passaient ainsi plus de temps au service de garde qu'à la maison. Le parent devenait un simple pourvoyeur matériel; il laissait la gestion des émotions aux services étatiques spécialisés, tels la psychothérapie sociale, l'orthopédagogie scolaire et affective et le développement physique et culturel.

Sous diverses formes, le parent payait une contribution sociale en échange d'un encadrement prévu positif. L'animateur, le spécialiste ou l'enseignant, tous devenaient donc les personnes significatives pour les enfants, bien au devant de leurs propres parents.

Mais comme le rappelle le quasi chauve, ce temps a donné une génération détachée d'une réalité familiale affective. Ces jeunes, ayant aujourd'hui atteint la trentaine, sont pour la plupart en désaccord avec les nouvelles normes sociales communales; ils défendent encore l'individualisme, le matérialisme et la consommation. Bien qu'ils aient connu l'abondance de même qu'apprirent les différences de façon théorique, ils ne peuvent se priver du joujou rêvé, et ce, dans un laps de temps le plus court possible.

L'homme sans cheveux préfère rire et émettre le constat du grand chemin parcouru par les citoyens de son quartier. Il reconnaît que des régions entières sont consacrées, abandonnées ou en transformation. Plusieurs quartiers sont présentement

en latence. On y récupérera différents matériaux, tout en utilisant ce bassin comme ressource temporaire de matières devenues premières.

De son côté, Byl plonge dans un songe, lequel devra le mener vers la raison et l'acceptation. L'éducation d'un enfant revient aux parents; d'eux seront inculquées les valeurs souhaitées et attendues. Bien que la communauté colore le discours, la base de l'enfant doit être conçue selon un béton solide, accompagnée d'un discours et d'une application de facture quotidienne.

Il tourne à nouveau son regard vers la fenêtre pour peu à peu reconnaître le décor d'une jadis banlieue. Il ne reste en réalité que des ruines, en attendant le grand ménage et les budgets. Les anciennes toitures, généralement couvertes de bardeaux d'asphalte seront dégarnies et fourniront le bitume nécessaire aux routes et aux pistes cyclables; le bois de charpente retournera dans d'autres logis sous forme de bâti ou de décoration, le fer et les métaux seront soit récupérés, soit réutilisés ou transformés. Les rebuts seront quant à eux entreposés; on en formera une nouvelle biomasse pour en retirer l'énergie ou l'apport nutritif au sol.

À travers tous ces grands chantiers de revitalisation, l'ouvrage manuel partagera l'exploitation avec la mécanique solaire ou éolienne. Sur les chantiers, il sera également fréquent de voir ces convertisseurs énergétiques utiliser l'énergie locale; on calculera de façon plus efficace et écologique la transformation d'un bardeau en combustible. En apparence très polluante, cette forme de transformation repose sur un usage immédiat, sans aucune perte d'énergie attribuable à son transport nécessaire pour sa modification. Gisant bien sur les lieux contaminés de façon permanente ou temporaire, certains citoyens préféreront laisser

le temps agir alors que d'autres parleront d'une action urgente. Dès lors, les discours se confrontent à partir de deux visions : celle où l'action entreprise était essentielle, sans pour autant voir l'apocalypse, alors que la seconde supporte l'idée que toutes actions se doivent d'être efficaces et constructives, sinon la fin sera le seul legs pouvant être offert aux descendants immédiats.

Que l'on dise ces hectares abandonnés, semble peut-être exagéré. De fait, ces vastitudes abritant jadis des populations entières se laissent fouiller, décortiquer et épurer par une manne de travailleurs venus des alentours. De ces gens émergent deux catégories : d'abord les ouvriers de l'État et ceux des entreprises de récupération, qui tous gagnent un salaire satisfaisant pour subvenir aux besoins d'une famille de trois enfants, et ensuite les *Backblakes*, ces nouveaux apparus étant payés par des particuliers pour vider les lieux de leurs ressources de grande valeur. Cette deuxième catégorie, bien que démographiquement insignifiante, est constituée de gens issus d'un peu partout, espérant subtiliser à l'occasion la perle rare. Ils ne reçoivent comme salaire que ce que le *seclimanager* (second life manager) veuille bien leur offrir. Bien entendu, les *Backblakes* n'ont d'autre choix que de vivre dans ces quartiers désertés, et donc de façon illégale et difficile. La fourmilière qu'ils constituent donne parfois des vues passablement colorées, du fait qu'ils se vêtent de trouvailles et grattent les fonds de maisons en habits ou en gilets de marques connues et jadis recherchées.

Au rythme de l'éviction, ces lopins de terre laisseront place aux herbes, aux fleurs et aux arbres. Déjà, quelques dizaines de villes sont disparues. On se rappelle de leurs formes parce qu'elles sont encore perceptibles; on comprend la relation économique qu'elles entretenaient avec la métropole en raison des infrastructures

routières reconnaissables, mais le souvenir toutefois se fait maître. Somme toute ne reste de ces endroits de vie et de production, que l'espace. Le vert a repris ses droits. Parfois, on a même réussi à réinstaurer l'agriculture traditionnelle. Les quelques arpents de terre respirent donc enfin. Partageant déjà les lieux avec les citadins, le cerf de Virginie connaît un essor remarquable. Les lieux propices à son expansion se multiplient de par eux-mêmes, faisant naître une population galopante de cervidés. La loi naturelle favorisant toujours une forme d'équilibre, l'animal devient une viande de choix pour les habitants. Le gouvernement n'a d'ailleurs interdit aucune forme de chasse ou de trappe, étant lui-même confronté à la surpopulation de ces animaux. La viande court alors dans les rues ! Les autorités ont cependant interdit la vente de viande non-certifiée, c'est-à-dire issue d'un milieu non contrôlé.

Les zones consacrées ou abandonnées en faveur d'une remise à neuf croissent rapidement, bien qu'elles soient encore sous forme expérimentale. La *Polverde*, cette orientation politique favorisant le retour vers une consommation minimale, se bute à tous les lobbies et les compagnies encore assoiffés par le capital. De toute façon, les autorités n'ont pas encore réglé les problèmes reliés aux coûts de ce virage. Bien que les impôts comportent un volet environnemental important, la compensation monétaire pour la verdaturation et les dépenses engendrées par ce retour dépasseront entre autre sous peu celles de la santé.

Pour sa part, le système de monorail se doit de traverser ces quelques quartiers, tout en rappelant que le transport offert n'a pas pour objectif de pallier au transport traditionnel. Le monorail ne veut pas seulement remplacer la voiture à essence; il est en soi une connexion inter-quartier. En d'autres termes, il est un lien entre les différents milieux de vie. Suite à ces diverses mutations,

le quartier devient un lieu de plus en plus autonome. On attribue à la production locale le rôle de la fourniture vitale de chaque quartier. Le besoin d'importer, diminue au même rythme que se développe l'autarcie.

Derrière Byl et son interlocuteur, une vieille femme raconte les déboires de ses six petits enfants, tous plus ou moins âgés dans la vingtaine, relativement aux emplois difficiles à trouver et combien dévalorisants. Elle raconte que dans le code de la *Polverde*, un jeune sans emploi doit fournir des heures de travail pour la collectivité. Durant ces travaux forcés, dit-elle, ses petits enfants ont dû détruire une maison. Même si des superviseurs publics assuraient l'opération, le travail imposait parfois des heures de déchirement; on a vu des anciens propriétaires, malgré la vente de bon gré, revenir sur les lieux et pleurer la destruction. Des enfants venaient tirer des roches, probablement sous les ordres des parents anciennement résidents. Plusieurs confrontations se sont par ailleurs déroulées entre ces jeunes en « travail obligatoire » et les *Backblakes*. Et c'est sans compter les nombreux accidents fâcheux reliés au manque d'expérience qui se sont également produits.

La technologie ne s'étant pas arrêtée pour autant, le train file à plus de deux cents kilomètres à l'heure, malgré les traversées en milieu urbain. Le système utilisé par ce monorail date déjà d'une trentaine d'années. Il s'agit d'une forme adaptée du train français TGV, où l'exploitation se voit diminuée par le coût encore relativement bas de l'électricité. Étant constitué de turbines, la résistance mécanique y est accrue et l'entretien minimisé. La qualité de l'équipement peut être considérée comme élevée, bien que plusieurs trains ailleurs dans le monde soient largement plus sophistiqués et luxueux. Quoi qu'il en soit, chaque wagon comporte une unité sanitaire, un coin lecture et des systèmes

résautés. Pour les trains desservant un plus vaste territoire, certains wagons possèdent même des salles de jeux pour les enfants. La climatisation permet pour sa part un maximum d'entrée d'air de l'extérieur, ce qui évite un conditionnement de l'air respiré. La fenestration favorise une lumière naturelle et accueillante. Enfin, plusieurs unités offrent une restauration légère sous forme de casse-croûte ou de collations. Desservant le territoire, la compagnie Tranix a apporté ici certains aménagements, laissant ainsi place à de petits cafés à même les wagons. Selon leur choix, les gens peuvent se divertir ou entamer une conversation autour d'un café ou d'une tisane.

Malgré les arrêts fréquents, certains ont déjà parcouru cent kilomètres et il n'est pourtant que huit heures trente du matin. Cette heure de voyage constitue le quotidien de la majorité des usagers. De façon machinale, ceux-ci prennent le train quatre jours par semaine, se dirigent à leur travail pour une dizaine d'heures quotidiennes et s'en retournent. Tous les métiers et professions y sont représentés. De ce nombre, certains œuvrent pour l'État, de façon directe ou indirecte, alors que d'autres continuent à faire de bonnes affaires en partenariat avec le monde public et privé. Bien que la vie basée sur la consommation tente une adaptation, elle génère encore beaucoup de besoins. C'est pourquoi l'industrie demeure encore le pilier de la vie économique de l'État actuel et ceux des territoires voisins. Les échanges commerciaux maintiennent quant à eux un fort débit, tant au plan local qu'international.

En ce sens, le travail s'effectue selon les volontés du gouvernement, de la nécessité et du besoin social.

Malgré cette réalité qui change constamment, le quotidien de Byl, Chantale et Éloïse se poursuit dans la normalité : soins familiaux et épanouissement rêvé, boulot et discipline, achats de bouffe et de produits de santé, et s'il reste encore du temps; dodo. Une forme de métronome s'est installée dans la vie familiale; une routine largement glorifiée et valorisée, mais combien ennuyante parfois. À bas âge, tout se fait ainsi : le boire matinal, le déjeuner, le roupillon et le bain précédant le coucher, pendant que le parent demeuré à la maison prépare les repas et lave les couches tout en contribuant au développement de l'enfant. Dès qu'un moment se libère, le sofa devient rapidement le refuge temporaire pour récupérer quelques minutes de sommeil perdues.

Aujourd'hui, le temps de récupération ne semble plus nécessaire car la sœur d'Éloïse vient à son tour cogner à la porte. Les échanges amoureux ayant été aussi agréables que fructueux; Chantale s'est ainsi précipitée à la pharmacie pour valider ses sentis. Le test de grossesse, ce tout petit bout de plastique, amène à nouveau le bonheur. Trente mois sépareront ainsi les deux sœurs. Éloïse, avec sa bouille de deux ans, comprend qu'un bébé sera dans la maison avec elle tous les jours. Étant incapable d'évaluer l'ampleur de cette venue, elle sourit néanmoins et imagine peut-être sa voisine Caroline comme amie, comme sœur. Sa mère lui ayant par ailleurs expliqué que le bébé grossirait dans le ventre, elle touche, cherche et sourit encore. Elle a hâte de voir ce nouvel ami.

Les semaines se succèdent sans qu'une quelconque inquiétude ne surgisse. Le ventre se métamorphosant en un volume toujours grandissant, on délaisse la mode au profit d'une tenue plus confortable. Chantale n'a d'autre choix que de se vêtir de vêtements adaptés, considérant toutefois ceux-ci comme étant

limités quant à la variété. Devant ce constat, elle a recours à un service de lingerie mobile, lequel offre un remarquable éventail de vêtements, et ce, sous forme de location ou d'achat. Ayant par ailleurs dû être retirée de son milieu de travail, elle s'est donc vue confinée à la maison, là où elle passerait éventuellement plusieurs semaines à assurer le développement des enfants. Ce retrait préventif s'explique par la présence d'enfants porteurs d'un virus, pour l'instant considéré inoffensif mais dont on ignore la réelle portée sur un fœtus. La rémunération qu'elle touche donc habituellement pour les heures de travail, les multiples heures qu'elle offre à ses élèves pour la préparation et l'élaboration de matériel pédagogique, lui est d'abord versée sous forme de déductions d'impôts, et ensuite en assurance salaire qui se veut un programme étatique visant le soutien et le développement des familles. Elle ne bénéficie donc pas d'avantages au plan financier, pas plus que de pénalité.

Byl aurait lui aussi pu jouir du programme, mais il a préféré laisser sa part couverte par les assurances à sa conjointe, elle qui ressent davantage la fatigue et le stress. Par contre, le temps qu'il accorde à son travail semble s'éventer, se dissiper au même rythme que sa motivation. Bien qu'il aime travailler avec les jeunes, tout en étant également conscient que le contact quotidien avec cette jeunesse lui soit profitable, sa famille et les attentions qu'il lui accorde évinceront toujours son emploi. C'est d'ailleurs pour manger qu'il travaille et non l'inverse. Cette banalité semble à priori facile à nommer, quoique compliquée à vivre. Le milieu de travail, là où les collègues se parlent et se connaissent peut devenir le seul endroit où la réalisation de soi est possible, où le statut social s'exprime et où l'on peut abandonner nos liens familiaux au profit d'aventures somme toute enrichissantes. Le dilemme que Byl rencontrera, et que Chantale vivra, est celui d'une société

entière qui encourage la famille mais qui valorise du même coup le standing social.

Malgré les aléas de la vie, Byl aura de plus à combattre un sentiment difficile à gérer pour un parent : celui de la trahison. Parce que le temps passé avec Éloïse leur a paru si agréable et facile, parce que le décor monté autour d'elle s'est avéré si magnifique à leurs yeux, Byl à l'instar de Chantale ressent davantage un sentiment troublant. Il a de la difficulté à visualiser une vie où l'attention sera partagée. Bien malgré lui, la grande fête que représente cette deuxième naissance bouscule l'exclusivité d'Éloïse. Et de ce sentiment jaillit un second malaise, celui de ne pas recevoir à sa juste valeur sa deuxième fille, tout autant légitime. Il aura donc à travailler, à accepter ce constat.

Mais le temps aura toutefois eu raison des émotions; lorsque Véronique se manifesta de l'intérieur de ce ventre gigantesque, l'impatience de la rencontrer, de la prendre et de l'embrasser domina toute autre forme de sensations. Désormais, cette seconde nature sera celle d'un être unique et d'autant plus énergisant. Dès les premiers signes physiques, on sut qu'elle serait active. Celle-ci, désirant sortir du ventre de sa mère provoqua une telle contraction, que le travail déclencha une série d'efforts pour le moins expéditifs. Chantale regarda alors son chum, lequel lui annonça que l'accueil serait pour tantôt et qu'il fallait rapidement se rendre chez Rachel, la sage-femme. Du coup, Byl se pressa de téléphoner à cette femme remplie d'amour, d'expérience et de calme, cette amie d'origine haïtienne. Avant même qu'elle ne réponde, une première poussée se fit sentir, une révélation probable de la vitesse à laquelle s'imposerait la nouvelle venue. Le stress étant un vaillant complice de Byl, ce dernier garda un apparent calme et tenta de sécuriser la mère. Il lui prodigua

quelques caresses, rappelant ainsi la communication entre les deux, puis lui rapporta un verre de jus. Il prépara ensuite la chambre, ainsi que le lit et les accessoires qu'il jugea essentiels à l'enfantement imminent. La porte d'entrée grinça, signifiant l'arrivée de Rachel. Haute de ses deux ans et demi, c'est Éloïse qui accueillit la dame dans la cinquantaine. L'air paniqué de la petite, mais prédécesseur de la joie à venir charma aussitôt Rachel. Cette dernière prit le temps de l'embrasser, de la serrer et l'invita à pénétrer dans la chambre. Des cris se firent entendre dans la maison, gelant parfois l'entourage tout en le stimulant, devant l'arrivée de ce nouveau membre de la famille. Quatre, trois, deux et Véronique plongeait dans la vie. Les eaux, le sang, le placenta, tout l'intérieur de la chambre prit le grand air, ne laissant d'autre choix aux parents et à Rachel que d'ouvrir prestement leurs bras à la petite, l'envelopper dans un coton stérile et la serrer contre soi. Affamée, elle chercha automatiquement le sein, s'arrêta aussitôt, pour ensuite regarder autour d'elle sans rien reconnaître et se mettre finalement à pleurer. À ces sons, et profitant d'un rehaussement social Éloïse endossa le rôle de la grande sœur. Confrontée à ce spectacle, puis s'exprimant dans un langage franc, elle s'exclama : « Est belle le bébé » et l'embrassa aussitôt sur le front. Pour la seconde fois : agrandissement de la famille et joie multipliée.

Septembre

Application de la Polverde

La vie en elle-même est une toile vide. Elle devient ce que vous peignez dessus. Vous pouvez peindre la misère ou vous pouvez peindre la joie. Cette liberté est votre splendeur. – Osho

Byl, Chantale, Éloïse et Véronique passent la plupart de leur temps disponible en famille. Étant encore jeunes, les fillettes se veulent le prolongement des parents, lesquelles extensions sont dépendantes et résultantes de l'adulte. En ce sens, tous gestes ou comportements se répercutent en réactions émotives chez l'enfant. Lorsque le père revient du travail, sa fatigue peut être l'alibi d'une dispute ou d'un laisser-aller d'un des siens. Parce que la mère donne des formations à différentes personnes, elle brûle parfois tant d'énergie, que la demande familiale dépasse les réserves déjà passablement épuisées. Dans le cas contraire, le parent investit les efforts requis pour que son rejeton puisse se développer, goûter au plaisir et croître dans un cadre équilibré. Il en résulte une disponibilité temporelle amoindrie, quoique allégée pour le gagne-pain, mais assurément équilibrée.

Selon la saison ou l'offre des services municipaux, leurs deux petits amours pratiquent déjà quelques activités sportives et culturelles, dont le soccer, dès que le temps le permet. Cette activité,

maintenant la plus pratiquée sur la planète, requiert peu d'équipement mais procure un plaisir fou de « courir la balle », comme disent les entraîneurs. À bas âge, comme c'est le cas pour Véronique, le jeu se passe dans un cadre de deux mètres, ayant comme point central le ballon. Ainsi, les quatre joueuses de chaque équipe ont comme seul objectif de toucher au ballon. La majorité oublie le sens du jeu ou l'ignore tout simplement. Parfois, une joueuse se démarque et court avec le ballon. Elle contourne une adversaire concentrée à la cueillette de fleurs sauvages parsemées sur le terrain, et fonce vers le but. Une fois sur deux, elle n'atteint pas le bon but. Certains parents plus compétitifs ou voyant en cette jeunesse l'espoir de réaliser ce qu'eux-mêmes n'ont pu faire, crient pour encourager et diriger leur enfant. D'autres, plus décontractés et franchement amusés d'assister à ce spectacle original, préfèrent le rire et les applaudissements gratuits aux recommandations plus vindicatives. Après tout, cette marmaille n'a de connaissances sportives ou compétitives que ce que le parent a bien voulu lui montrer ou lui faire vivre. Il en sera de même pour une majorité de valeurs et de coutumes qui leurs seront plus tard inculquées. Véronique pour sa part est défenseur, du moins porte-t-elle ce rôle sans pour autant pouvoir expliquer en quoi il consiste exactement. Elle devrait normalement se tenir près du filet. Pour ce groupe d'âge, il n'y a pas de gardien de but. Elles forment donc une attaque composée de quatre joueuses et en affrontent tout autant. À toutes les trois minutes, selon le rythme imposé par l'entraîneur, elles retournent sur le banc pour être substituées par quatre autres jeunes joueuses. L'arbitre, à peine plus vieille que les participantes assure une forme d'éducation et d'éthique sportive. Les règles sont simples : sortie de balle, but et remise au jeu au centre, chronométrage de deux demies de vingt minutes chacune. Enfin, le terrain peut être soit naturel, soit synthétique, ce dernier

étant généralement composé de résidus de pneus broyés. Certains terrains sont même recouverts d'un dôme, assurant ainsi une stabilité thermique au sol. Les enfants s'amuse dans une candeur, une innocence parfois désarmante. Ils n'ont aucune conscience de l'implication des parents, ne serait-ce que pour les transporter, les inscrire et les soutenir dans leurs activités.

Les exigences requises pour l'épanouissement familial gouvernent ainsi le quotidien. Les repas à préparer, la lessive, les devoirs à chapeauter et l'éducation générale à faire repoussent de plus en plus le monde extérieur. Quelle que soit l'imposition municipale ou nationale, le cocon des Schoul évolue, grandit. En l'occurrence, et même si celui-ci est contraint par les méta-structures, il poursuivra invariablement sa croissance tout en s'organisant avec les atouts disponibles et les aléas économiques.

Les politiques qui encadrent la famille se font notamment sentir chez l'adulte mais lui laissent néanmoins l'espace pour respirer. Les applications étatiques, même si elles sont nouvelles ou limitatives paraissent quelque peu superficielles dans un cadre familial car le quotidien, le vécu des proches entre en interaction avec eux, entre les quatre petites unités entières et complètes en soi. La mise sur pied d'un cadre familial dépasse l'enveloppe politique qui la supervise. C'est pourquoi les Schoul grandissent malgré ce cadre national sévère, serré, voire restreignant.

En dépit des dires de chacun, la grande structure politique, ce nouveau gouvernement maintenant en application depuis bientôt dix ans, laisse toutefois des séquelles prépondérantes et des adaptations essentielles. Les résultats présentant cette orientation étatique ont d'ailleurs causé une surprise, et ce, tant au niveau national qu'international. Il s'agissait de la première élection démocratique d'une gauche voulant faire de ce pays

un exemple, un laboratoire social visant le rétablissement d'une forme d'équilibre sociétal. C'était aussi le premier état occidental depuis l'élection d'Adolf Hitler en 1936, à utiliser la démocratie pour s'orienter vers l'extrême gauche.

À une autre époque, Byl étudiait à l'université en communications publiques et découvrait ainsi autant la vraie vie que son côté intellectuel. De façon ponctuelle il lisait différents romans, s'occupait de la coopérative étudiante et travaillait dans une boutique de remise à neuf de mobilier, surtout à vocations scolaire. C'était le temps convenu pour des notions telles l'équité, l'écologie sociale et la simplicité volontaire, de même qu'au droit à un social axé sur sa disponibilité. L'usage des technologies informatiques et télé-numériques était très avancé. Le télétravail faisait partie du discours normal entre étudiants et professeurs, au même titre que les enfants communiquaient avec leurs enseignants par des intermédiaires binaires. L'université choisie par Byl en était une gouvernée par l'état, déjà à saveur socialiste. De fait, il avait beaucoup hésité entre celle-ci et l'université privée de Bôle, laquelle avait acquis une notoriété sans pareil. Néanmoins, la clientèle qui la composait se définissait plutôt par la bourgeoisie, soit les classes encore dirigeantes mais connaissant une certaine rétrogradation. L'université où Byl œuvra, en est encore une aujourd'hui où quelque soit le domaine, l'étudiant a le défi de proposer une avancée ou une adaptation sociale en vue d'améliorer la base prolétaire. Cette grande institution offrait aussi l'avantage de ne pas être sous la gouverne de l'entreprise privée, laquelle subventionne non pas nécessairement le besoin social mais plutôt l'avantage propre retiré, l'avantage qui retirera de cette aide monétaire l'éventuel contrôle ou monopole de la situation en développement. Réfractaire, Byl avait plutôt choisi un cadre de travail libre, sans orientation économique prédéterminée. Il avait ainsi opté pour la libre expression, la critique

ouverte et constructive, le pas vers lequel ses collègues, les citoyens moyens et ses enfants trouveraient collectivement le bien, le confort et le bonheur. Aux yeux de certains, ce rêve ne représentait pour lui qu'une simple logique, reléguant aux oubliettes l'abondance de l'assiette trop pleine et l'orgie des bébelles. L'approche qu'il partageait se voulait raisonnable, équilibrée, tout en obligeant son adepte à se satisfaire du moment présent plutôt que d'attendre l'événement suivant, l'avenir promis encore si beau, qu'aujourd'hui il n'est rien de plus que l'enivrante surprise prochaine, minimisant dès lors la chaude attention actuelle pourtant ressentie. Byl avait pour sa part choisi de porter le drapeau vert.

Malgré cette philosophie simpliste, l'ensemble de l'équipement retrouvé à cette université rivalise avec toutes autres formes de technologies contemporaines. Ne niant pas certaines percées scientifiques, le recteur et les directeurs de programmes universitaires encouragent beaucoup l'emprunt technologique, la mise à l'essai de nouveaux procédés tout en développant ses propres expertises. Les réseaux de communication, ayant connu une percée remarquable au cours des dernières décennies, semblent avoir atteint un plafonnement : l'efficacité répond aujourd'hui aux besoins de ce domaine; ses utilisations universelles et ses applications simples deviennent le défi de ces mêmes technologies.

La naissance de la *Polverde* est sans doute le fruit des chercheurs et étudiants universitaires de Bôle. Dans ce milieu valorisé et soutenu par les grandes entreprises du pays, plusieurs membres actifs de l'institution ont dû cesser des recherches personnelles pour les orienter en fonction des exigences des commanditaires, des bailleurs de fonds. À leurs yeux, il devenait évident que le privé pressait le citron pour être en mesure de se démarquer, de contrôler un environnement prometteur au plan lucratif.

Le capitalisme enragé, celui qui cherche le profit le temps d'un mandat ou pour la durée d'une dynastie, celui qui avait promis la résurrection de l'équilibre de la nature par la science et la compétition avait de si fortes racines, que même décimé, même défolié, ce rameau financier réussissait à ressortir plus loin, à partir d'une racine sociale bien dissimulée. Le passé si près et si déterminant ne pouvait logiquement n'avoir donné que des leçons; il devait s'exprimer, chercher sa survie, offrir ses rêves. Les petits-enfants de générations ayant joui d'une telle luxure matérielle ne pouvaient pas que déchiffrer le passé, se dire comment grand-papa était heureux, même si celui-ci avait détruit son voisin; ils ne pouvaient pas non plus seulement s'imaginer ce que signifie l'abondance, ce que représentent les jours sans avoir à penser à leur survie. La magie de respirer, de boire et jouer dans un décor où l'ignorance de la misère ferme les yeux pouvait donc revivre. Le grand confort matériel, la disponibilité médicale, le quotidien rempli d'achats souvent inutiles, mais si momentanément satisfaisants, pouvaient également revivre. Les petits-fils avaient lu et compris que l'aide aux universités serait encore et toujours une voie prometteuse, dirigeante. Leur temporaire éviction d'un système essoufflé, n'était là que pour donner un répit à la relance, à l'organisation d'un système rusé plongeant dans l'héritage du pouvoir.

À ce titre, le chercheur dénichant une solution quelconque devait le rendre à son pourvoyeur, à celui qui payait, et donc qui possédait obligatoirement la découverte. Le contrat était ainsi écrit et accepté. Le seul os à cette démarche était somme toute l'orientation que devaient prendre les recherches, la projection. Parce que celui qui paie dirige, parce que le produit présenté doit être bénéfique. De fait, la science se voit orientée en fonction d'un besoin qui ne trouve pas nécessairement sa motivation dans le bien collectif. Sans pour autant défendre la notion désuète du

communisme, certains chercheurs avaient compris que le temps était arrivé où l'individu passait dans la même porte que la collectivité, sans ordre précis; qu'il n'y avait pas de premier à franchir la porte mais plutôt un flot, lequel est réel et composé d'une première goutte sans véritable définition. Le plus égocentrique des chercheurs arborant cette philosophie, développa l'idée que l'accomplissement de l'individu, dans son propre monde pur et personnel était relié à tous ses voisins et que le bonheur et l'épanouissement de ceux-ci détermineraient les siens : l'individu défini par la communauté et géré par la conscience sociale.

Gouvernés par une subordination obligée, ainsi que frustrés par l'orientation biaisée des recherches, quelques chercheurs se sont au bout du compte retirés de l'université de Bôle afin de se concentrer sur de l'expérimentation particulière. Le réseau de communications étant bien développé, une association s'est progressivement formée au cours des années pour dénoncer l'emprise du bailleur de fonds sur les recherches. Certains des copains de Byl faisaient ainsi partie de ce regroupement, et l'ont incité à se rallier à eux. Après différentes téléconférences et congrès parallèles, en plus des débuts clandestins parce que trop dérangeants, tous se sont employés à créer le mouvement pour la libre recherche, laquelle trouvait ses assises sur la protection environnementale, l'écologie sociale et l'épanouissement de l'être social. Travaillant de concert avec des associations déjà existantes à différents niveaux, tant localement que nationalement ou mondialement, les anciens de la Bôle ont joué avec les lettres pour nommer leur formation, *la Pôle*, signifiant que la démarche scientifique avait comme point central l'écologie, la verdure mentale et le renouvellement équilibré.

La synchronie entre ce mouvement universitaire et les orientations politiques semblait parfaite; jamais une telle manifestation

pacifique n'avait à ce jour été rencontrée dans le monde des recherches, pas plus qu'un gouvernement national n'avait autant travaillé sur des bases sociales équilibrées. La polarité se construisait au rythme de la vérité exprimée et des constats inquiétants. La détermination gouvernementale ainsi que le courage politique de l'équipe au pouvoir, amenèrent progressivement la direction vers la grande avenue.

Ayant été élu démocratiquement pour tenter de solutionner les crises de l'énergie, les logements sociaux, l'épuisement des ressources naturelles et de l'équilibre social, le gouvernement en place proposa à *la Pôle* des rencontres consultatives et des analyses d'applications nationales. Seulement deux années ont suffi pour qu'un projet jaillisse et puisse nommer une politique sociétale globale : la POLitique VERte Démocratique Environnementale (la *POLVERDE*). Cinq ans furent ainsi nécessaires à l'implantation de cette approche dans les lettres de la loi, au sein de la structure effective du gouvernement.

Cinquante équipes de recherche furent peu à peu formées, chacune ayant en charge un dossier particulier; cinq équipes de concertation ont également été mises sur pied pour assurer une cohérence entre les programmes, et une autre équipe assura finalement l'intégration de la *Polverde*. L'écriture des lois, des règles et des paramètres sera quant à elle développée ultérieurement par les élus en place, et les délais d'implantation déterminés en fonction de la résistance sociale, des coûts sociaux et de la capacité étatique de s'imposer. L'ensemble du projet s'échelonna sur une période de vingt-cinq ans.

Pour Byl, ce vaste projet représente la puissance du respect et de la conscientisation sociale. L'avantage d'une telle démarche réside dans son volet démocratique. Bien que lente parce qu'exigeant

moult consultations, cette forme d'organisation intègre le jeune comme l'aîné, le fougueux comme le sage. À ce titre, Byl profite de ses antécédents universitaires, de son implication sociale toujours active et de son statut d'enseignant pour sensibiliser et préparer la jeunesse à l'acceptation de ce mode de vie qui, à ses yeux, est tout simplement logique. Il oriente d'ailleurs le contenu prescrit par son ministère en y ajoutant des précisions modernes ou des critiques parfois salées à l'égard de la classe dirigeante. Il souhaite en parallèle développer chez sa clientèle, autrement dit son public étudiant, la capacité de critique et de justice, lesquelles sont sous-jacentes à la simplicité même de l'être. Dans son contenu annuel, Byl intégrera donc la philosophie de base de la *Polverde*. Par surcroît, il tente d'affronter le quotidien entouré de ses deux enfants et de sa conjointe d'une façon qui lui semble honnête, cohérente à ses croyances et plaisante aux siens.

En ce qui a trait au quotidien, il met en valeur chacune des politiques développées par le gouvernement, lesquelles affectent le vécu de chacun de façon marquante, parfois choquante et sans aucun doute bonifiant également le peuple, la masse, la majorité. Comme dans toute politique de gauche, le défi réside dans la capacité d'offrir mieux au peuple sans pour autant frustrer, voire faire fuir les chefs d'entreprises et l'industrie installés ici non pas pour le bien mais pour le profit ... au nom du souci social.

Chronologie d'une politique sociale verte (*la Polverde*)

Des universitaires se sont regroupés et ont formé un groupe de pression afin d'améliorer les conditions de vie de la base sociale, tout en défendant comme toile de fond le retour à un équilibre, à une écologie sociale. Ces groupes d'intellectuels ont sciemment recruté des membres auprès des centrales syndicales afin de faire

pression sur les employeurs, publics ou privés. Cette nouvelle meute a ensuite rejoint d'autres groupes revendicateurs tels Greenpeace, Équiterre et Solidarité Mondiale pour renforcer les rangs et valider le discours social. Enfin, parce que l'État était déjà dans un contexte politique d'affirmation, voulant entre autre se séparer du pays par souci culturel, la nouvelle version distinctive, mais cette fois environnementale, parut à cet égard sensée et gage de succès. L'État a eu à proposer un plébiscite, lequel fut très bien accueilli, après quoi le déclenchement de nouvelles élections fut annoncé. Le résultat connu, celui du choix populaire pour un gouvernement de gauche ultra dirigeant mais comportant des objectifs évalués aux deux ans sous forme de sondage aléatoire par traitement électronique synchronisé, aura en bout de piste raison sur les autres propositions.

Une fois ce nouveau gouvernement en place, l'échéancier proposé s'annonçait comme progressif et flexible, se donnant en outre vingt-cinq ans comme objectif temporel d'application de la *Polverde*. Chaque gouvernement subséquent régit par une clause de la *Polverde*, comme ce fut le cas où les déficits budgétaires étatiques devinrent illégaux, devait poursuivre les étapes visant cette distinction nationale et étatique.

Premières impositions nationales : de l'an 1 à l'an 5

« Thèses et propositions »

Le corps professoral universitaire, associé à l'ensemble des industriels volontaires et en concertation avec les municipalités, se voit offrir la recherche de produits et de méthodes favorisant cet équilibre sociétal. Ayant comme objectif premier celui de la gestion intelligente des ressources naturelles, l'équipe de travail met sur pied un réseau numérique prenant le pouls des habitudes

sociales. De façon complémentaire, celle-ci place ces informations en parallèle avec la capacité biophysique du territoire de fournir et régénérer ces différentes matières. De là, une proposition rationnelle de l'utilisation est déposée au ministère. Considérant l'efficacité de la gauche, une politique est par la suite développée, sans consultation préalable. Sassée par l'opposition et particulièrement active dans un tel gouvernement, elle est codée sous forme de lois. Les limitations qui en jaillissent, prévues comme étant irritables mais profitables pour les générations en devenir, sont définies et déterminées en fonction d'un facteur temps.

Utilisation de l'eau

Par exemple, l'utilisation de l'eau douce est étudiée. Précédemment connues, les données démontrent un usage excessif de cette source de vie. Dès lors, une moyenne quotidienne nationale est annoncée. L'outillage et la quincaillerie nécessaires à son atteinte, items ayant notamment fait partie de la recherche pour son application, seront fournis grâce à différentes subventions : « gratuites » parce que l'état finance à 100 %, à ratio progressif selon la classe sociale, ou en fonction de l'importance de la marge à atteindre. De plus, le gouvernement travaillera sur deux tableaux dès sa première année d'application, soit avec l'imposition sous forme législative qui sera appliquée dans les grands centres densément peuplés et où l'économie d'échelle sera gagnante, ainsi qu'avec l'intégration progressive volontaire, là où le besoin est moins criant et selon laquelle des alternatives contextuelles seront étudiées et proposées. L'ensemble du projet devrait être praticable dans un délai de cinq ans, après la mise en vigueur de la loi sur l'usage et les restrictions des ressources naturelles et périssables.

Enfin, le comité et l'équipe de recherche travaillant spécifiquement sur l'utilisation de l'eau douce et potable ont chiffré l'objectif individuel moyen. La consommation quotidienne d'eau par habitant, incluant les consommations individuelle, commerciale, industrielle et municipale, et qui se situe au premier rang mondial au moment de l'entrée en vigueur de la loi, est évaluée à huit cents litres d'eau par jour par personne. Au cours des cinq premières années, celle-ci devra être diminuée de 75 %, soit atteindre une consommation de deux cents litres par jour par personne, ce qui semble encore énorme. L'objectif ultime au terme des vingt-cinq ans de la *Polverde* est de cinquante litres par jour par personne, toujours en y incluant l'industrie dans les variables intégrées aux calculs.

Comme l'objectif peut paraître inatteignable, un groupe de recherche en communication publique préparera la documentation nécessaire à sa vulgarisation, à son aspect réaliste et à son application. Grâce à ces sources d'informations, par exemple, le recours aux eaux grises ou de pluie sera démontré, expliqué et encouragé. On y fera la promotion de la nécessité de réduire la consommation, on enverra les techniciens et l'équipement requis, on proposera des habitudes simples à intégrer dans la vie de tous les jours, de même qu'on mesurera, validera et récompensera les utilisateurs ayant atteint ou dépassé les objectifs nationaux. Toutes les données seront comptabilisées via un central municipal, lequel sera relié à un système à valves multiples.

Les ressources fossiles à titre d'exemple

Les nouvelles lois relatives à l'usage de l'eau s'adressent à toute la population et leur mise en application devient universelle au pays, alors que les nouvelles exigences sur les combustibles fossiles

visent d'abord et avant tout la grande métropole, la capitale et quelque trois autres agglomérations urbaines importantes. Les territoires rural et forestier sont pour l'instant épargnés, la capacité organisationnelle étant limitée. Ces mesures laissent encore libre usage de l'automobile individuelle à moteur à explosion conventionnelle, pourvu que la consommation combinée énergie fossile-électricité soit inférieure à 3,5 litres aux 100 kilomètres.

Afin de calmer les ardeurs des manifestants ou de ceux qui éprouveront des difficultés à se plier aux limitations imposées, la consommation d'énergie tributaire pourrait être compensée par un usage modéré de ressources disponibles mais encore insalubres. Il s'agit de l'ensemble des matières emmagasinées et potentielles comprises dans les résidences et immeubles abandonnés et des matières entreposées et potentiellement dangereuses, tels les pneus usagés et les formes de plastiques non récupérables. Pour avoir accès à ces ressources, le citoyen doit établir la preuve de ses besoins antérieurs, expliquer en quoi l'alternative l'aidera et présenter un délai raisonnable, ne dépassant pas trois ans par exemple, afin de s'accoler aux exigences modernes restrictives.

L'usage aux formes directes et dérivées du pétrole sera exclusivement réservé au transport collectif, de même qu'à celui des marchandises et d'urgence. À ce titre, les compagnies de transport, toujours régies par des compagnies privées, devront maximiser les déplacements. Les remorques tirées par un engin motorisé quelconque devront être remplies, autant à l'aller qu'au retour. Un système de distribution de la marchandise sera mis sur pied afin qu'une même remorque soit tirée par une compagnie à l'aller et par une autre, si nécessaire, au retour. D'ailleurs, bien que le transport soit garanti par l'entreprise privée, l'état mettra à la disposition de la population une location de remorques populaires ou de l'espace à même ces remorques.

Enfin, l'usage de véhicules particuliers sera limité. L'État valorisera d'abord des organismes gagnants, comme le furent Communauto ou Locoto. Ces derniers jouiront d'un support gouvernemental important; déductions fiscales à l'entreprise et aux usagers, assurance collective étatique, mise à l'essai de nouvelles technologies sans frais ou ristourne sur l'économie engendrée. Les déplacements particuliers obligatoires, tels que des représentations industrielles et des évaluations de sinistres seront lourdement taxés, lesquels frais seront de toute façon refilés aux clients. Ces derniers auront à évaluer la pertinence de la présence physique plutôt que d'opter pour le télémarketing ou des technologies cybernétiques.

Enfin, le transport local sera assuré par différents modes de transport : transport collectif desservi par les autobus ou taxis électriques, monorail et système ferroviaire de moyenne distance inter-municipale, pratique du vélo, emprunt du Bixi ou du Segwi et marche. Conséquemment, la place qu'occupait jadis l'automobile à usage limité ou individuelle devient disponible pour d'autres usages. Les larges chaussées bidirectionnelles deviennent quant à elle superflues, les superstructures autoroutières expriment un passé, les stations services se transforment et les habitudes évoluent. Construites à partir de matières fossiles, tel le bitume, les routes connaîtront une métamorphose importante. D'abord rétrécies, elles disparaîtront progressivement au profit d'espaces verts, de parcs ou de centres résidentiels reliés aux autres communautés. Les berges des lacs et les parcours sinueux longeant les rivières, brisés par le réseau routier, retrouveront une forme de retour à la paix, à l'harmonie et à l'accès démocratique aux abords naturels des plans d'eau.

L'autre usage massif des matières fossiles, le chauffage résidentiel et industriel sera pour sa part interdit après la septième année de la mise en vigueur de la *Polverde*. Déjà orientée vers une conversion plus écologique, comme l'énergie éolienne ou solaire, voire géothermique, cette forme de consommation importante est sans doute la plus adaptée au renouveau et son potentiel d'économie est déjà atteint à 45 %.

Limitations de la consommation d'énergie

Comme l'objectif est de limiter la consommation, l'énergie doit atteindre un plafonnement; chaque appareil domestique doit être homologué Energearth. Le citoyen reçoit aussi une barre d'énergie correspondant à son statut social et familial. Cette barre, un compteur numérique présentant la consommation et la réserve disponible d'énergie, facilite notamment le quotidien de l'usager. Différentes informations statistiques (moment fort de la consommation, coût relié au chauffage momentané ou régulier, localisation de perte d'énergie ou de chaleur, mauvaise synchronisation d'appareils énergivores, etc.) permettent au simple citoyen comme au chef d'entreprise d'effectuer le suivi ainsi que de s'adapter, et ce, en fonction des réserves d'énergie mentionnées.

Advenant un usage excédentaire à la licence de consommation octroyée, le client a deux avenues à sa disposition : le déverrouillage de la barre accordant spontanément 10 % de sa charge initiale ou l'accès à un code de réquisition occasionnelle ouvrant le robinet de l'énergie jusqu'à 100 % de la charge initiale. Dans les deux cas, une surtaxe est imposée, considérant le 10 % plus raisonnable et donc moins pesant au niveau de l'imposition. Par contre, le recours à l'un ou l'autre de ces systèmes de dépannage

est limité. Le quota atteint, l'utilisateur reçoit la visite virtuelle ou réelle d'agent de l'énergie, lequel verra à imposer une adaptation dans les habitudes, soutenues par des produits homologués.

C'est d'ailleurs l'un de ces agents qui a visité le voisinage de Byl, suivant deux formes de consommation ayant dépassé les ratios imposés : la consommation d'eau et d'électricité. L'origine était fort simple : chacun des membres de la communauté où vivait Byl possédait sa piscine, le chauffe-eau y étant rattaché ainsi qu'une flotte complète nécessaire à l'entretien paysager. Comme il est de coutume, l'agence de l'énergie a d'abord communiqué avec chacun des membres du voisinage. Suite aux explications présentant la problématique, l'agence a proposé une réunion collective avec les habitants de ce quartier. La proposition fut à la fois simple et basée sur les politiques et lois établies, soit l'entretien paysager de base assuré par une firme privée, la construction d'une piscine de quartier, ainsi que l'échéancier d'une année pour son application.

Comme ces citoyens ont accepté la visite de l'agent, ils manifestaient forcément une forme de collaboration implicite. Ils savaient entre autre que les lois, même contraignantes devaient être respectées, de même que connaissaient et encourageaient tout spécialement l'objectif ultime de la *Polverde*. De plus, la charge de l'entretien, la coupe du gazon, l'émondage et le nettoyage nécessitaient le recours à de la machinerie souvent bruyante. L'entretien collectif assurait donc une forme de quiétude et de tranquillité, le tout se faisant le même jour et libérant les autres journées de toutes formes de pollution sonore.

Pour ce qui est de la piscine, les citoyens étaient tout à fait conscients que le compte à rebours était de toute façon déclenché. La propriété privée de l'eau étant dorénavant

interdite, les plans d'eau récréatifs, maintenant entretenus par l'état et soutenus par la collectivité, deviennent l'alternative. Pour la plupart, la qualité des infrastructures publiques, la qualité de l'eau et sa température dépassent d'ailleurs l'équipement privé que chacun possédait antérieurement. Byl est quant à lui parvenu à convaincre son entourage : afin d'offrir à chacun un moment privé dans cette organisation communautaire, la plage horaire disponible permet à chacun de réserver ou louer la piscine à certains moments, laissant l'exclusivité au requérant tout en le dégageant de certaines responsabilités économiques et de maintenance.

Élection nationale

Les années qui suivront permettront aux politiques environnementales de prendre davantage de force. Elles reflèteront aussi la période des revendications, des pressions et des manifestations. Le club sélect du monde de l'entreprise privée prépare déjà la réplique administrative, par l'utilisation de calculs comptables savants visant à démontrer l'échec économique des politiques et démarches encourues. C'est d'ailleurs durant cette période que le peuple s'exprimera; les élections prévues sont aussi une volonté du gouvernement de connaître la popularité et l'efficacité du projet, les mises à jour et les suggestions relatives aux problèmes rencontrés. Les élections seront donc présentées selon deux étapes : la première se voulant un vaste questionnaire imposé sur la capacité de vivre la *Polverde*, ses problèmes et ses limites, et comportant un espace réservé pour les suggestions.

Cette mise à jour populaire, personnalisée et accessible sur le réseau informatique national est présentée lors de la quatrième année administrative du gouvernement élu, duquel s'ensuivent des élections traditionnelles et des législatives.

Ces dernières sont par ailleurs précédées d'une campagne électorale et de débats sur les enjeux électoraux, et sont de plus accessibles à toute la population nationale d'importance. Toutes ces démarches entrent dans le cadre quinquennal des élus. Comme le peuple a choisi la *Polverde* et sa contrainte temporelle, celui-ci doit composer avec cette nouvelle approche selon un cadre de vingt-cinq ans de mise en application, dont seuls les dirigeants peuvent en changer la forme, voire partiellement renouveler. À cette étape-ci, un putsch ou autre forme de coup d'État serait l'unique moyen de renverser la vapeur.

La politique est un sujet controversé dans la famille. Ayant été actif durant ses études universitaires, le soutien au groupe politique est intrinsèque à Byl. Les pulsions internes le poussent vers l'analyse pour le simple plaisir, vers le support partiel d'un candidat, la poignée de main aux partisans et même le commentaire gratuit à sa blonde. Il lit les grands journaux, suit l'information sur le Web ou un support portatif quelconque, et compare sa vie à celle du personnage public contraint par le travail populaire. Il lui arrive cependant de ne plus y croire, de ne plus avoir d'attente car les promesses faites lors de campagnes électorales connaissent trop souvent des ratés, des détours ou des modifications, si bien que le contenu original n'est plus reconnaissable au moment où entre en jeu une application concrète. Mais le simple fait de décrocher le ramène vers le combat, vers la nécessité de rappeler à la population que le sommeil est l'arme convoitée du pouvoir. Tout ça dans la solitude, car Chantale n'a aucun intérêt

pour ce monde qu'elle considère passablement compliqué et trop loin de son pouvoir propre. Celle-ci préfère donc se tourner vers la pratique quotidienne d'aide, de travail. Pour elle, quiconque étant porté au pouvoir la laisse plus ou moins indifférente, prétextant que la vie continue et que les obligations primaires du simple citoyen « elles » demeurent les mêmes.

La politique suit son cours, le peuple se soumet ou profite des changements, les familles grandissent, s'épanouissent, se succèdent et s'expriment. Éloïse a maintenant atteint ses sept ans, tandis que sa petite sœur Véronique suit avec quatre chandelles soufflées. Le monde scolaire fait maintenant partie de la réalité de l'aînée. Elle sait déjà lire et compter de façon sommaire, tout en découvrant progressivement la puissance des lettres, des mots et des phrases. Les idées s'organisent mais la syntaxe trop primaire ne permet pas encore d'archiver les convictions ou les observations. Le support parental aidant, la petite évolue si bien – en réalité de façon tout à fait normale mais évaluée de façon si peu objective par le père, que le superlatif s'impose –, qu'elle s'attaque déjà à ses premiers livres d'histoires fantastiques.

Septembre, c'est le mois de la rentrée scolaire. C'est donc un moment de stress familial : les enfants s'apprentent à rencontrer de nouveaux amis alors que les parents, tous deux enseignants, préparent l'accueil, le matériel didactique et se remettent à la synchronisation – boulot, maison, responsabilités parentales et dodo. Ce mois stratégique exige de la part des parents une qualité de présence exceptionnelle; ils doivent d'abord prendre contrôle de la situation, ainsi que parvenir à gérer le stress relié au travail afin que les enfants ne le ressentent pas trop.

En parallèle, ils se doivent de favoriser le climat du retour des enfants à l'école, et tout cela dans un cadre généralement chargé d'activités parascolaires.

Pour Byl, toutefois, la tâche semble avoir été adaptée à son caractère. En effet, il considère son travail comme une tâche nécessaire à la survie de sa famille, et donc une occupation qui se doit d'être bien accomplie, mais néanmoins accessoire. Il ne vit pas pour travailler mais considère plutôt le travail comme l'un des moyens existants pour se procurer le pain et le beurre. Plus de travail peut bien sûr signifier plus de garnitures sur le pain, quoique l'essentiel soit déjà atteint. Par ailleurs, le travail permet d'établir des relations humaines souvent fortuites et généralement fort constructives et, en ce sens, le cercle de collègues devient souvent le centre de distraction émotive. Fréquentes sont les fois où l'entourage professionnel fournit le support essentiel à la décompression émotive; les relations de couple, la gestion familiale, les problèmes financiers sont dès lors souvent exposés auprès des compatriotes de confiance, comparés et finalement relativisés. C'est souvent suite à ces comparaisons que le constat de confort ressort ou que les ajustements espérés ne s'avèrent pas aussi ardu qu'anticipés. Un autre facteur considérable dans l'établissement des relations de travail réside dans les attentes du travailleur. Dans le cas de Byl, enseignant et professionnellement subordonné à un directeur d'école, il considère le lien avec ce dernier comme faisant simplement partie d'une logique, où chacun a un travail défini à accomplir. Pour Byl, c'est de faire progresser ses jeunes, et pour le directeur coordonner les membres du personnel dans un cadre de travail équilibré. Dès lors, on peut de part et d'autre affirmer que l'équilibre est établi. Il n'est ni inférieur, ni supérieur; il forme une équipe où chacun devient complémentaire à l'autre. Enfin, comme dans toute forme d'organisation vivante, la revitalisation

de la structure organisationnelle apparaît comme le poumon, l'organe essentiel au changement d'air. Conséquemment, certains membres de l'école où Byl travaille donnent cet élan essentiel à la relance, au plaisir de se trouver au boulot. Il s'agit parfois d'un enseignant œuvrant dans un autre département, loin et ignoré du quotidien de Byl qui, proposant une critique quelconque lors d'une assemblée générale allume la curiosité, amenant par la suite le goût de rencontrer cet être, cette apparition prometteuse. En d'autres occasions, c'est l'arrivée d'un nouvel enseignant, d'un stagiaire en formation ou d'un professionnel obligé de s'intégrer dans un bureau de travail déjà organisé qui donne lieu à un remaniement dérangeant, mais tellement constructif étant donné que la dynamique parfois enlisée dans l'habitude se voit alors bousculée et vouée à l'avancée. Septembre n'est finalement pas qu'un simple mois, mais le vent du renouveau, des retrouvailles et de la mise à jour sociale.

Chantale quant à elle voit la rentrée scolaire d'un œil différent. Déjà prête parce que la période estivale lui a procuré non seulement quelques semaines de convalescence et de repos, mais aussi et surtout le temps de préparer sa prochaine année. Durant l'été, elle a donc tripoté son matériel didactique et pédagogique pour le peaufiner, l'adapter en fonction des difficultés rencontrées au cours de l'année précédente. Elle s'est donné du temps de lecture pour offrir à ses « petits monstres » une approche encore plus humaine, plus à l'écoute du vécu de chacun, elle qui croit fermement que l'évolution personnelle de l'individu passe par la reconnaissance de son vécu. La communication est donc la base de son approche scolaire. Confrontée à deux tiroirs différents, son rôle d'éducatrice semble clairement détaché de son rôle de mère, même si elle reconnaît à ses responsabilités parentales une prépondérance évidente.

L'accès à l'école signifie aussi « siège privilégié aux partages biologiques » : les rhumes, les gripes, les fièvres et les maladies infantiles contagieuses s'invitent donc sans autre préambule. Le stress du parent semble être inclus dans ce forfait scolaire. Pour celui qui en demande davantage, l'anxiété académique côtoie les difficultés sommaires, banales, sérieuses ou fonctionnelles. Ayant été gâtée dès sa naissance, Éloïse ne connaît pas encore ce monde où l'effort soutenu ou différencié devient essentiel, voire primordial pour être en mesure de suivre, avec essoufflement, le rythme de la majorité. Non, la curiosité intellectuelle chez elle, la soif de comprendre pourquoi les papillons volent ou comment se nourrit son chien paraît être la gouverne, le moteur de son développement. Elle grandit très bien, forgeant tranquillement sa bulle personnelle, son monde interne. Elle se permet même de plonger dans les découvertes de sa sœur et ainsi connaître davantage, explorer encore plus loin ou rêver à nouveau.

Le moment présent occasionne peu d'incursions dans le futur; il ne fait que rendre accessible l'expérience vécue, se laissant devancer par ce qui se produira. De son côté, Véronique se laisse guider par les dires et rires de sa grande sœur. Elle apprend de façon passive mais constructive. Le duo qu'elles forment donne des résultats si impressionnants aux yeux des parents, que le souhait de les voir évoluer ensemble n'est parfois dépassé que par celui de constater une autonomie se pointer dans leur organisation.

Œuvrant dans le secteur de l'éducation, la mère est particulièrement soucieuse quant à l'intégration sociale de sa plus vieille. Le caractère pacifique de cette dernière et toute sa naïveté peuvent incessamment présenter certains dangers; elle sait que le monde des enfants peut être nocif, dangereux, envahissant pour cette petite tout en devenir. Le père est quant à lui plus

serein; il laisse la chance au coureur et fait confiance à la vie. Pour lui, le côté anxiogène face aux enfants est souvent rattaché à la maladie accompagnée de fièvre. Ne voyant pas concrètement l'ennemi investir son être cher, il en perd ses moyens. Son niveau de stress atteint de tels sommets, que l'insomnie lui paraît somme toute banale. Dès lors, il se sent envahi, obnubilé. Il touche au front de l'enfant infecté, vérifie l'heure afin de valider l'efficacité de l'acétaminophène, retourne par la suite à ses occupations mais les délaisse aussitôt dès que l'enfant manifeste un inconfort quelconque. Il devient celui qu'on exclut des publicités, celui qui ne représente en rien la force masculine, le mâle, mais plutôt celui étant mené par l'émotion et délaissant la raison. Il pourrait certes manger; mais sa digestion en ferait les frais, il pourrait prier; mais ne saurait terminer ses phrases. De fait, il est mené par une forme d'énergie qui lui broie les nerfs, lui fait mal au cœur, le dirige. C'est dans ce monde de lourdes responsabilités que travaillent ces parents, ces ouvriers de l'avenir... Dans un monde gouverné d'une façon parfois insignifiante relativement à la famille et à ses contraintes. C'est dans ce monde inexorablement refermé sur une réalité envahissante formée par les réalités familiale et parentale que s'organise la vie des Schoul, souvent loin des impératifs sociaux imposés par les lois.

Afin de dissiper le stress nocif relié à ce mois en particulier, Byl est retourné sur la tombe de son père. Toutefois, il n'y a plus trace de ladite tombe car le temps l'a progressivement intégrée à la nature. En fait, ce cérémonial n'avait pour Byl que le contenant comme objectif; il ne le voulait pas hermétique ni onéreux, mais sa décision n'était pas exclusive. Le partage familial s'exprime autant dans le quotidien qu'au sein des moments transitoires comme peut l'être la mort. Byl se retrouve là parce qu'il veut être seul; éviter de devoir répondre à l'obligation, ne pas à être coiffé, vivre

ce moment avec lui-même et à proximité de ce que représente le père qu'il a eu. Il trouve à cet endroit précis l'espace nécessaire à la dilution. Comme le temps se définit autrement, ce lieu de repos est pour lui l'endroit des anachronismes, le lieu où les questions du futur trouvent réponse dans le passé. Fort étonnamment, il parle à voix haute, comme si l'entourage était à l'écoute. Pourtant, et malgré la grande solitude qu'il retrouve pour fuir ou pour se trouver, causée en grande partie par celui qui dort encore, il sait que seul son cœur est à l'écoute. Septembre se veut enfin pour lui le moment nécessaire pour faire reposer la poussière qui nous compose, celle de nos ancêtres dont la présence s'affiche comme strates antérieures, comme base naturelle. À cela, Byl reconnaît une force, une énergie qu'il n'a qu'à faire vivre et renaître par ses descendants. Son stress paternel, ses ambitions environnementales, ses peines et ses réussites, il vient les déposer ici, dans un jardin secret à certains, public pour d'autres. Le tumulte saisonnier se vivant en septembre devient l'alibi pour remettre chaque ion de poussière à sa place, à la place que Byl croit judicieuse, et ce, en dépit des dictats énoncés par les dirigeants.

Octobre

Plus jamais seul

Ceux qui ne comprennent pas leur passé, sont condamnés à le revivre.

– Goethe

Les valeurs que chacun défend sont généralement issues de milieux différents, selon de multiples contextes et pour plusieurs raisons. Les deux personnes qui forment un couple partagent une partie de leurs valeurs propres où l'un d'eux choisit d'aller chercher chez l'autre le superflu, le nouveau ou l'élément complémentaire à ses valeurs. Se faisant, l'échange permet de valider ou de rejeter l'idée du partenaire. Byl et Chantale n'y font pas exception. Lorsqu'ils vivaient seuls, chacun de leur côté, le quotidien présentait les imprévus et exigeait des réponses aux situations. Que ce soit Byl ou Chantale ou *monsieur tout-le-monde*, la réaction résultait souvent de la culture et de la personnalité. Or, lorsque deux personnes se rencontrent, chacune apprend à verser chez l'autre une partie de sa fierté et de ses habitudes. En contrepartie, il a tout loisir d'accéder à la richesse que peut offrir le partenaire. Dans le cas où un choc des valeurs venait à se faire sentir, il leur semblait aussi facile d'apprendre que de passer à côté, estimant que chacun renferme ses problèmes. L'intimité, tout comme l'orientation personnelle

était perçue comme une protection individuelle, gérée dans la plus simple expression. La limite atteinte, une discussion s'imposait ou le refus de l'autre s'exprimait. Voilà ce à quoi ressemblait la vie sans enfant.

À l'arrivée du rejeton, sincèrement désiré, se cache aussi le souhait d'une continuation, d'un prolongement implicite de ses valeurs... chacun de son côté, malgré un discours de partage et de construction souhaité. Or la confrontation, le trop long silence ou la dilution répétée pousse incessamment les membres de la nouvelle famille à l'ajustement personnel, à la discussion. Cette discussion vise soit la compréhension, soit l'échange vers un compromis, soit l'exposition d'une prise de position ferme et donc l'attente d'un changement. Pour certains, on parle ici de construction tandis que pour d'autres, et dans un contexte similaire, il s'agit de conflit, de querelle sociale. L'enfant apprendra certes de cette situation, quelque soit la version vécue, mais l'un tire nécessairement davantage un profit que l'autre. En tant qu'enseignants, Chantale et Byl étant orientés par une ouverture à l'autre, par un partage de la connaissance et de l'apprentissage tentent de maintenir la communication vivante. Ils « tentent », mais le quotidien biaise tout de même ce désir, quoique de façon moins rigoureuse. Bref, le couple progresse, la famille grandit et la fierté s'intensifie.

Aujourd'hui, il fait chaud. Le temps est sec, venteux et le mercure affiche vingt et un degrés Celcius. Il y a maintenant seize ans que ce couple existe, lequel au fil du temps a vécu des hauts et des bas, des moments de proximité et des épisodes d'essoufflement. Byl profite d'un séjour en camping pour faire voler son cerf-volant. Debout, à seulement un mètre de l'écume marine, il se fait régulièrement mouiller les pieds au rythme des vagues, la

marée effectuant peu à peu sa remontée. Il aime bien pratiquer cette activité qui lui procure un vide intellectuel. Il n'a ainsi qu'à se faire masser par le maître éolien, tout en maintenant la corde et contemplant la structure légère de nylon, poussée par l'air du nord et se dirigeant vers le fond du ciel. Il se connecte avec cet infini, coloré de nuages filamenteux et blancs. Ses cheveux rattrapent son nez, le fouettent : son esprit se repose le long du lien entre le maître et son jouet.

À ses côtés, Véronique l'imité. Avec une envergure diminuée néanmoins de moitié, elle tient aussi la ficelle qui la relie à son petit cerf-volant. Bien qu'impatiente mais visiblement fière, elle reproduit les gestes de son père. Candide, celle-ci n'anticipera nullement un enchevêtrement des cordes et ne saura pas plus à quel moment son jouet retournera dans son enveloppe initiale. Elle profite encore de la présence de son héros, ce père présent et répondant aux besoins d'un petit être entièrement dépendant. Elle sourit à ces moindres regards, s'inquiète dès que le paternel constate une trop évidente proximité des deux objets volants. Tous les deux s'amuse, quoique l'un ressent surtout ce moment comme étant une vacance.

Protégées du soleil par une ombrelle, Éloïse et Chantale lisent sur la plage. L'aînée consulte des ouvrages pédagogiques alors que la cadette se compare avec les adolescentes figurant dans son roman.

Ce séjour de deux semaines sera certes profitable pour la famille. Depuis l'instauration de la *Polverde*, la vie du compromis, de la sagesse et du respect de l'environnement paraît aujourd'hui plutôt morne. Les Schoul se sont offerts ces deux semaines de vacances, la première étant comprise dans le calendrier scolaire, alors que la seconde fut prise à leurs propres frais. Bref, un congé

bien mérité que décident de se payer à l'occasion ces parents parfois essoufflés.

Depuis quatorze ans, le peuple semble se diriger vers la doctrine sectaire. Le drapeau vert a sans doute perdu de son lustre et le soleil brûlé les couleurs mais, un constat demeure; les gens comprennent la volonté politique de changer les habitudes dans un but avoué et démocratiquement choisi. En contrepartie, le passé de l'abondance et de l'insouciance, le bon vieux temps entretient précieusement la nostalgie. Depuis cette orientation politique nationale, seuls trois autres provinces et 10 états américains ont emboîté le pas. La situation économique se dégradant, celle-ci alimente la critique, les contestataires y allant de propagandes valorisant l'approche capitaliste. Ceux-ci vont même jusqu'à promouvoir des forfaits vacances dans des pays conservateurs afin de démontrer le plaisir mis de côté. Des rabais intéressants sont offerts sur les vols aériens, sur les locations d'équipement motorisé et sur des réservations en auberges balnéaires. C'est d'ailleurs de cette publicité que se sont inspirés Chantale et Byl pour amener la famille à la plage. Dans un forfait « tout inclus », ils ont ainsi pu manger, dormir et s'amuser en bordure océanique, et ce, à moindre coût qu'il leur en aurait coûté que d'être restés à la maison.

Le forfait offert est d'une durée de sept jours, incluant le transport. Afin de profiter pleinement de cette occasion, ils y ont ajouté six jours. En vue d'éviter de provoquer une crise de valeurs, les voyageurs ont aussi publié des études démontrant l'évolution des moyens de transport, dont celui de l'avion. Plutôt que de présenter les quantités d'énergie consommée ou dévoiler les émanations produites par l'usage des moteurs utilisés, ils ont mis en valeur l'amélioration des technologies, faisant même croire

que l'air rejeté par les moteurs, après filtration, était de meilleure qualité que l'air ambiant, voire que l'usage de moteur favoriserait l'épuration de la planète...

Le voyageur propose des forfaits en hôtel, très prisés par les familles souhaitant profiter de rabais substantiels intéressants, ou le forfait camping en hutte de paille, qui respecte le volet culturel de l'endroit, une forme d'écotourisme attribuant une compensation équitable à l'exploitant local tout en respectant et protégeant une culture distinctive régionale. Cette forme de tourisme représente partiellement le succès d'une revalorisation des ressources locales, résultant de l'essoufflement de la mondialisation. Ce retour du balancier, bien qu'éphémère, redonne un certain « autocontrôle » économique aux petites nations, profitant des coûts excessifs reliés aux transports, et donc favorisant le maintien des denrées locales aux gens du pays. Les Schoul ont opté pour les huttes situées dans le village, au sein de la communauté insulaire visitée. C'est d'ailleurs la première fois qu'ils dorment dans ce type d'habitation et pourront partager une vie familiale dans un contexte exotique mais authentique.

En se rendant au marché du village, Chantale rencontre inopinément Germaine, une ancienne collègue de travail et habitant la même ville qu'elle. Cette dernière ainsi que deux de ses trois enfants sont en vacances pour encore cinq jours. Le père des enfants, duquel elle est séparée depuis trois ans assure la garde du plus jeune âgé de quatre ans, atteint d'une infection reliée à la consommation d'une viande industrielle contaminée. Son état est maintenant stable et maîtrisé, mais la Sécurité Publique interdit aux personnes infectées de traverser la frontière, assumant sa responsabilité envers les autres nations. À quatorze ans, Michaël le plus vieux de la famille gère déjà

son budget dédié au voyage. Il travaille aux côtés du père de son meilleur ami comme apprenti *Backblakes*, et donc gagne sa croûte de façon non autorisée par l'État.

Finissant très tôt ses cours, il travaille ensuite parfois trois ou quatre heures sur les sites abandonnés ou proscrits par l'état et vide les anciennes résidences ou usines. Il y soutire des métaux comme le cuivre, l'étain et l'acier à partir de filage et de pièces usuelles contenus dans une maison ou issus de bases de machines-outils. Comme il est apprenti, il reçoit une somme forfaitaire pour chaque heure travaillée. Parfois, on lui accorde un montant global pour une corvée complète de nettoyage. L'aspect clandestin lui assure évidemment un bon revenu, mais le coupe du même coup de toutes formes de recours possibles quant à ses conditions de travail. Opérer dans le même cadre, mais pour le compte de l'État, est pour l'instant impossible pour lui car il doit être âgé de seize ans, détenir une formation rudimentaire mais obligatoire sur la sécurité au travail ainsi que cotiser à l'assurance collective.

Michaël procure cependant à Éloïse un premier contact privilégié. Vivant avec des parents travaillant pour l'État, dans une maison confortable et sans souci économique, celle-ci n'a pas eu à travailler pour s'assurer d'une forme quelconque de superflu. De plus, son père étant un fidèle de la *Polverde*, malgré cette faiblesse exprimée ici, elle ne connaît en bout de piste que le droit chemin, celui qu'il faut contourner pour apprendre la valeur des choses. Le jeune garçon démontre tout de suite son attrait pour l'adolescente aux yeux bleus. Il lui pose quelques questions d'usage et ne tarde pas à lui dévoiler ses activités préférées. Peu après, celui-ci tente d'inviter Éloïse à pratiquer le *surfing*. Il possède entre autre sa propre planche, achetée il y a déjà deux ans alors qu'il visitait pour la première fois une station balnéaire. Depuis, il

est littéralement tombé en amour avec cette activité qui requiert le sens de l'équilibre mais exige surtout la capacité de lire l'amplitude des vagues. En connaissant déjà le charme et l'attrait, il offre à la jeune demoiselle des cours de base, en lui mentionnant bien qu'il n'est pas officiellement moniteur mais qu'il sait amplement se débrouiller. Constatant son hésitation, il lui propose alors une démonstration, laquelle d'une part lui permet de se pavaner et, d'autre part de faire non seulement découvrir l'activité en soi, mais surtout sa physionomie en tant que jeune athlète exubérant.

La mère est témoin du scénario fort charmant de ces jeunes malhabiles, qui en somme n'ont d'autre envie que de s'amuser. Elle y voit par ailleurs une jeune fille qui grandit, et qui se laisse dérouter par les acrobaties d'un héros en devenir. Elle-même se remémore ses premières courtisanes, les premiers baisers d'un amour juvénile qui lui semblent encore réels, aussi lointains que près du sourire. Elle laisse donc sa grande fille vivre ses premières expériences amoureuses, ayant en tête les parfums de l'amour et du plaisir gratuit, mais également les dangers de ces tentatives parfois trop hasardeuses. L'éducation qu'elle lui a prodiguée devient sa seule garantie, son assurance permettant à la jeune de s'emballer, certes, sans pour autant complètement dérailler.

Chantale imagine déjà la petite Véronique qui, à l'évidence, saura capitaliser à partir de cet événement, elle qui demandera avant longtemps le même privilège, la même confiance qui aura été accordée à sa sœur, pourtant pionnière et probablement plus âgée lors de ses premières aventures. D'un œil naïf reflétant sa jeunesse, mais aussi évaluateur dans son rôle de benjamine, Véronique observe, épie les moindres gestes de ce probable couple en formation. Elle ne sait pas qu'ils s'embrasseront peut-être, qu'ils se toucheront sans doute... mais attend néanmoins le moment magique déjà vu dans certaines émissions de télévision.

Sa capacité à pouvoir se repérer dans le temps lui procure cette incrédulité, cette liberté de quitter la scène en construction; elle y retournera plus tard, comme elle le fait habituellement avec la télécommande.

Le séjour à la plage tire déjà à sa fin. Éloïse doit se séparer de Michaël; elle lui donne un baiser sur la joue et promet de garder contact en cyber-lien. C'est d'ailleurs cet instrument de communication qui facilitera les adieux, ceux-ci étant habitués d'échanger de manière plutôt virtuelle, ayant développé la capacité de se contenter d'un écran plutôt que de la chair et du regard.

Véronique devra pour sa part négocier avec ses parents quant à la quantité de souvenirs de pierres permise, de coquillages et de sable de plage. C'est aussi le salut à cette chaleur dégagée par le sable de la plage, à ce vent quotidien qui berce en alternance directionnelle matin et soir, tout comme à ce camping confortable non pas parce que les nuits se passent à ras le sol mais plutôt parce qu'il offre la différence, la proximité corporelle durant les nuits. La structure de paille, si exiguë, représente paradoxalement la liberté face aux structures et à l'organisation conventionnelle des pays riches occidentaux. Les repas en plein air, ayant comme centres d'activités la table de bois et un simple réchaud, expriment le confort dans la simplicité. Enfin, tout ce décor arborescent, tous ces oiseaux annonçant l'aube et le voisinage exotique, forment le temps de la réservation l'image de ce village temporaire basé sur une recherche de la différence du quotidien.

Le retour à la maison annonce aussi celui au travail, aux devoirs et au train-train quotidien, lesquels définissent l'entité familiale. Le confort matériel retrouvé impute aussi les responsabilités nécessaires pour y accéder. C'est cependant le rythme de vie, la routine et tous les petits à-côtés que chacun accumule de

son bord qui, placés bout à bout peuvent à la longue sembler bien lourds. Une polémique récurrente entre les deux parents réside d'ailleurs dans la gestion du budget; l'un a besoin de tout, alors que l'autre considère le « tout » trop cher. Cette situation pousse ces adultes à la concession ou à la discussion, au laisser-aller ou au contrôle sur l'autre. Même si tout se passe bien la majorité du temps, ces brefs instants de friction amènent cependant une irritation nocive dans leur relation. À cela s'ajoute la mise à jour de la base des valeurs communes, lesquelles sont parfois opposées. Enfin, le temps consacré à sa pleine réalisation personnelle et professionnelle provoque de son côté des déchirements momentanés. Byl retourne donc dans son petit monde familial, celui qui lui procure tant de fierté, mais aussi des controverses parfois difficiles à résoudre et pour lesquelles il se doit de trouver une avenue positive. La grande partie de son temps est donc investie dans sa famille, auprès de sa blonde et de ses enfants. Il rira par ailleurs plus souvent qu'à son tour. D'autres fois, le temps laissera entrevoir des nuages en formation. C'est lors d'éclaircis, lors de ce besoin lucide de mettre à jour son existence que Byl se rendra ailleurs. Sa fuite s'organisera autour d'une amitié qu'il entretient depuis maintenant huit ans avec son copain Jacky.

Travaillant pour une firme privée comme consultant informatique, Jacky partage sa vie avec Guylaine. Aux abords de la cinquantaine et habitant en périphérie métropolitaine, le couple a trois adolescents, dont le plus vieux entrera d'ici un an à l'université. Byl et Jacky se sont rencontrés lors d'un congrès portant sur les applications technologiques en milieu d'apprentissage. Œuvrant alors pour le compte d'*Ubisoft*, Jacky avait comme mission de vulgariser une approche intégrant l'informatique dans la gestion du stress des enfants. Il s'agissait plus ou moins de mises à jour continues des éléments anxiogènes identifiés,

lesquels étaient par la suite traités en animation. Selon lui, l'aspect ludique de cette approche favorisait la multiplicité des entrées offrant un portrait plus juste de la situation. Comme cette forme de mise en concret d'émotions vécues exigeait une entrée informatique des données de façon tactile, le jeune se trouvait ainsi impliqué dans sa démarche. Ce dernier devait aussi utiliser un coussin de travail spécifique, permettant ainsi au système de prendre le pouls, la tension artérielle, la contraction musculaire indiquant un niveau de stress relatif de même que le poids. Enfin, à partir de cette base d'informations personnalisées, le jeune obtenait un portrait de lui-même, symbolisé en personnage de jeu ayant des options de conversion ou de maintien. C'est avec ce personnage qu'interagissait ensuite le jeune. Son comportement dans le jeu permettait alors un autre niveau d'analyse. Bref, le projet avait charmé Byl, tout en l'amenant vers Jack et ultérieurement vers son amitié.

Ceci étant, Byl rencontre souvent Jack pour discuter de tout et de rien. Parfois autour d'une bière, parfois à la maison, et en d'autres occasions comme lors d'une activité sportive ou de plein air. Sans autres ambages, ils se permettent alors de s'exposer en toute quiétude, ayant une confiance mutuelle basée sur le respect de l'autre. Ils se heurtent sporadiquement dans leurs idées, laissant place à la discrétion ou à l'intrusion personnelle et faisant en sorte que certains sujets soient parfois escamotés ou peu approfondis. C'est après une question directe qu'une réponse sera entendue, comme lors d'une opinion donnée sur l'éducation offerte ou sur la relation de couple. Ils se connaissent par contre assez bien pour entrer occasionnellement dans la vie privée de l'autre, voulant vérifier la qualité que s'alloue son « pote ». Des incursions surprenantes vont d'ailleurs laisser quelques silences planer; mais la réponse n'est jamais bien loin, même si parfois

elle peut s'avérer être floue. Celle-ci laisse comprendre au copain que l'intimité est ici exposée et que la limite détermine la valeur de la réponse. Ils échangent ainsi depuis assez longtemps pour savoir que Jack, par exemple, a connu une aventure farfelue avec une collègue de travail, il y a de cela cinq ans. Las de la vie entreprise, cherchant le meilleur pour lui et oubliant son cheminement de couple en cours, il a donc courtsé France, laquelle était à l'époque une administratrice chez *Ubisoft*. Selon lui, sa vie de couple tournait en rond, le centre étant trop orienté vers les enfants et laissant en éternelle attente les parents. La valorisation s'orientait toujours vers le succès des rejetons et leurs efforts, sans cesse vers l'épanouissement de la relève. À cet égard, Jacky avait eu un besoin de reconnaissance et de différence. France vivait seule quant à elle depuis l'emprisonnement de son ex, accusé de trafic de drogue. Elle avait depuis coupé les ponts; les relations à long terme se limitaient aux considérations professionnelles et les traversées des rues, et l'avoir de petites aventures devenaient pour sa part le salut du plaisir. Le couple, qui n'en était pas vraiment un, a ainsi connu des moments secrets heureux, mais toujours sous l'œil de la trahison, selon l'avis de Jacky. C'est d'ailleurs à cela qu'est imputable la rupture de ce mode caché. Jacky n'en a retiré que du bien, autant dans la satisfaction immédiate de ses besoins que dans la capacité de dire et de corriger ses énergies vers la satisfaction partagée de ses ambitions. Guylaine, encore sur ses gardes mais toujours amoureuse, accepte maintenant avec sérénité l'escapade de son Jacky, mais en espérant secrètement qu'il n'ait jamais franchi qu'une limite trop intime avec ladite France. Quant à Byl, il aura été l'oreille nécessaire de l'occasion, l'écoute et le soutien de son ami. Il sait aussi que son tour arrivera, dans un contexte sans doute différent ou possiblement dans des exigences analogues, mais l'amitié entretenue depuis, lui garantit un secours dans la nécessité.

Le travail amène aussi Byl à partager indirectement sa vie avec ses élèves, parfois simples auditeurs mais plus souvent qu'autrement acteurs innocents : les questions que pose l'enseignant sont parfois synonymes de sondage. C'est ainsi qu'il amène des propos mettant en relation la vie de ces jeunes face à leurs parents, et donc leur fait vivre une similitude, tout en ayant l'opportunité de découvrir une réponse possible pour les conflits avec ses propres enfants. Il comprend alors mieux comment les enfants perçoivent leurs parents et la façon dont ceux-ci négocient, afin d'obtenir un juste milieu entre l'offre et la disponibilité ou entre la demande et le pseudo-besoin de l'enfant.

Byl se retrouve plus vite qu'il ne l'aurait voulu devant ses élèves, préparé à expliquer le rôle de l'individu simple dans le monde de la pluralité et du gigantisme. Il s'affaire à démontrer le pouvoir individuel ainsi que la puissance de l'union des forces sur un système économique monstre. Le travail qu'il exige d'eux dépasse peut-être la capacité moyenne de répondre, mais il sensibilisera la majorité à la notion de l'individu comme acteur mondial. Comme activité finale, les élèves auront à expliquer et défendre l'énoncé suivant : « Acheter, c'est Voter ».

Pendant l'une de ses pauses, Byl discute avec Joey, l'un de ses élèves, de l'importance de défendre autant ses droits que ses valeurs. Il précise que le principe devrait toujours être la base du débat. Après le travail, toujours convaincu de son discours, Byl retourne à la maison pour rejoindre sa blonde et ses enfants, fier des paroles qu'il a prononcées à l'école. N'ayant pas encore mis le pied dans la maison, il aperçoit Chantale et Éloïse savourer une glace, alors que le souper semble être prêt sur la table. Perplexe, il a le choix de ne rien dire, discuter de la situation ou se fâcher, car une enfant de sept ans doit apprendre l'ordre des choses en ce

qui a trait aux repas, soit l'entrée, le plat principal et le dessert ou la pâtisserie. Pourquoi donc s'emporter pour ce genre de connerie, c'est-à-dire offrir à l'enfant un élément déplacé dans le temps ? Parce qu'il s'agit en fait de principe.

Ce qui complique la chose c'est le contexte dans lequel cela se produit. Avant d'arriver à la maison, alors que Byl « fermait sa classe » (expression populaire en milieu scolaire signifiant la finalisation des travaux encourus et la préparation des lieux et des travaux pour le lendemain), il se rendit compte qu'il lui manquait certains travaux d'élèves, travaux ayant été demandés la veille. Après les frustrations relatives au travail, il enfourcha son vélo et constata que le pneu avant était altéré, laissant supposer une déchirure manifestement importante. Au préalable, il avait pourtant opté pour ce nouveau type de pneu, rempli d'un tissu synthétique à base de mousse de caoutchouc recyclé. Il a donc roulé les vingt kilomètres le séparant de son domicile sur un produit sensé être performant, écologique et économique, mais qui aujourd'hui ne valait pas cher. En ce sens, il pensait donc s'être fait rouler. Installée dans une ville du nord, la compagnie avait pourtant demandé l'aide gouvernementale pour développer ce produit, le rendre polyvalent et tout faire en son possible pour qu'il puisse par la suite être homologué *Costar*. En outre, le trajet devant généralement s'effectuer en cinquante minutes, lui a finalement pris plus d'une heure. Même si la piste cyclable ne présentait aucune anomalie, Byl n'y a vu que du feu; débris de chaussée, vent contraire trop puissant, intersection entre la route cyclable et le rail interurbain congestionnée, hypoglycémie irritante... bref, le contexte parfait pour mettre toute personne raisonnable, mais fatiguée, de mauvais poil.

Il faut rappeler que le travail qu'exercent Byl et Chantale fait partie de la catégorie d'emplois où le niveau de fatigue et de stress est parmi le plus élevé, ayant entre autres à performer, à alimenter les oisillons scolaires ainsi qu'à répondre aux élèves en demande, en recherche même d'un autre parent, d'un modèle. En outre, et suite à la politique imposée dans le cadre de la *Polverde*, chaque citoyen s'est vu attribuer trente-cinq heures de travail régulier, ou soixante heures pour un couple. Or, cette nouvelle approche visant l'équilibre entre le travail et le temps consacré à la famille ou aux loisirs fut adoptée il y a cinq ans. Tous les employés au service de l'État ont par ailleurs eu droit à un délai de dix ans pour s'y conformer. Comme Chantale réalise une recherche sur la pédopédagogie et que son mari en fait l'application dans ses classes, ils ont pu obtenir une dérogation. Le couple a donc droit à quarante heures de travail rémunérées chacun, sans alourdissement fiscal important. Byl tente toutefois de raccourcir ses heures afin de se rendre plus disponible auprès de ses enfants, dont l'une est en sixième année et l'autre en quatrième. Quant à Chantale, celle-ci travaille ses quarante heures par semaine en espérant pouvoir les diminuer d'ici deux ans, soit au dépôt de sa recherche auprès des instances sociales en éducation publique. Le couple a choisi d'offrir davantage aux enfants, tant aux leurs qu'à ceux de leurs écoles respectives. Le stress a finalement prit la relève du confort alors que la valorisation sociale a progressivement dépassé les engagements familiaux que tous deux avaient pris. Résultat : un essoufflement s'installe, tandis qu'un déséquilibre manifeste contrôle le quotidien et les prises de becs qui deviennent la règle trop souvent vécue.

Byl finira par appeler son copain Jacky, frappera quelques boules de billard tout en sirotant une bonne bière rousse. Fierté locale, cette consommation est issue d'un mélange composé

d'orge et de houblon. Ce mode de production vise une homologation nationale dite « sans trace » ou à empreinte écologique nulle. Plusieurs autres *indian pale ale*, ou *pilsner* ou même *stout* noire sont également offertes, certaines de pays reconnus comme la Belgique ou l'Allemagne. Toutefois, ce sont principalement les produits locaux qui, dans l'ensemble sont mis en vedette. Plutôt dégustateur que consommateur d'alcool, Byl connaîtra peut-être finalement une soirée bien arrosée. Sans avoir nécessairement l'ivresse comme maîtresse, il a le goût de parler, de vider son sac auprès de son fidèle copain, comme au temps des plaidoiries médiévales. Il sait pourtant que la soirée pourrait s'éterniser, que la pizza du bar contenterait n'importe lequel glouton tout en compensant l'appétit émotif, que le plaisir serait une partie intégrale de l'amitié et, qu'au final celle-ci permettrait les complaints de l'ami devant soi.

Il décide finalement de rejoindre Jacky et tous deux se rencontrent vers vingt heures au club *Billard et Compagnies*. Encore une fois, l'objectif n'est pas d'entrer des boules dans les coins ou de viser le centre par un rebond mais plutôt de placoter, d'échanger sur sa vie personnelle, sur ses bons coups, et possiblement justifier tant qu'à y être les trop nombreuses explosions dans le couple ou les difficultés familiales. Jacky sera encore une fois nettement plus volubile que son acolyte, plus expressif dans ses rires et dans sa façon de jouer, quoique Byl retirera pour sa part encore beaucoup de bienfaits de cette thérapie anonyme et gratuite, celle étant basée sur les vrais sentiments et la confiance. Tous deux retourneront travailler, se retrouveront en famille et composeront encore du mieux qu'ils peuvent avec leur entourage, ayant libéré une force négative pour la convertir en énergie commune et constructive. L'efficacité de ces rencontres ne tient nullement à sa mesure mais plutôt à son

vécu. La date d'expiration n'est quant à elle jamais dévoilée. En somme, c'est invariablement le besoin d'aller toujours plus loin, d'éviter d'accumuler ou tout simplement de partager un vécu qui, au gré de leurs rencontres, anime les deux hommes, pères et profondément humains avant tout.

Novembre

Progression, émancipation et... retour aux sources

Une grande misère parmi les hommes, c'est qu'ils savent si bien ce qui leur est dû et qu'ils sentent si peu ce qu'ils doivent aux autres. – St-François de Sales

Le gouvernement poursuit sa route, venant tout juste de finaliser l'intégration de la série complète de B-Trel dans la grande majorité des quartiers de la métropole. À cela s'ajoutent des dispositifs de recharge pour les véhicules électriques publics et privés. Les bornes mises en disponibilité sont le résultat d'une firme norvégienne; le modèle performant permet de recharger une pile de voiture compacte urbaine en dix minutes, laquelle puissance accorde une autonomie de quatre heures de déplacement. Ces B-Trel sont en outre assortis d'espaces de recharge, nécessaires pour disposer de la voiture pendant la recharge.

L'État travaille en partenariat avec le secteur privé et loue ou achète les terrains d'anciennes stations-services à essence. Parmi certaines, il est possible de constater une forme biénergie, l'une exprimant le passé et l'autre étant la forme contemporaine. Les centres de distribution de diesel et de kérosène demeurent visibles, bien qu'ils se retrouvent majoritairement près des entreprises de transport, soit des compagnies assurant la livraison des articles

commandés à distance par les clients mais livrés à domicile, éliminant du coup les allers et venues des particuliers sur les réseaux routiers en cure d'amaigrissement. Ce mode de distribution limitant la circulation, les superficies routières perdent donc en largeur; les doubles voies se transforment en simples, tandis que les sens uniques dominent certains quartiers. Les grandes artères, progressivement abandonnées par les citadins se transforment en allées privilégiées ou corridors pour le transport lourd, lui-même au ralenti. Les autoroutes, désertées voisinent les chemins de fer en progression. Les trains de banlieue ou interurbains qui partagent ces tronçons d'acier se multiplient afin de répondre à une forte demande issue de l'abandon ou de la remise au rancart de la voiture urbaine privée. D'ailleurs, le fait d'offrir un transport urbain gratuit aux citoyens de l'État, qu'ils vivent ou non dans une métropole facilite grandement la décision. Avant d'entrer dans une ville, le conducteur peut garer son véhicule privé dans un stationnement incitatif, après quoi il monte à bord du train, de l'autobus ou du monorail selon son choix, sinon peut-il louer une deux ou quatre places mue par moteur électrique. Si le passager arrive par train électrique, il se doit de descendre à la gare, elle-même reliée au réseau collectif de transport urbain. Le financement de ce service réside dans le transfert des recettes anciennement versées à l'entretien de la voirie. Maintenant que l'utilisateur paie dès qu'il emprunte la route, l'autofinancement s'opère tout en libérant les taxes nécessaires au développement social du transport. De plus, l'incitatif mis en place par l'État, soit de remplacer la voiture privée par un crédit équivalent à sa valeur en faveur d'un accès au transport interurbain et national, a fait fondre le parc automobiles de la métropole. Ce faisant, la ville connaît un allègement sur ses ponts, une chute de stress sur le réseau routier et un accroissement de son potentiel de parcs

verts, augmentant du même coup la productivité au travail par du personnel moins fatigué, moins stressé.

Conjointement avec la Société nationale de l'énergie, une centrale accumulera les énergies d'efforts, soit celles étant jadis perdues par ignorance ou par déficience technologique, de même que celles qui nous parviennent des efforts mécaniques, des mouvements générés par un système. Par exemple, les voitures en mouvement se heurtent à des avaries de la route ou se laissent glisser sur des côtes descendantes. Profitant de cet environnement, des capteurs installés à des endroits stratégiques dans la voiture récupèrent ces forces, cette inertie et cette chaleur et les emmagasine dans une pile adaptée. Cette réserve en perpétuelle remise à jour est ainsi immédiatement réutilisée, facilitant une autonomie accrue du véhicule. Le même principe s'applique dorénavant sur les appareils domestiques et d'entretien résidentiels, tels le lave-vaisselle et la lessiveuse. Ces instruments sont aussi équipés d'un accumulateur d'énergie, laquelle se libère lors de besoins éventuels. Il existe même des accumulateurs d'énergie dans les centres de conditionnement physique, énergie pouvant virtuellement être stockée par l'athlète et par la suite transférée à sa résidence personnelle ou créditée sur son compte d'électricité.

Conséquemment, une famille pourra en tout temps disposer des récupérateurs disséminés un peu partout dans la maison ainsi qu'autour d'appareils usuels, tels le réfrigérateur et le lave-vaisselle. Selon la subvention accordée, cette même famille pourrait même faire installer des capteurs de mouvements sous les planchers, assurant ainsi une accumulation énergétique suffisante pour le fonctionnement d'un appareil à mouvement, tel un aspirateur central. Le chauffage demeure le consommateur d'énergie principal; bien qu'un collecteur spécial puisse faire profiter la

production de méthane à partir des excréments familiaux, et bien que les capteurs solaires et éoliens soient de bons producteurs d'électricité, le chauffage exige encore davantage. Présente dans les sociétés modernes depuis près de cinquante ans, la combustion à granules semble encore *être* la solution gagnante; elle récupère des résidus de bois pour en fabriquer de petits cylindres longs de quatre centimètres, lesquels se consomment sans émanation toxique ni renvois de contaminants en suspension. Soutenus par une industrie jadis en péril, les producteurs de ces granules de bois réinvestissent tous les surplus inutilisables dans l'industrie du bois d'œuvre. Comme cette forme industrielle est reconnue par l'État, selon un critère environnemental *Écostar*, le produit dérivé est entièrement subventionné, et donc particulièrement économique et accessible pour la population.

C'est ainsi qu'est maintenant constitué le logis physique des Schoul. Les piétinements génèrent de l'énergie, les appareils domestiques sont limités en quantité mais efficaces en consommation-production, la toiture capte l'énergie du soleil et l'éolienne domestique fournit sa part énergétique. Pour certains de leurs amis ayant opté pour les logements en coopérative, les mêmes équipements existent et sont généralement installés, mais s'ajoutent à cela des structures et équipements appartenant à la commune et produisant l'énergie de masse. L'énergie étant un aspect qui gère le quotidien de la famille; le vécu humain défini dans son épanouissement et ses complications demeure le fil conducteur, la raison même de la cellule familiale.

Les Schoul poursuivent leur chemin au rythme agencé de la biologie et de la politique. Ils forment donc un clan à effectif variable. Byl et Chantale exercent toujours leur métier respectif et s'offrent occasionnellement des soupers entre amis; les filles

maintenant âgées de treize et seize ans arrivent parfois seules à la maison, parfois accompagnées de camarades ou parfois regroupées en petites cellules amoureuses. Véronique, benjamine mais opportuniste vient de rencontrer Thomas, un jeune garçon de quinze ans issu d'une famille d'ouvriers. Elle le voit souvent durant les pauses à l'école. Celui qui aime plaire ainsi que se démarquer par sa virilité naissante sait aussi faire marcher sa nouvelle copine à ses côtés. Depuis leur rencontre, tous deux sortent trop souvent aux yeux des parents; ils se regroupent en « gang » chez l'un ou chez l'autre pour placoter, rire et fumer. Véronique est parfois perplexe; son stade encore présent de l'adolescence la pousse à se démarquer et à expérimenter de nouvelles limites, alors que son éducation la place devant un questionnement raisonnable face à ses actes parfois délinquants. Elle a d'ailleurs avoué à ses parents son usage sporadique de la cigarette, ouvrant du même coup la possibilité de consommer de quelconques stupéfiants sous forme illicite.

La perspective prend alors d'elle-même un tout nouveau sens : alors que lui-même consommait, Byl n'entrevoyait en effet aucun problème face à une potentielle dépendance. Même adulte établi, il considérait la consommation de drogue légère, telle la marijuana, comme étant passagère et sans danger généralisé, comme le prétendent les organismes de santé. Or, il s'agit maintenant de sa fille, celle qu'il voit grandir et prétendait connaître, celle avec laquelle il a vécu de si beaux moments. Et loin de sa pensée, la banalité pouvant être associée à une quelconque dépendance ou aux conneries éventuelles reliées aux effets de la consommation. Le drame peut se produire à tout moment, et c'est donc à lui qu'il faut véritablement s'attaquer. Véronique ne peut en toute franchise être seule dans cette démarche; celle-ci a obligatoirement rencontré un malfaiteur, un corrupteur, un

vaurien de qui il faut rapidement l'écartier, pense rageusement le père, cherchant un coupable à l'avilissement de sa fille qu'il considère encore pure. Il se convainc même de sa consommation, se rappelant alors qu'il retournait le composteur pour favoriser l'aération, et donc la décomposition d'avoir reconnu un petit bout de papier blanc enroulé sur lui-même et brûlé à une extrémité confirmant le reste d'un joint, et donc d'une consommation interdite dans cette famille. Qui plus est, le composteur se trouve là où placotent parfois les amis de Véronique et près duquel des rires exagérés s'ensuivent généralement.

C'est avec Chantale qu'il y verra plus clair. Se tenant aux côtés de Byl, cette respectueuse femme (et maman) a toujours eu la capacité de remettre les pendules à l'heure. À l'évidence Véronique a fait un choix, et c'est à partir de ce choix qu'il faut travailler avec l'enfant qu'on aime, qu'on veut guider et diriger vers un développement constructif. Dans l'acte de consommer, Chantale y voit un message, un signe exprimant le désir soit de nouveau ou de changement, soit de la provocation ou du détachement. Dans leur complicité longuement développée, Byl et Chantale conviendront d'un moment de discussion, de prise de connaissance de la situation et de la mise en garde d'éventuels problèmes pouvant survenir. La bonne communication entretenue depuis l'enfance sera certes l'outil, l'assurance pour le messager. Le moment propice prendra probablement forme sur l'oreiller, fidèle rendez-vous quasi quotidien du parent avec l'enfant, lequel permet la libre expression de la personne, la liberté de raconter sa journée, ses joies, ses déboires. Et dans un discours calme et sécurisant, l'un dira probablement à l'autre ce qu'il ressent et le travail s'opérera sur un moyen et long terme, laissant le temps à la réaction, à l'analyse et à l'assimilation.

Cette approche est aussi opérationnelle chez Éloïse, quoique ses occupations personnelles soient compromettantes. Elle travaille parfois tard, étudie parfois tard ou sort avec ses amies parfois tard, tard étant relatif au stade juvénile où présentement elle se situe. Parfois, il ne reste que peu de moments disponibles. Son monde est aussi celui du secret, celui où la réponse satisfaisante est vite détectée et ainsi offerte, assurant du coup la garantie à l'intimité, à la vie privée. Ce monde réservé, celui dominé par le silence est aussi le monde de l'inquiétude pour les parents. S'il se juxtapose avec la diète alimentaire et une insomnie partielle, il devient dès lors une source de questionnements à laquelle s'ajoute souvent une recherche vers l'inconnu. Byl et Chantale, bien malgré eux, découvriront un enfant sorti de ses rails, mais néanmoins encore en mouvement. Plusieurs tentatives de discussions seront ainsi difficilement amorcées, et les résultats laisseront d'autant plus les parents sur leur appétit. Le sablier se laissera retourner durant plusieurs mois, avant même qu'un doute plus profond puisse enfin être exposé. La réflexion envahira parfois la salle à manger; à d'autres moments, c'est le salon qui offrira le siège de l'anxiété. La tranquillité d'esprit n'est désormais plus l'invitée de cette demeure. Considérant une forme de stabilité, les parents concluront que l'empreinte de l'adolescence est incomparable d'un être à l'autre, et celle d'Éloïse se vit ainsi. Un jour suivra où Byl et Chantale riront de cette angoisse passagère, de cette analyse ininterrompue sur tout mouvement ou comportement chez le voisin, pourtant banal. Comme le questionnement s'incruste chez le parent, l'œil derrière la lunette laisse évidemment voir l'inquiétude. Celui-ci se questionne sur les raisons ayant amené le jadis petit couple que formaient Éloïse et Michaël à se laisser, à mettre fin à ces heures de rires et de complicité, à

ces journées où la musique offrait ses vibrations nécessaires à l'échange, au discours critique ou farfelu des ados. Ce simple petit bout de joint était-il seulement la raison ou la fuite ? N'avait-il finalement aucun lien réel avec l'attitude nouvelle de cette enfant ?

Il n'y a pas si longtemps, Éloïse quittait la maison pour suivre son amoureux dans les quartiers forcés à l'abandon par l'État. Deux ou trois fois par semaine, ils investissaient une résidence, fouillaient les restes potentiels et triaient les trouvailles. Selon l'état des lieux, de petites fortunes s'y cachaient parfois : filage et tuyauterie de cuivre qu'ils allaient soit dégainer, soit dessouder; ferraille issue de systèmes de climatisation qu'il fallait retirer et compresser pour maximiser les déplacements éventuels; bardeaux d'asphalte à empiler pour une future combustion fournissant une énergie locale ou pour une transformation en bitume de voirie; collecte du verre pour la fabrication ultérieure de briques de charpente aux propriétés isolantes accrues ou enfin ramassage du bois de charpente en vue d'une réutilisation ou comme combustible. Le caïd, l'entreprise récupérant et vendant les matières premières issues de ces quartiers payait sa main-d'œuvre clandestine après la vente des rebuts. Les paiements faisaient parfois défaut : l'entreprise s'était déjà fait prendre par la surveillance étatique, bien qu'éphémère, et ne pouvait donc plus rendre justice à ses employés. Cette même entreprise, cherchant d'abord le capital à court terme leur faussait alors compagnie. Dans l'ensemble, les jeunes y trouvaient néanmoins leur compte et continuaient les opérations de nettoyage, malgré quelques épisodes « sans rémunération ».

Les *Blackbakes*, scindés en groupuscules déterminés s'approprièrent généralement une résidence qu'ils comptaient

évider, après quoi ceux-ci abandonnaient les débris non payants sur place. Au final, et bien malgré lui, l'État se retrouvait donc à assumer les travaux de nettoyage onéreux. Il y avait une forme de loi non écrite, une forme d'éthique qui favorisait l'exploitation d'un lieu à une équipe spécifique. Dans ce même ordre de complicité, le gouvernement fermait les yeux sur ces videurs de richesses, exprimant ainsi son incapacité à traiter toutes ces superficies consacrées.

Éloïse a donc réussi à retirer suffisamment d'argent pour s'offrir des sorties en amoureux, un party arrosé au chalet d'un parent d'une copine, ainsi que des billets pour des pièces musicales et des spectacles dont elle raffole. Une autre partie de son argent a quant à elle servi à s'offrir de l'évasion, de la fumée et des rêveries provisoires. Elle s'est aussi approchée du monde adulte et de sa sexualité, mais tout en préservant son innocence, son incapacité à gérer la responsabilité y étant normalement rattachée. Elle a repoussé au plus profond d'elle-même la peur, l'angoisse et la violation.

L'événement déclencheur de son déclin trouve sa source à quelques dix-huit mois d'ici, aux abords du Lac à l'eau claire aux côtés de Michaël. Tous deux s'étaient peu à peu éloignés des amis, pour finalement se retrouver derrière un bosquet. Ils avaient d'abord rigolé, s'étaient par la suite calmés, pour enfin se rapprocher. Ils étaient seuls, non loin du chalet mais suffisamment distants pour se prétendre inaccessibles. Dans un monde où seule la brise fait chuchoter les hautes herbes environnantes, Michaël avait alors pris une feuille verte d'un arbuste, en avait retiré sa tige pour la mettre en réserve. De l'autre main, il plia la feuille dans le sens longitudinal, favorisant ainsi l'écoulement de la sève dans la fente apparue. Il prit alors le pédoncule

préalablement retiré et le glissa dans cette ouverture humide. Il regarda alors Éloïse dans les yeux, répéta le mouvement sur ce végétal et la regarda à nouveau. Devant l'immobilité de la jeune fille, sans sourire et sans approbation, il lui caressa les cheveux, pressa son dos et la poussa au sol de façon précipitée, exprimant une fougue, à l'image du désir animal et primaire durant le rut. Leur jeune âge ne laissait pourtant pas croire à un tel dénouement, dont l'absence de consentement semblait notamment paralyser Éloïse. Toutefois, c'est la pulsion grandissante et puissante de Michaël qui dominait la scène.

Intrigué par cette absence prolongée, laquelle n'était pas représentative de Michaël, Patrick, le frère aîné de Michaël décida d'aller se promener, l'œil ouvert et l'oreille tendue. Il ne ressentait pas encore une inquiétude profonde mais le doute s'insinuait peu à peu en lui. Il était aussi à la recherche du bonheur, d'un autre bonheur, soit de se retrouver dans ces décors légers, bercé par le vent à la même cadence que le monde végétal l'entourant. Soudain, il se retrouva inopinément face au couple. Découvrant la scène charmante, à première vue, il comprit cependant à la vue du bleu des yeux dissipés dans les larmes discrètes, un désarroi, une soumission inquiétante, un choc. Ignorant alors son benjamin, il tendit la main à Éloïse et la retira de cet environnement nocif. Aucun mot ne fut prononcé; le silence gouvernant. Le repli s'imposa de lui-même et Éloïse garda tout en dedans. Patrick accepta le silence de la jeune fille, quoique le jeune homme aurait certes préféré pouvoir discuter, voire évaluer les dégâts, mais il crut préférable et respectueux de laisser Éloïse vivre ce moment à sa façon. D'une voix douce et sans artifice, il lui offrit néanmoins son aide. Éloïse lui répondit d'un léger hochement de la tête, sans plus.

Ainsi, un épisode nouveau s'installa, à priori perçu consciemment par la jeune adolescente. Le fruit du désespoir fit son chemin pour progressivement ne laisser aucune place aux autres événements de la vie, ayant comme absolu besoin celui de taire, de vivre sans quelconque mal apparent. Elle garda son secret longtemps, trop longtemps pour que sa gestion en soit facilitée. Elle voyait encore Michaël, bien que leur relation amoureuse soit terminée; elle voyait surtout en cet être un profiteuse ayant voulu faire d'elle sa proie. Elle amplifiait continuellement la situation, situation qui ne pouvait être réellement vécue que par elle-même. De fait, les raisons l'ayant poussée vers ce scénario, le choix d'avoir prolongé la relation, les confidences échangées... tout cela relevait selon elle de son unique responsabilité. Elle se jugeait trop naïve, voire trop conne pour ne pas avoir compris ce qu'il espérait; elle se sentait inapte à la critique, ne méritait que cela, sinon, valait-il mieux ne plus y être. Et voilà que l'instabilité émotionnelle et envahissante se met insidieusement à trotter la nuit, provoquant dès lors le réveil et l'angoisse, laissant le matin comme un retour vers ce monde, définissant la vue du quotidien comme celle du désintéret, n'ayant plus de place même pour un regard. Son seul outil expressif, de signal inconscient de détresse fut l'ébauche de ce petit journal intime, d'abord composé d'écritures, de phrases, mais rapidement suivi de gribouillages, de morosités graphiques et de déchirures de coins de pages. La pression qu'elle exerçait sur son crayon laissait d'abord croire à une forme de braille, mais définissait surtout cette tentative de s'ancrer avant que le sol entier ne soit à la dérive, poussé par un raz de marée si puissant, qu'une terre ferme pourrait aisément y être engloutie.

Le pouls du parent se synchronise à celui de son enfant. Dès lors, la panique s'installe et se partage inconsciemment. Ayant choisi de partir en sortie éducative de cinq jours avec ses élèves,

Byl se permet une évasion, un respire hors de ce climat pourtant encore vivable. Chantale poursuit, voire intensifie quant à elle l'encadrement familial entrepris. C'est lors de sa corvée de ménage qu'elle met accidentellement la main sur les œuvres littéraires et intimes de son aînée. Un sentiment de panique l'assaille, la rejoint, doublé d'un questionnement cognant sans cesse à la porte de l'émotion. Il ne reste que douze heures avant que Byl en soit aussi complice, douze heures pendant lesquelles la mère préfère se taire, ne trouvant pas les ressources ou les interventions adéquates pour ajouter un mot, prodiguer un conseil. Son faciès n'est sans doute pas le plus transparent, le plus sincère mais le repli, l'écart qu'elle se donne protège pour le moment l'expression qui se veut loin, très loin du bonheur.

Le père accompagné de l'enseignant en langues et des vingt élèves du programme environnemental de l'école visitent Boston et ses différentes attractions, sa culture parfumée de puritanisme. Une incursion pédagogique en relation avec le traitement des résidus domestiques de cette grande ville américaine avait également été intégrée à ce court voyage. Au retour, un arrêt était prévu à la station de triage de la métropole visant à comparer l'efficacité d'un gouvernement de la *Polverde* à celui de la libre entreprise de droite. Les élèves avaient un questionnaire à remplir tout au long du séjour qui portait sur la découverte du voisinage, de ses valeurs et ses avantages. Ayant préalablement reçu quelques informations de base sur la critique sociale, les élèves devaient à la toute fin rédiger une analyse des bons côtés de la *Polverde*, de même que des incohérences ou difficultés qu'elle provoque parfois. En équipe de trois, ils auront ensuite la responsabilité de présenter cette critique devant les autres groupes à qui Byl enseigne également, dans le but avoué de développer l'expression orale, le développement d'une critique et l'usage de matériel

didactique approprié tout en situant le phénomène dans son territoire. Bref, cette sortie était le centre nerveux d'un ensemble de travaux scolaires intégrant différentes matières. Les élèves avaient intérêt à bien canaliser leurs efforts, ce qu'ils auront au final correctement réalisé.

Sitôt arrivés à la gare et chargés de leurs lourds bagages, les jeunes se ruent sur les parents contents de les retrouver ou se laissent à l'inverse désirer, considérant cette escapade comme une révélation ou une affirmation de soi, en l'absence de ces derniers. Byl apprécie cette scène, connaissant bien les jeunes et leur besoin de détachement. Sa pensée se connecte elle aussi à son propre retour à la maison, embrassant sa Chantale et ses deux petits monstres de filles. Il anticipe les sourires, complices de la joie de se retrouver. Il ne lui reste plus qu'à monter à bord du train de banlieue qui le déposera près d'un dépôt de taxis.

L'anxiété, la hâte de retrouver les siens animent ouvertement Byl. Il n'écoute plus son voisin et entrevoit plutôt ces généreuses accolades, ces petits bisous démontrant l'amour et l'attachement de ses enfants. Il ignore toujours cette réalité assommante, cet enfer nouveau qu'il vivra, cette angoisse viscérale, contagieuse et éreintante qui l'attend.

Dès son arrivée, il aperçoit déjà les luminaires extérieurs prétextant l'accueil; il ignore toujours qu'à l'intérieur, l'une de ces lueurs cherche à s'éteindre. Bizarrement, c'est lui qui ouvre la porte, personne n'étant là pour le recevoir comme à l'habitude. Une petite clochette tinte déjà à son oreille. À la vue des grands yeux verts de Chantale, déjà dans l'eau, il sent la secousse le frapper de plein fouet mais n'en reconnaît pas immédiatement l'odeur.

Décembre

Le monde des compromis dans une culture d'abondance

L'homme est un être de transition, il n'est pas le stade ultime ni le commencement de l'existence sur la terre... – Sri Aurobindo

Voilà que la neige se présente sous ses premières formes de timidité; elle se laisse tomber sur un sol déjà prêt à l'héberger, déjà suffisamment froid pour maintenir son séant dans une stabilité de quelques mois. Son cousin, le givre, l'a devancée depuis déjà quelques semaines, couvrant les toitures la nuit venue, mais se réfugiant dans l'oubli à l'arrivée du jour préférant s'écouler et se faire passer pour de simples gouttes de rosée. Les fleurs sont quant à elles retournées chez le fleuriste tandis que les feuilles se sont étendues dans les arbriers que confectionnent les enfants à l'école. Malgré la rébellion exercée par le feuillage des pommiers, l'ensemble des feuillus est progressivement entré dans un laxisme saisonnier, ayant au préalable préparé le bourgeonnement pour le futur printemps. Les sports d'été se contenteront du cabanon ou de la remise, là où s'accumulent les accessoires nécessaires aux activités quotidiennes. Même chez les animaux, une substitution des présences s'opérera petit à petit; certains grands oiseaux préférant la chaleur retourneront en visite chez les

cousins du sud, alors que d'autres plus fidèles ou attachés à leur patelin resteront les compagnons des promenades amoureuses ou égaieront la sonorité matinale, malgré le froid venu. Quant aux animaux domestiques, ils devront encore se réhabituer, recommencer à tâter un sol plus rigide, plus blanc et parfois même se laissant défoncer. L'hiver s'installe et le régime de vie s'adapte et se conjugue ensuite à cet environnement toujours féérique, couvert de cette ouate d'eau calme et surprenante.

L'homme nommera cette saison, la quantifiera, la qualifiera. Celui-ci se différenciera de certains animaux par son développement de la logique, laissant l'ouïe à ce harfang des neiges capable d'entendre un mulot sous un mètre de neige. Plus tôt use-t-il de l'écoute de sa personne, de son voisin, de son environnement, et plus vite aime-t-il à pouvoir s'adapter à ses besoins.

L'homme construira donc son confort et sa structure sociale malgré les différentes saisons. C'est à cette étape-ci que le peuple fut à nouveau appelé aux urnes, une quatrième fois depuis l'entrée en vigueur de la *Polverde*. Ce quatre décembre, jour d'élection mémorable a pourtant dû s'accoler à la réalité extérieure : la tempête a laissé au sol plusieurs centimètres de neige, cachant du même coup d'anciens élus maintenant relégués aux oubliettes. Le vent a hurlé si fort que le décor politique à peine renouvelé en a paralysé plus d'un. L'ancien gouvernement populiste, la vieille garde de la *Polverde* a été renversé, noyé par une fraîcheur politique désormais plus à droite. Cette fois, le vent n'est pas venu de l'est mais bel et bien du centre-ouest, beaucoup plus libéral et permissif. Les assises coulées depuis près de vingt ans pourraient même bouger, tant est puissant le remaniement gouvernemental. Ce nouveau cap, celui commandé par les capitalistes ayant laissé dormir les canonnières au moment où la bataille semblait perdue,

paraît même une menace pour cette philosophie considérée verte. Cette menace pourrait entre autre être le réveil des convaincus verts, des apôtres possiblement rendus aveugles envers les besoins sociaux, doublés d'une parfaite ignorance des comparatifs internationaux. C'est lors d'une panne électrique que le constat d'une lampe-torche ne profitant pas de piles rechargées se dévoile enfin; à la suite d'une telle raclée électorale, le cœur de la *Polverde* bat si fort que le flux ramène un état de conscience essentiel à sa restructuration. D'autant plus inquiétant est le terme prévu : vingt-cinq ans de politique environnementale obligatoire, légiférée, cadencée. Quoiqu'il arrive, les lettres noires des lois ne laissent apparaître aucun équivoque, mais l'arrivée de cette droite à la fin d'un contrat social aussi lourd et difficile laisse néanmoins perplexe, un stress perçu tant par les pessimistes que par les réalistes. Le nouveau gouvernement a donc assez de temps pour être respectueux de la démarche entreprise, tout en préparant un retour organisé vers le libre marché, vers l'entrée de capitaux économiques. Il a d'ailleurs déjà pris en considération l'œuvre du capital social de la droite.

Ce résultat est celui de l'essoufflement et de la comparaison. Comment un peuple ayant connu l'abondance, la facilité et l'égo-centrisme peut-il faire vivre à deux générations le compromis, la raison et l'équilibre humain ? Pourquoi le passé si joyeux, garni de denrées produites par les voisins pauvres ne serait-il qu'une pâle description livresque ou consultée sur les médias électroniques ? Pourquoi seuls les aîeux pourraient-ils se gargariser de l'opulence alors que les concessions avaient été pressenties pour jouer le rôle du legs prescrit ? Le résultat électoral est celui de cette jeunesse venue clamer que la logique et l'équilibre sont louables, mais doivent également être partagés dans un contexte mondial global, sinon l'effort serait tout simplement vain et punitif pour

l'ensemble de ses adeptes. La société compétente et savante qu'a formé la *Polverde* est sans doute la bactérie même de cette approche raisonnable; le germe qui s'alimente d'un système lui fournissant juste assez pour comprendre que l'économie agonise, que le marché extérieur se verra bientôt assumer la fonction des actionnaires de cette organisation en situation de proie, parce que trop essoufflée. Cette bactérie est véritablement la même qui le ronge et l'amène... à sa perte. Bien que le socialisme ait donné les outils et le contrôle nécessaires au peuple pour vivre en quasi autarcie, certains besoins deviennent si grands que la ressource externe se voit pointer et monnayer. Et malgré la bonne volonté de tout un chacun, il n'y a rien qui ne puisse être acheté, pas même le plus honorable et respectable système économique ou politique.

La politique de la *Polverde* doit néanmoins poursuivre son chemin. Le dossier *Transport* est d'ailleurs rendu à un niveau si développé et intégré, qu'il devrait résister à toutes formes de libéralisme car il accorde à chacun le droit à l'automobile individuelle, pourvu qu'elle soit munie d'une technologie récente, performante ou verte, datée d'un maximum de cinq ans ou à être révisée et mise à jour à tous les sept ans. Le parc automobiles urbain est aussi diversifié que polyvalent; ce dernier offre la possibilité de circuler librement au cœur de la ville tout en respectant certaines restrictions, en accord aux heures d'achalandage et en conformité avec une distance maximale quotidienne. Advenant un dépassement en kilométrage, car chaque véhicule est maintenant muni d'un compteur numérique centralisé calculant l'énergie utilisée, une surtaxe s'applique. Cette taxe s'arrime au quota admissible de combustible per capita. L'alternative proposée semble en l'occurrence très populaire parce que facile : la voiture communautaire peut être utilisée et laissée en différents points dans la métropole, accompagnée d'une possible extension avec le réseau de la

province. Enfin, le réseau développé de transport en commun, incluant le taxi-bus, est pleinement en mesure de répondre aux différents besoins des usagers. En ce qui a trait au monde rural, les mêmes privilèges s'appliquent, quoique plus généreux en termes de distances admissibles. Le réseau locatif est maintenant implanté à l'ensemble du territoire national. Le droit au crédit est aussi offert pour quiconque se prive d'une voiture personnelle, lequel crédit s'applique autant dans le domaine résidentiel que dans la sphère de la consommation commune. En fait, puisque tout est comptabilisé sur le compte du citoyen à l'aide de la carte à puce multiservices, tant la location d'une voiture et la distance parcourue, que l'énergie brûlée pour le chauffage et celle créditée lors de la production en entraînement ou en résidence qui apportent un équilibre pouvant concrètement se faire sentir, de même qu'une conformité d'avec les politiques semblant facilitée. Enfin, suivant le rétrécissement du réseau routier, l'achalandage demeure dissuasif mais néanmoins fonctionnel. Les déplacements sont aussi tournés vers l'utilité, quoique limités, sinon sont-ils maximisés par le covoiturage ou le déplacement à courses multiples.

Ce résultat est celui d'une crise économique interne, celle étant définie par le ralentissement national malgré une croissance externe. La politique de la *Polverde* n'a pas réussi à générer la fierté unanime souhaitée : elle laisse au premier plan le goût de poursuivre chez la majorité, mais engendre du même coup un nombre élevé de subordonnées ainsi que des conjectures dérivées d'une forme de résignation néfaste à la progression d'une idée. Malgré la conviction sociale, malgré la chute marquée des coûts reliés aux soins de santé, sans doute tributaires de l'amélioration de la condition de vie en général (bien que l'espérance de vie demeure inchangée depuis vingt ans), et malgré les réductions

colossales des investissements dans le réseau routier, le régime politique ralentit les investissements générateurs d'emplois, lesquels hypothèquent le roulement économique, le plein emploi et le pouvoir d'achat. Tous ces termes, la *Polverde* souhaitait pouvoir être en mesure de les domestiquer avec tact, mais les besoins anciens, les pressions d'un confort provisoire mais réel, le goût de vivre maintenant sa génération comme le font d'ailleurs les voisins du sud, bref, tous ces irritants ne sont finalement parvenus qu'à entacher la philosophie pourtant respectueuse de la vie, de l'équilibre.

Ce résultat devient également une source de culpabilisation provisoire pour Byl et Chantale, eux qui ont eu passablement de besogne à la maison en vue d'assurer la survie d'une de leurs filles. L'épisode noir dans laquelle cette dernière s'est vue plonger a vraisemblablement exigé plus que le soutien moyen ou normal qu'offre généralement toute bonne famille. Ils sont certes parvenus à sauvé cette petite en déclin, lui offrant autant de bons soins que d'erreurs honnêtes. Par contre, après avoir souhaité l'aider et l'avoir autant couvée, il s'avère que la protection offerte puisse autant être perçue comme étant plus nocive que bénéfique, autant convaincante qu'elle légitimait au bout du compte les prises de bec et les crises d'angoisse.

De façon conjointe, les visites répétées auprès d'une spécialiste en psychologie ont exigé temps et argent. Plusieurs fois ont-ils par ailleurs dû prendre des journées de congé pour la supporter ou la mener auprès de spécialistes en la matière. Parfois, il s'agissait seulement de lui donner un congé scolaire ici et là, congé qui la tenait momentanément à l'écart des personnages, des élèves de son âge qui pouvaient représenter un danger, une menace ou tout simplement un inconfort

mental profond. Pour Byl, cette situation devenait le centre, le nerf de ses activités. Seule sa pensée envers cette enfant était maîtresse. De fait, l'obsession de l'aider, de faire encore mieux, de trouver la solution ou la recette magique esquissait irrémédiablement le début des rides sur son visage. Pour se libérer de cette emprise, il retournait donc travailler. Non pas pour offrir un service académique auprès de ses élèves mais plutôt pour échanger avec ses collègues à l'écoute, prêts à répondre à une quelconque demande de sa part. À la limite, il se servait de ses élèves pour comprendre la façon dont fonctionne un enfant de cet âge, comment réagir face à la détresse, pourquoi un compatriote peut parfois être si dominant, ou encore pour expliquer ce silence qui envahit un corps au point de le détruire, de le gruger de l'intérieur. Il pouvait parfois parler, sans pour autant prendre connaissance de la qualité de son auditoire; il monologuait souvent, forme de communication qui s'effectue entre l'être désemparé et la personne en soi qui a besoin d'entendre. Et parfois, en retournant comme maître de l'auditorium, il voyait de véritables êtres, certes jeunes, mais à l'écoute de celui qui a su partager et aider, tout comme celui qui vit, qui a besoin qu'on lui vienne en aide. L'humilité n'a nullement été directrice; elle a tout simplement été exprimée comme un outil de survie. Malgré la conscience d'avoir possiblement été perçu comme un être faible, incapable de montrer ce qu'un parent devrait offrir à ses enfants, soit la force et la combativité, malgré le jugement dont il a sûrement fait l'objet, il s'est adressé aux personnes en qui il avait confiance; ses amis. C'est d'ailleurs de cette ressource que jaillissent l'espoir et la force de continuer, de relativiser, de vivre encore pour soi et pour sa famille. Il a aussi travaillé de concert avec Chantale, celle qui trouvait autant de solutions que de refuges, celle qui à

sa façon a lutté contre la même panique. C'est dans un concert communicatif qu'ensemble ils ont marché jusqu'à aujourd'hui, maintenant gratifiés de jours ensoleillés.

Pour sa part, Véronique a payé la note des erreurs de ses parents, étant laissée parfois seule, ceux-ci considérant qu'elle n'était point en danger... Mais l'équipe d'aide qui chapeautait le dossier des Schoul a vite placé en évidence l'état de santé d'une personne dans un contexte familial, et donc mis en éveil le couple devant le besoin d'isoler Éloïse pour laisser respirer la famille, et Véronique par la même occasion. La tempête émotive s'est par ailleurs étirée sur plusieurs mois, par le biais de multiples consultations ainsi que plusieurs rires et pleurs. Le travail entrepris sera désormais celui de la construction, de la mise en relation de la vie et de ses aléas. Ayant d'abord été perçue comme un drame, la situation se métamorphosera par la suite en une expérience constructive, voire une forme de chance dans un contexte juvénile. De fait, un scénario similaire vécu au moment de l'adolescence avancée, lors de la grande période de remise en question rencontrée chez les jeunes, aurait tout aussi bien pu tourner au vinaigre, se conclure par un drame fatal.

Comme l'équipe de « spécialistes » a progressivement convaincu les Schoul de relativiser, ceux-ci devront aussi accepter leur retrait provisoire du monde extérieur, de leur implication politique par exemple. Byl devra un jour accepter que son discours sur le bien-fondé de la *Polverde*, jadis défendu aurait pu être mis de côté au profit de sa famille, au secours de son essence, de sa survie même.

Il doit entre autres apprécier, assimiler son environnement, mais n'a pas le temps d'y jouer. Il doit également estimer le progrès rencontré autour de lui, de la rationalisation de l'eau, de l'homologation de normes en relation avec la consommation

générale. Son quartier a d'ailleurs reçu la cote grise, laquelle reconnaît la réutilisation globale des eaux usées. Non seulement les habitudes de consommation sont-elles en conformité avec les exigences gouvernementales, mais elles correspondent au modèle théorique proposé par les chercheurs. Par exemple, les eaux reliées à la lessive, à l'hygiène et au lavage de la vaisselle sont aujourd'hui parties intégrantes d'un circuit fermé favorisant l'usage continu et filtré d'une même eau. Ayant recours à des filtres réutilisables, la consommation de l'eau domestique obtient la cote espérée. En ce qui a trait à l'eau potable, un aqueduc ayant été redéfini permet une circulation fluide, et ce, malgré une minimisation du diamètre de la tuyauterie. Comme chaque citoyen a son propre compteur d'eau, la Régie des eaux potables peut distinguer toute forme de fuite sur son réseau. Enfin, concernant les eaux usées reliées aux défections naturelles, un retour au système résidentiel unique a été imposé. Ainsi, chaque ensemble de résidences ou chaque bloc d'appartements est branché à un réceptacle, une sorte de fosse sceptique privée, laquelle est vidée mécaniquement une fois l'an. Les collectes sont ensuite traitées pour les transformer en engrais, en fertilisants. Durant ces douze mois de l'année où s'accumulent des composés organiques en putréfaction, et donc une forme de remplissage, un collecteur de gaz en assure la captation ainsi que l'entreposage. Les gaz retenus, utilisés dans un système à turbines ou laissés à l'état pur pour une éventuelle combustion, permettent la production d'un combustible disponible sur les lieux mêmes, allégeant la facture du chauffage des résidences branchées ou produisant une électricité locale propre. Ces rejets peuvent donc devenir la ressource d'un B-Trel résidentiel efficace et économique.

La résidence individuelle commence à devenir un fardeau pour les Schoul. L'absence de crédit ralentit entre autre le flot

d'activités familiales. Byl pense de plus en plus à se loger dans une coopérative d'habitation qui offre des systèmes écologiques performants, remis à jour et surtout collectivement entretenus et payés. Bien que la cour familiale devienne plus restreinte, plus partagée avec l'ensemble des résidents, un espace accru vient compenser le tout. Chaque coopérative offre d'ailleurs un terrain suffisamment grand pour que les jeux publics ou la piscine soient accessibles tout en allouant un coin privé. Dans certains cas, une remise communautaire est installée au fond de la cour, un hangar recueillant les jouets et les accessoires de loisirs et d'entretien laissés à la disposition de tous. Ce simple comportement de partage évite la surconsommation, tout en encourageant la conscience et la rationalisation des biens. Comme la contigüité définit la vie en appartement, un échange ou le partage de biens se voit ainsi être facilité. Les vêtements désormais désuets dans une famille, la marmaille ayant grandi, sont facilement transférables aux voisins qui eux débutent leur propre famille. Le mobilier franchit sporadiquement le seuil de porte vers une autre demeure, le covoiturage est d'autant plus simplifié et les commandes communautaires auprès de fournisseurs extérieurs deviennent encore plus rentables. La récompense collective, ces grands parcs maintenant créés par la destruction de quartiers jadis individualisés ou résultant de la sauvegarde d'espaces anciennement menacés, offrent un endroit zen idéal pour le repos, la contemplation, la revitalisation de l'air et de l'esprit. Le simple citoyen peut aussi y pratiquer le jardinage, l'espace coopératif étant constitué par définition d'un jardin communautaire devant fournir, à qui veut y travailler, un pourcentage important des besoins en végétaux divers. Le service d'agronomes proposé par l'État, lire « subventionné par l'État », permet quant à lui d'accroître le rendement tout en divulguant une technicité écologique conforme.

Byl doit aussi composer avec le réseau de transport maintenant polyvalent. L'ensemble des services offerts correspond aux besoins des citoyens, et même la campagne et l'arrière-pays proposent des alternatives au transport individuel privé. L'État a réalisé un boulot si important, que ce pays fait l'objet d'études universitaires de par le monde. Son succès, mitigé ici, devient pour certains la proposition aux assemblées législatives d'ailleurs.

Décembre, c'est aussi la traditionnelle fête de Noël, celle où les gens se rencontraient d'abord au nom de la religion, ensuite sous la pression de la culture et maintenant individualisée selon les habitudes de chaque famille. Les Schoul n'y font pas exception et se rencontrent autour d'une bonne table garnie de recettes gardées secrètes au cours de l'année, mais gracieusement révélées en ces jours de festivités. Une thématique pimente la fête; les déguisements à la romaine antique, en personnages de conte de fées ou en héros de bande dessinée contribuent fortement à égayer ces rencontres toujours vivantes. Le thème de ce présent Noël est le monde des tziganes, univers coloré et gouverné par le nomadisme et marqué par le détachement de tout bien superflu.

Byl et Chantale supervisés par Leila, la mère de Byl qui a récemment célébré son quatre-vingt-neuvième anniversaire ont préparé la table d'honneur et attendent avec fébrilité leurs invités. Véronique est la première arrivée, accompagnée de Boris le fils de Jacky. Rachel, cette haïtienne d'origine et vivant maintenant seule chez elle est sans doute l'invitée obligée et la plus attendue chez les Schoul. Enfin s'amènent Patrick et Éloïse, tous deux déjà légèrement enivrés, étant d'abord passés par la maison familiale du garçon, et ayant par le fait même

déjà entamé les festivités. Éloïse en a d'ailleurs profité pour s'entourer de Kazimir; un ami de Patrick œuvrant dans le monde de la mécanique automobile et spécialisé dans l'adaptation de technologies nouvelles, ainsi que de Thor et Olga; un ancien couple d'amis ayant également fréquenté son école secondaire. Véronique attend quant à elle la famille de Boris, laquelle devrait se joindre à eux plus tard pour prendre l'apéro. Bref, une douzaine de personnes étant attendues au sein de cette demeure, parfois en désordre mais cependant toujours aussi accueillante.

Le repas composé de viande sauvage, préparé par le couple, se doit d'être servi dans un ordre particulier afin de respecter la culture du sud de la Pologne, celle-ci ayant servi d'inspiration pour le thème choisi. Les places autour de la table sont sous forme libre, laissant à chacun le choix et l'opportunité de découvrir librement son voisin. Il y aura bien sûr différentes consommations offertes, libérant du coup une quantité d'alcool aussi importante que variée mais réservant toutefois une place prépondérante à la bière, dont la variété va de la blonde à la noire. Comme les convives sont d'âge adulte et que le temps est à la fête, aucune censure ne viendra proprement dit gêner la famille, pas plus que les amis réunis.

L'ensemble du groupe étant marqué par une tradition religieuse et ensuite commerciale, un échange de cadeaux animera la soirée, bien que ceux-ci soient plutôt symboliques. C'est Véronique qui commence le grand bal des présents : celle-ci offre à son chum une montre griffée, cadeau qui représente plusieurs dizaines d'heures de travail pour une simple jeune fille aux études comme elle, bien que son travail lui fournisse des pourboires intéressants, voire parfois démesurés. Elle affectionne

particulièrement cette marque, une Mitsubishi avec indicateur cardiaque et altimètre. Boris lui offre en retour un grand sourire suivi d'abord d'un baiser sur les lèvres, pour finir sa route au creux du cou. Dans un grand tiroir, celui-ci conserve un bijou de même nature que sa mère lui a offert à la fin de sa 11^e année, mais que toutefois il a toujours rejeté parce qu'il représente une pression maternelle incessante pour sa performance académique. Celle-ci en effet souhaite ardemment le voir un jour exercer le métier de médecin. Ayant terminé de boucler le bracelet que lui a offert sa bien-aimée autour de son poignet, il lui propose à son tour un sobre cadeau, à ses yeux, soit un forfait à Jay Peak formule « tout inclus ». Heureuse de ce présent, puisqu'elle adore la planche à neige, elle se voit déjà à bord de la voiture privée la menant à la porte de l'hôtel, laissant le valet garer le véhicule pendant qu'un autre employé s'occupe des valises.

Les autres invités ainsi que les parents de Véronique se regardent clandestinement, sachant que la valeur déjà étalée représente sûrement l'équivalent de tous les autres cadeaux à être offerts. Les deux tourtereaux ont ouvertement dépassé l'entente de modestie, éclipsant dès lors l'équilibre et le respect de la majorité. Insouciants du malaise qu'ils ont créé, ceux-ci s'affichent heureux et ainsi se dessine leur vie au-delà du discours et des attentes de l'entourage. Patrick, plus fonceur et fier de son identité ne s'en laisse pas pour autant imposer. Il offre sur le champ son cadeau à Éloïse. En le déballant, celle-ci aperçoit lentement les premières formes du contenu; elle arrête subitement, prend joyeusement l'emballage et se précipite vers lui pour le coller. Surpris, celui-ci ignorait que le canif suisse, petit gadget fort utile en camping et dans la vie de tous les jours représentait pour elle sa période creuse, sa détresse, son regard vers la fin. Il n'en savait rien, mais doit néanmoins tenir dans ses bras la jeune fille en pleurs. Si Éloïse

réagit autant, c'est en grande partie en raison du bonheur de se retrouver encerclée d'ami(e)s et d'amour, mais aussi par le souvenir de cette déchirure. Spontanément, les parents associent cette réaction à l'ensemble du passé éprouvé et constatent par la même occasion que la blessure n'est peut être pas encore fermée, ou du moins pas tout à fait cicatrisée comme ils l'auraient souhaité. Un sentiment de froid s'insinue dans la maison de façon légèrement perceptible. C'est finalement Rachel qui, en s'approchant, parvient à consoler la jeune fille. Celle-ci la sert dans ses bras, puis lui passe la main le long du dos de manière à ce que la relaxation se profile en compensation. S'étalant sur plusieurs longues minutes, la scène permet à Éloïse de retrouver un rythme de respiration normal. Les deux femmes se regardent mais ne disent mot. Éloïse casse enfin le silence et présente sa guérisseuse, celle étant connue sous l'égide de l'amitié, mais représentant pour elle l'équilibre des forces par des techniques de vaudouisme appliquées. La jeune fille prend ainsi quelques instants pour confirmer le lien profond qui les rattache. Elle s'approche ensuite de Patrick et le remercie pour le cadeau, cadeau qui entre normalement dans le plaisir du plein air et non l'arme qu'elle voulait jadis enfoncer dans le profond de sa nature. Elle sourit ensuite en direction de ses parents en vue de les rassurer, et leur démontrer que le passé ne ment jamais et qu'il a surtout permis de renforcer ce futur toujours plus beau à ses yeux. Le bonheur qu'elle vit, qu'elle ressent devient alors son propre cadeau mais aussi celui de ses parents, toujours présents et aimants. Elle acceptera néanmoins leur petit présent, soit un ensemble de bols à salade tournés dans du cerisier canadien, laissant les filaments rougeâtres faire ressortir l'essence du bois. Quant à leur gendre, celui-ci reçoit des clefs à l'usage des mécaniciens automobiles. Bien qu'usagés, ces outils lui seront d'une grande utilité afin de pouvoir réaliser les réparations de certains modèles de Segwi, ainsi

que pour procéder à la conversion à neuf de véhicules à batterie ion-lithium.

Véronique reçoit quant à elle un parfum français signé de la griffe même de la femme du Président français, mais en vente libre et à prix raisonnable tandis que son ami se voit offrir un mélange d'infusions suédoises. Les parents auraient certes préféré un peu plus de modestie, mais l'éthique et le respect de leur bébé en imposaient l'acceptation.

Rachel, cette amie de longue date et maintenant âgée de soixante-treize ans entendra les créations musicales de ses neveux demeurés en Haïti, malgré les complications politiques qui y perdurent depuis cinquante ans. Le choix musical fut pour le moins facile, mais mettre la main sur ce répertoire s'est avéré en soi un véritable défi. C'est finalement un ami de Rachel, toujours en lien informatique avec ses frères qui a su contourner les contrôles de sécurité nationaux de cette île antillaise et ainsi pu copier le rythme endiablé et revendicateur des neveux. Le cadeau est purement et simplement gratuit; Byl et Chantale offrent régulièrement de l'aide, des repas et des services à cette femme tout aussi généreuse et disponible. Elle œuvre d'ailleurs quatre jours par semaine dans un foyer pour jeunes en cure de désintoxication, en échange de grands sourires et de remerciements ultérieurs. Le support qu'elle avait offert à Éloïse a d'ailleurs été le déclencheur de cette aventure de générosité et d'espoir. Elle y rassemble aussi toutes les recettes secrètes de son pays natal, autant les infusions aux herbes bizarres que des techniques spirituelles inspirées d'incantations de dieux distincts. Bien que cette approche soit pour le moins particulière, les responsables de l'établissement constatent les liens communicatifs qu'elle développe avec les jeunes, et donc en considèrent l'aspect thérapeutique.

Son contact est tellement fort, que certains des jeunes ayant complété le traitement curatif et de sevrage visitent Rachel de façon occasionnelle. Elle prend alors soin de les accueillir tout en leur offrant encore cet élan d'amour qu'elle semble cultiver dans un champ si prolifique, que l'abondance devient inexorablement le qualificatif de ce partage.

Pour ne laisser personne en reste, les parents hôtes offrent de petites surprises simples aux amis de Patrick et Éloïse : Kazimir reçoit un jeu de dominos artisanal conçu par des Amérindiens du Nord (ancêtres du père de Byl) alors que Thor et Olga trinqueront au goût de leur Russie par le biais d'une vodka commerciale. Gênés mais heureux, ils reconnaissent le souci du respect, de l'équilibre et de l'équité que tous parents doivent posséder, mais surtout que tout enseignant tente de démontrer par la pratique. Jack, s'il finit par se pointer aura de son côté un accueil honnête et la chance de partager à nouveau un repas copieux, abondamment arrosé de rires et teinté d'une sincère camaraderie.

Le moment le plus lourd survient, alors que les deux filles s'approchent de leurs parents pour leur offrir la surprise qu'elles leur ont réservée. Dès lors, Byl ne peut cacher ses émotions et laisse ainsi paraître un serrement de lèvres, donne à l'œil la larme traîtresse et allume enfin dans le profond de l'iris une cachette maudite. Pas encore dans sa bulle personnelle mais déjà trop près de l'être, les deux filles sont retenues par Chantal, laquelle avait récemment découvert des notes sur le messenger, cet engin de communication dit numérique. Elle connaissait depuis moins d'un mois le cheminement qu'avait entrepris son amoureux, soit le passage obligatoire d'une lourde administration de radiothérapie et de scission au laser de masses cancéreuses. Elle ignorait toujours l'ampleur des dommages, mais le silence de Byl qu'elle

décida de respecter suivant son choix de taire la situation, noircissait un décor pourtant coloré en apparence. Il avait depuis su jouer la carte du bonheur et ne pas se laisser aspirer par ce rongeur pathologique. Il ne voulait pas non plus partager un problème qui était sien, préférant se battre en compagnie de la brigade médicale. Du coup, il a balayé sa répugnance envers la médecine, ayant fortement été atterré par la nouvelle. Sa combativité sera donc celle de se soumettre, ainsi que subir le traitement proposé. Il avait par ailleurs oublié de comparer le verdict et le traitement avec des alternatives, n'ayant même pas pris le temps d'ouvrir l'œil sur les thérapies considérées plus douces ou holistiques. Sa réaction, celle où le rythme de vie vient radicalement de changer au cours de la dernière seconde, celle où le repère se situe de l'autre côté de la porte close, il a choisi de la laisser pour se fier au premier venu, à la première autorité capable de le secourir ou de tenir un discours de secours. Du statut de vivant, il a spontanément traversé vers celui du naufragé gisant dans une eau glaciale, encore conscient toutefois pour constater une forme d'hypothermie émotive envahissante tout en étant provisoirement saisi d'une incapacité de mouvement. Dans son réflexe de survie, il n'a pas à partager cette détresse; il n'a qu'à la vivre. Seul le secret lui sert de refuge et de réconfort, s'abstenant en l'occurrence d'avoir à révéler à tout et chacun ce qui le hante, et encore moins entendre ces consolations parfois vides, parfois sincères, mais nécessitant trop souvent une explication, une répétition de sa situation, délibérément voulue être cachée.

C'est ainsi que Chantal ouvrit toute grande la porte, celle de regarder plus bas que la visée de l'interlocuteur, affichant du même coup un côté jusque là volontairement dissimulé. L'intrigue s'installa alors dans la salle à café, là où la fête avait débuté mais également par laquelle le climat de confort s'évapore

plus loin. Avant même que le mot ait été prononcé, avant même que l'intrigue soit si lourde et attendue que l'insupportable se vivrait, Byl ouvrit la brèche de l'information, avouant en un trait continu se battre contre un cancer de la prostate. Au début, il parla rapidement, clairement, tout en tentant de garder une forme de contrôle; il laissa ensuite les gens se rapprocher tantôt par la tristesse de leurs regards, tantôt par la solidarité de ces derniers. Il savait que la fête deviendrait alors sienne, brisant par la même occasion cette atmosphère de gaieté. Néanmoins, il accepta en sus que cette fête puisse aussi devenir celle de l'amour, celle où les troupes se resserrèrent pour assurer une force de frappe plus solide que le simple combat singulier. À priori, il ne voulait pas avoir recours à l'aide, mais l'éducation qu'il a su promulguer l'avait peu à peu contraint à l'acceptation, et le sentiment d'être soutenu était finalement parvenu à le dominer. Il laisse alors la crue des émotions paraître, mouillant par le fait même le haut de sa chemise. Son entourage partage timidement les regards, les tapes sur l'épaule et les accolades. Véronique, malgré ses aspirations tournées vers le prestige et le luxe se retrouve du coup assise aux côtés des valeurs intrinsèques qui lui ont valu ses démarches; silencieuse et douce, elle se colle à son père, le serre. Ce moment de tendresse rejoint alors les deux êtres, faisant naître la promesse d'une forme de paix et d'entraide.

Janvier

Nouvelle vision et dérapage économique

La difficulté n'est pas de comprendre les idées nouvelles, elle est d'échapper aux idées anciennes qui ont poussé leurs ramifications dans tous les recoins de l'esprit. – Keynes

La période de l'année où le calme connaît sa pleine grâce se retrouve souvent en cette saison hivernale caractérisée par ses basses températures et son couvert neigeux déjà plus que généreux. C'est aussi durant ce laps de temps que les gens endurent le rythme boulot-dodo, durant lequel la froidure laisse des gerçures sur les peaux sensibles ou rend le quotidien des asthmatiques et des cardiaques passablement plus difficile. Au simple fait de jouer dehors, la dépense calorifique est si importante que l'apport nutritionnel doit être adapté. Ce premier mois nous amène aussi à comprendre pourquoi les bûcherons d'une autre époque, là où la force physique et l'endurance définissaient la puissance et l'efficacité des outils déployés, devaient s'empiffrer de lard et de gras animal pour travailler dans ce contexte hostile à l'homme. En contrepartie, janvier est également le moment privilégié pour se retrouver entre amis ou en famille, ou à l'inverse dans un décor libre de quelconques présences humaines. Dans ce calme secret, pratiquer ses activités nordiques préférées s'avère un luxe en soi.

Depuis sa terrible attaque de l'intérieur et malgré une rémission en apparence heureuse, Byl a décroché ses cadres scolaires de même que ses horaires cycliques. Il a ainsi préféré retrouver sa personne, vivre pleinement les moments, pendant que la santé lui offre encore cette chance. Son cancer dort officiellement dans un dossier médical, entreposé dans la filière regroupant les multiples cas ayant survécu tant à la maladie qu'aux traitements. Cependant, un cancer est une maladie qui laisse la victime en lien permanent avec une conscience du danger, une conscience de l'urgence de vivre, de jouir du moment présent. Ses cinq années de combat lui ont certes permis de repousser l'ennemi, mais également laissé des séquelles permanentes ainsi qu'une obligation de rééducation constructive pour le corps physique, au même titre que psychologique. Comme la victoire à la guerre ne donne pas de gagnant mais définit un moins grand perdant, Byl accepte sa perte de dextérité manuelle ou plutôt une absence de force de préhension, bien que sommaire. En parallèle, il se doit de composer avec des pertes d'équilibre, jusqu'ici plutôt superficielles, lesquelles ne ralentissent pas trop encore l'opération anticipée, mais qui en revanche exigent une concentration accrue dans les exercices de coordination en position verticale.

Byl a aussi perdu sa mère Leila, âgée de quatre-vingt dix ans. C'est l'usure du corps qui aura finalement pris le contrôle de la destinée de cette femme, encore pourtant combative, encore capable de préparer les repas de la famille Schoul lorsqu'elle en avait l'occasion. Ce ne sont pas les lessives répétées ni les consolations soutenues auprès de ses multiples enfants qui l'auront emportée. Ce ne sont pas non plus les chicanes secrètes qu'elle entretenait contre certains membres de sa famille, dont envers l'un de ses frères alors alcoolique, pas plus que les différentes difficultés financières qu'elle aura connues au cours de son

épanouissement au sein de la famille qu'elle a su diriger. Non. C'est l'ensemble de tous ces petits détails, de toutes ces petites attentions et de tous ces petits soucis qui, même si l'entraide et le support moral sont constructifs pour les deux parties en conjonction, même si le travail ne fait pas mourir, l'addition fait éroder un corps en constante sollicitation. À n'en pas douter, celui-ci rend assurément l'être épanoui mais lègue par la même occasion un tribut qui se chiffre en minutes brûlées. Toutefois, Leila aura laissé une famille solide, chacun s'étant déniché une destinée particulière, une réussite personnelle qui ne cherche pas la comparaison mais exprime plutôt une satisfaction. Son corps maintenant membre des poussières de l'univers permet de rester en contact avec son esprit et de vivre au quotidien des rappels, des souvenirs et une présence de cette mère accomplie. Le merci, souvent employé dans cette famille est sans doute un vocable usuel et banal, mais probablement défini par le sens même de la vie généreuse qu'aura offert cette femme. Chaque merci est alors une reconnaissance inconsciente de l'amour vécu et partagé avec cet être cher aimant et dévoué.

Le partage du temps est sans doute le plus grand cadeau que peut offrir l'ancien enseignant. Il sait que tout le vécu s'inscrit dans les gènes, dans les mœurs et dans les souvenirs des êtres de compagnie. Les simples gestes, les purs délires et les plus banales sorties s'inscrivent dans les pores de la peau, parce qu'ils auront marqué ces derniers par leur recours; les odeurs rappellent sans cesse ce repas concocté autour d'un décor particulier, les syllabes ainsi prononcées feront vibrer encore ce cortex toujours en lien avec l'expérience du partage et de l'authenticité. Le temps partagé avec les êtres autour de soi représente sans aucun doute l'empreinte de la reconnaissance mais aussi celle de la confiance. Pour Byl, rien ne peut remplacer le contact humain dans un

contexte de recul en nature. Pour exprimer la reconnaissance et le respect qu'il partage envers Patrick, il organise une sortie d'une semaine en camping nordique. Sachant toutefois que ce type d'aventure comporte certains risques, ayant à ce titre vécu quelques déboires dans le passé, il propose à son gendre d'inviter Kazimir et Jacky. Ce coup double permettrait alors à chacun des membres de se retrouver avec un pote de son âge et un ami, tout en laissant le lien amical issu de la famille Schoul faire son travail.

Byl a toujours eu un lien particulier avec l'hiver, aimant ce silence feutré propagé par ce décor tout blanc, donnant un sens au feu de bois et exigeant une tenue vestimentaire adaptée au confort, à l'esthétique pour certains, ou à la performance pour d'autres. L'hiver est aussi cette période où la nature dissimule certains de ses atours dans les bourgeons pourtant visibles, tout en se voulant les proies des analyses des prévisions climatiques; l'hiver endort certains animaux pourtant encore présents, laissant la place à des espèces effacées durant la saison chaude parce que menacées par les plus grosses maintenant assoupies. L'hiver s'avère également cette phase où la trace de l'exercice est toujours visible, facilement repérable et toujours aisée à suivre, jusqu'à ce que s'invite une plus importante bordée, remettant les pendules à l'heure et redonnant l'ultime cachet secret pour la faune en survie. L'hiver, c'est aussi ce moment propice pour se rapprocher de son voisin, autant pour se réchauffer physiquement que pour se concerter sur la réalisation du prochain exercice. En plein air, malgré son côté ludique et amusant, l'on se doit de quantifier l'erreur afin que celle-ci ne soit pas tributaire d'une réalisation déjà complexe à vivre. La communication se doit donc d'être honnête et efficace. De façon générale, il n'existe en fait que peu de paroles qui gèlent inutilement; chaque phrase devient un soliveau dans la construction manuelle de l'abri, dans l'analyse de

l'épaisseur de la glace à utiliser pour traverser la rivière gelée, et ce, malgré un courant encore vivant, zigouillant parfois trop près de la surface solidifiée. L'hiver, c'est le moment idéal pour s'alimenter adéquatement afin d'obtenir la force nécessaire à l'avancée de l'expédition, sans pour autant l'hypothéquer de ses transpirations hautement nocives et nuisibles dans la gestion de l'équipement vestimentaire. L'hiver, c'est le luxe de s'offrir un siège confortable dès que son arrière-train écrase la neige docile et soumise aux formes imposées. Enfin, l'hiver représente cette courte période d'ensoleillement, donnant à la nuit le rôle de maître et contrôleur des activités nécessitant une lumière. La nuit rappelle aux aventuriers que les déplacements sont provisoirement interrompus, que la crevasse sur le lac exige une quiétude pour assurer la sécurité, et que les collets et les pièges installés dormiront avec un œil ouvert. La nuit propose le rire, la discussion sous la toile, le repas copieux et parfois trop arrosé. Elle suggère également la chaleur du corps dans le duvet n'ayant pas encore subi l'humidité de la rosée ultérieurement solidifiée, amène la réflexion et souvent le regard. Elle sous-entend en outre que ce dernier se démène dans le noir ou se devine par les yeux clos. Pour plusieurs, la nuit dans son bivouac est le lieu de la thérapie pure, de la réponse ou de la fierté pendant cette période de froidure.

L'expédition est prévue pour le 15 janvier, date qui semble convenir aux quatre aventuriers semblant indifférents au froid. En partant un vendredi, Kazimir ne perd ainsi pas trop d'heures de travail au garage, quoique cette période soit généralement plutôt tranquille. À cet égard, le propriétaire de la boutique lui accorde avec plaisir ce congé impromptu. La qualité de travail qu'offre habituellement Kazimir devient une garantie non négligeable lors d'une demande spéciale ultérieure. Travaillant à son compte, les arrangements pour Jacky sont de son côté davantage faits à

sa convenance, prenant soin de préparer ses clients au préalable. En ce qui concerne l'équipement requis, Byl possède la majorité des effets utiles à la logistique : une tente construite d'un nylon hybride à fibres partiellement inconnues et issu de recyclage de tissus synthétiques divers, et qui peut accueillir quatre personnes bien tassées. Byl peut également envisager louer une tente plus compacte à la coopérative de plein air dont il est membre depuis sa jeunesse. Les sacs de couchage seront quant à eux loués en ce qui a trait à Kazimir et Jacky, cette façon de faire permettant de travailler avec du matériel de qualité. Les autres membres de l'équipe possèdent par ailleurs les leurs, dont celui de Patrick qui présente une certaine usure mais qui devrait néanmoins suffire à la tâche. De fait, la fréquence de ses sorties en tant que *Backblakes* lui imposent un confort maximum lors des nuits en squatters, optimisant ainsi le travail au lendemain venu. En ce qui concerne Byl, son sac de duvet d'eider canadien est définitivement la preuve que par temps sec en hiver, les fibres naturelles demeurent le choix le plus solide. Ce dernier possède son duvet depuis maintenant trente ans et ne semble aucunement vouloir s'en départir. Le réchaud et les gamelles seront aussi fournis par Byl, tout comme les deux traîneaux voués à la glisse des bagages.

C'est autour d'une table garnie de croustilles de patates locales et de bières également fabriquées dans les environs que l'équipe prépare sa sortie. Tout le matériel est à ce titre listé, tout comme les menus suggérés et devant ultérieurement être préparés par certains des membres. La destination demeure toutefois le point névralgique; Byl et Patrick suggérant un passage dans les sites amérindiens du nord alors que Kazimir veut visiter les terres appartenant jadis à ses ancêtres, mais depuis vendues et ensuite étatisées en parc national de conservation. Ne connaissant rien en ce domaine, Jacky se promet quant à

lui de trouver les transports nécessaires une fois la destination choisie. Le développement du réseau ferroviaire concernant les départs multipliés et les rails dédoublés facilitant les croisements de ces monstres d'acier devrait être favorable à l'option des terres amérindiennes. En effet, ces dernières ont connu une recrudescence importante au niveau du peuplement, étant dans la lignée du retour aux sources, de la valorisation des traditions et de l'exploitation modérée et équilibrée des ressources, approches maîtrisées depuis le début des temps par ces peuples en harmonie avec leur environnement. Du fait de déjà exercer ce mode de vie adapté à la nature, ils ont eu droit aux subventions accordées à sa mise à niveau, et ce, dès l'arrivée de cette politique. Ce faisant, ils ont investi ces sommes dans divers programmes agricoles et d'infrastructures dites vertes et devancent donc la majorité des municipalités ou régions, tant au plan de son arrimage aux lois, qu'en regard de son efficacité environnementale. D'ailleurs, l'avantage de se promener sur ces terres, ce que soutiennent Byl et Patrick, se rapporte également à l'approvisionnement en denrées; les Amérindiens ont de fait mis sur pied un commerce agro-alimentaire valorisant les produits locaux, tout en y annexant une adresse électronique ou téléphonique pour faire la promotion des techniques utilisées afin de mener à terme une agriculture diversifiée et riche en protéines végétales. Selon Byl, l'un de ces magasins se situe sur les abords du réseau ferroviaire, localisation donnant le point de départ de ce mini raid hivernal en devenir près de la rivière Morte. De plus, il est possible de se procurer des droits de trappe et de pêche blanche, favorisant une autarcie momentanée et allégeant les bagages. Ces mêmes activités apporteront aussi un sens organisationnel orienté vers la survie, forme de régime de vie anciennement connu par les ancêtres de plusieurs des citoyens modernes d'aujourd'hui. Une

solution n'ayant toutefois pas été retenue mais disponible, aurait été celle de se promener d'un refuge à l'autre ou d'un relais de chasse à un autre. L'avantage de ce réseau est certes sa sécurité mais aussi son itinéraire connu; c'est ce que veulent pourtant éviter ses comparses, ceux-ci cherchant plutôt le défi dans l'organisation de survie.

L'équipe décide enfin de partir sur la réserve indienne au 10^e jour du mois pour un séjour d'une semaine, soit cinq jours plus tôt que prévu. Ayant conclu les ententes requises pour obtenir les droits de séjour sur ce territoire encore protégé, réservé les billets de train et effectué les préparatifs nécessaires, ils sont tous prêts non pas pour une grande aventure, car il ne s'agit que d'une simple sortie hivernale de routine pour plusieurs, mais disposés à jouir d'une rencontre sociale généralement riche en échanges et en présence de qualité.

C'est Byl qui le premier aperçoit le train, mais déjà le timbre sonore cliché de ce monstre de fer rattrape les oreilles des trois autres gaillards. Comme ils doivent manipuler du matériel encombrant et volumineux, les quatre amis attendent en retrait, là où le fourgon à bagages ouvrira ses portes en vue de recevoir l'équipement à son bord. La durée du transport est évaluée à cinq heures, soit le temps requis pour franchir les quatre cent kilomètres les menant aux terres amérindiennes, et suffisamment long pour placoter, revoir les préparatifs ou pour jouer aux cartes et rire d'anecdotes vécues lors d'expéditions antérieures similaires.

Byl raconte d'ailleurs la fois où lui et son frère aîné eurent à sortir de l'eau glacée leur copain Bernard, dangereusement près de l'hypothermie. Tous trois traversaient alors un lac gelé, mais le dernier de la file, probablement celui qui pressait une

troisième fois sur une surface fragile vit son corps être englouti au rythme de l'affaissement du couvert glacé. Progressivement, l'eau à zéro degré Celsius mouilla son linge et entra en contact avec le corps pourtant chaud, suite à l'effort déployé, pour finir par le refroidir rapidement, au point où la gestion des membres fut désignée par le cerveau mais inopérante; l'idée d'étendre les bras en largeur pour favoriser le maintien aquatique et la nécessité de se débarrasser du matériel encore accroché à son dos devinrent finalement impossibles à gérer. Le seul espoir pour ce prisonnier des eaux glaciales résidait chez les deux frères, eux-mêmes en état de stress mais surtout situés sur un terrain fragile et vulnérable. C'est finalement Richard, l'aîné, qui prit les commandes. Il ordonna à son frère de s'éloigner doucement afin d'alléger la pression de surface locale, pour ensuite lui recommander de s'allonger sur la glace. Comme Byl avait sur son sac à dos la corde de vie, il sortit cette dernière et l'a tint par une extrémité. Il lança le reste du ballot vers son frère qui, de son côté, envoya immédiatement le dernier bout vers le malencontreux naufragé.

Comme ce geste fut quelque peu précipité, et que Bernard ignorait tout de cette manœuvre, le premier essai se solda par un échec. Byl constata alors que Bernard dépérissait et que son état d'éveil s'amenuisait; il cria donc vers lui malgré la faible distance de cinq mètres qui les séparaient, établissant du coup un contact pour ensuite donner les consignes de base à suivre. Richard repris ensuite l'exercice, lançant la corde derrière l'infortuné afin que celle-ci en glissant grâce au rappel du sauveteur demeure accessible, tout en offrant une longueur suffisante permettant une éventuelle erreur de part et d'autre. Une fois que Bernard eut l'opportunité d'agripper la corde, le sauvetage devint alors possible. Les douze minutes requises pour cette première phase de renfort leur parurent une éternité, mais l'énergie de survie dirigée

par un surplus d'adrénaline demeurait à tout le moins encore disponible. Il fallut dès lors passer à la seconde étape, celle de la sortie de l'eau et de la mise en lieu sûr. Pour y parvenir, Richard proposa à son frère de reculer de quelques mètres et se diriger vers la rive la plus proche. Comme c'est Byl qui a pris contact avec Bernard, c'est lui qui poursuit la transmission des ordres promulgués par Richard. Il lui demande donc d'effectuer un tour de corde autour de son corps, au niveau des aisselles ou sous les bras, et ensuite la tenir avec ses mains, elles-mêmes devant être entortillées par cette même corde. Ces faux nœuds permettent en fait au futur rescapé d'offrir son corps à la manipulation de la corde sans pour autant avoir à déployer d'efforts physiques importants, maintenant rendus impossibles considérant la durée de l'immersion en eau gelée. Au compte de trois, les deux frères ont à nouveau uni leurs forces et démontré leur complicité; tirant sur la corde de façon coordonnée et efficace. Le corps passa peu à peu sur la glace, accordant encore un peu d'espoir aux secouristes. Grâce à un mouvement à peine perceptible, Bernard trouvait cependant déjà la force de les remercier; il leva ainsi une main en signe de conscience. Dès lors, Byl et Richard débutèrent la troisième phase. Toujours munis de leurs raquettes, ils se sont précipités vers la rive tout en demeurant séparés des cinq mètres de sécurité. Au pas de course, ils ont tiré leur prise des eaux, comme on tire un phoque sur la banquise après l'avoir abattu. Bernard, étendu sur le dos et encordé n'avait de toute façon aucune capacité réelle pour résister ou proposer quoi que ce soit d'autre. Parvenu à l'orée du bois, Byl lâcha la corde et dit à son frère de poursuivre le travail, pendant qu'il s'affairerait à trouver des brindilles et des branches utiles pour le feu de la dernière chance. Byl prit aussi le soin de se placer à un mètre à l'intérieur du boisé, pouvant couper de façon suffisante une éventuelle brise, même si le temps était au calme plat. Pendant l'allumage du feu par son frère, Richard

débuta l'étape du transfert de chaleur. Il sortit de son sac à dos la couverture de survie, laquelle fut immédiatement déployée sur Bernard ainsi que le sac de couchage qu'il laissa à sa gauche. Il commença ensuite à déshabiller Bernard, lui retirant une à une ses couches successives de linge mouillé et froid, ces éléments accélérant le transfert de chaleur issu du corps. Une fois nu, il glissa celui-ci dans le sac de couchage. Il se dévêtit à son tour, s'inséra également dans le sac de couchage et se colla étroitement tout contre son ami. Cette technique de survie contre l'hypothermie, sans doute la plus efficace donne en l'occurrence un peu plus de temps à Byl pour intensifier le feu de camp, afin que le rayonnement radiant réchauffe l'enveloppe que forme ce nouveau couple temporaire. Byl en profite pour préparer une soupe poulet et nouilles, une solution chaude, riche en sels minéraux et facilement ingérable. Comme c'est le corps de Richard qui offre sa chaleur à Bernard, il voit lui aussi chuter sa température, mais du moins dans un climat de contrôle. Après une heure de ce transfert thermique, il réclame de son frère les premières gorgées de soupe. Enfin, Byl prend le temps de dresser un campement, installant la tente et le nécessaire pour un confort relatif éventuel. C'est au cours de la seconde journée que le sourire revint. Connaissant superficiellement les lieux, Byl envisagea faire une tournée du lac. Il découvrit ainsi un chalet, ou plutôt un camp de chasse beaucoup plus confortable pour un groupe comme le sien en cas de détresse. Il retourna alors vers son frère pour lui faire part de sa découverte et, à ce titre, obtint son accord pour le transfert de l'équipe. Les devançant, il alluma un feu dans la truie, sorte de petit poêle de fortune.

Après deux jours en ces lieux à priori invitants mais devenus temporairement hostiles, tous trois retournèrent à la maison, présentant un Bernard amoindri mais toujours souriant. À

cette époque, les rares départs ferroviaires auraient certes pu compliquer la sortie des bois de l'équipe mais, étonnamment, l'horaire coïncidait bien avec l'accident. L'équipe n'a eu somme toute qu'à se pointer sur les abords du chemin du fer et *flaguer* une détresse. De là commencera progressivement à s'immobiliser le train, celui-ci exigeant un temps de réaction et une distance minimale de décélération. Par chance, un médecin se trouvant à bord a pu traiter quelques engelures secondaires, mais surtout rassurer les frères quant à l'état de santé de leur ami.

Ayant écouté avec une attention qui lui sied bien, Patrick se projette dans ce décor et ce mouvement de tempête nerveuse; il se voit lui-même administrer ces secours obligatoires envers son beau-père, ignorant totalement comment il pourrait trouver toutes ces ressources et techniques. De façon inattendue, celui-ci sent la pression monter en lui, les tempes faisant ressentir les pulsations soudainement plus élevées. Sans crier gare, un vent de panique l'envahit, mais il conserve toutefois cet état à l'interne, ne désirant pas nécessairement être perçu comme anxieux à la simple audition d'un fait divers. Pour sa part, Kazimir semble lui aussi ressentir ce stress relié à l'aventure, qu'il aura tôt fait de vivre ce soir ou demain.

C'est à ces vues que les vieux routiers se mettent à rire, Jack connaissant son ami comme étant autant raconteur que dramaturge, et Byl acquiesçant du coin de l'œil. D'une façon spontanée, tous deux sécurisent les benjamins en leur attribuant une grosse claque sur l'épaule, pour ensuite laisser la main la presser, les sécurisant du même coup. Jack précise que ce sont ces moments exceptionnels qui s'avèrent agréables à partager, tant dans le moment présent que par la narration, mais qu'ils font évidemment partie des rares malchances. Ils accordent bien sûr à la sortie en cours un certain niveau de danger, mais en étant

conscients et vigilants, compte tenu qu'en règle générale les risques ont plutôt tendance à chuter et que le plaisir en demeure l'essence. Et Jack d'ajouter que sans cette escapade, les quatre membres ici réunis n'auraient peut-être pas eu à se croiser de façon si intense, et que la sortie se veut d'autant plus l'attraction attirant ces membres réunis par l'amitié et l'aventure.

À ces mots, Patrick retourne dans son petit monde secret et sensible; ses pulsations se remettent alors à monter mais pour une motivation toute autre. Il attend le moment opportun pour demander à Byl une forme d'autorisation, de permission jadis obligatoire envers le patriarche. L'avenir qu'il veut construire avec Éloïse le passionne, voire le hante littéralement. Il sait que le vieux Byl acceptera, sentant le respect et l'amitié qui se développent au quotidien. Il sait que le simple fait d'être invité à partager ces rêves démontre toute l'acceptation de son jeune être. Il pense même que cette cohabitation n'est pas un test en soi, mais une simplicité partagée dans ces valeurs communes. Il sait ceci, il sait cela, mais ignore toujours comment entrer en contact dans ce contexte précis. A-t-il peur d'arracher la fille au sein de cette famille ? La relation sincère qu'il entretient peut-elle s'abîmer ? Aucune réponse tangible ne vient toutefois le rassurer. Il préfère alors retourner aux vacillations offertes par le train et à son ronronnement et s'adonner à la fascination des décors. Son cortex tente de proposer un repos mental, mais l'émotion gouvernante des vies conscientes semble de son côté vouloir dominer.

L'heure du repas prendra enfin la relève, offrant sur la tablette pivotante du siège une lasagne chaude accompagnée de légumes et de pain. Les deux jeunes se permettent d'ailleurs une portion double, sachant que les calories seront brûlées en grande partie. Le temps ramène l'équipe dans le partage et la

communion, repoussant provisoirement les idées personnelles hantant parfois chacun d'eux.

Rendue à destination, c'est-à-dire quelque part dans le lieu retenu en fonction d'un accès aux rives de la rivière Morte, l'équipe s'affaire à décharger l'équipement, aidée par le personnel du train. Ils ne mettront que quinze minutes pour chausser les skis, placer les sacs à dos sur les luges adaptées et préparer les gourdes d'eau et les grignotines. Ceux-ci se déplaceront ensuite vers l'est pendant près d'une heure et demie, après quoi le temps du bivouac se sera pointé. Le choix du site nécessite idéalement une lumière du jour encore suffisante, d'où cet arrêt hâtif prévu vers quatorze heures.

Par insécurité, Jack suit à la lettre les consignes et le rythme imposés par Byl. Patrick quant à lui opère avec assurance même s'il laisse le doyen diriger, tandis que Kazimir aide son copain, laissant paraître ce dernier efficace. Ce sont d'ailleurs eux qui réchaufferont le premier repas, un ragoût de volaille préalablement apprêté à la maison. La recette secrète révèle encore la complicité de Rachel, vieillissante, mais encore généreuse. La perte de Leila semble lui avoir donné un surplus d'implication au sein de la famille Schoul. Elle pourrait être considérée comme résidente, tellement elle s'avère présente. Byl songe d'ailleurs à lui proposer la maison comme refuge, comme maison d'accueil pour en faire son soi-disant logis intégré au maigre reste de la famille, Véronique et Éloïse étant si souvent, voire trop souvent à l'extérieur de ce cocon jadis grouillant et vivant. Le même Byl pense encore plus sérieusement à tout vendre et se loger dans un logement coopératif étatique, moins cher et plus adapté grâce aux divers services, et plus conforme à sa croyance *polverdiste*.

Patrick a donc pris soin d'allumer un feu de camp et d'installer les supports métalliques pour soutenir la chaudière au-dessus

du brasier. Durant ce temps, Byl a disposé quelques collets, espérant y soutirer un ou deux lièvres pour le lendemain. Jack l'a par ailleurs suivi, mais surtout animé la discussion au sujet de son inquiétude face à l'effondrement de l'économie nationale. Il ne conçoit pas de quelle façon l'État se sortira de ce marasme économique, causé par la fuite de capitaux essentiels à la survie d'un État; comment le gouvernement, bien que choisi par démocratie, peut laisser à la relève cet héritage lourd de dettes. À ces dires, Byl rappelle que la situation était pire il y a vingt ans, que la macro-économie se définit sur un long laps de temps et que la *Polverde* réussira à relever le défi. Il souligne que la qualité de vie actuelle des gens est à la hausse, celle-ci se hissant au dixième rang mondial grâce à un accès raisonnable aux services de la santé, à un environnement naturel des plus sains donnant droit à une eau généralement propre et décontaminée, de même qu'à un air épuré mais hélas aussi affecté par les voisins du sud encore trop pollueurs. Il souligne également que les assurances collectives sont parmi les meilleures sur la planète, l'État ayant choisi la prévention et l'entretien plutôt que le volet simplement curatif. Enfin, rappelle-t-il, l'état de santé du peuple est toujours en croissance et le stress relié à la dichotomie travail-famille se situe à la baisse, ayant imposé ces heures maximales de travail à la population et favorisant une forme de nivellement social, mais surtout limitant l'excès de rémunération qui jadis générerait un accès à la surconsommation. Malgré le clivage social encore présent, une forme d'équilibre se dessine; les jadis prolétaires redeviennent maîtres de leurs jardins, tout en laissant la grande entreprise contrôler le commerce de masse.

Sans arrêter de parler, Byl constate alors que son copain écoute, pense à son tour. Il en oublie son occupation immédiate de poser ses pièges. Il poursuit la conversation, jusqu'à ce qu'un grand

bruit se fasse tout à coup entendre. Un grincement s'ensuit, suivi du bruit d'une cassure. Immobiles, chacun des membres écoute et épie les environs. Le vent qui soufflait déjà depuis plusieurs heures, oublié par les aventuriers parce qu'amorti par la flore finit alors le travail entrepris : une grande épinette céda sa place à la relève, se rompit à sa base et débuta sa lente chute. Appuyé par ses pairs, le long tronc s'inclina progressivement en respectant le sens tournoyant de ses fibres internes. Distancés d'une cinquantaine de mètres, les quatre copains virent alors s'offrir à eux une source combustible efficace pour le feu de soirée.

En vue de revenir sur le discours prévalant peu de temps avant, Jack prend l'épaule droite de Byl, la serre. Il regarde son copain et lui confirme que le bonheur est encore de ce monde. Tous deux animés d'un regard d'amitié mutuel et de satisfaction se font alors l'accolade. Il n'y a aucun autre mot à ajouter, ces derniers souhaitant simplement partager ce moment en silence.

L'expédition progressera, les jours se succéderont et les plaisirs se multiplieront. En somme, la vie offrira à nouveau des moments riches en sincérité. De fait, même si aux petites heures du matin Kazimir aura grelotté dans son duvet parce que n'ayant pas changé ses vêtements alors trop humides pour la nuit, même si Jack aura eu à chauffer ses mukluks gelés parce qu'ayant oublié de mettre les feutres sous le matelas de sol, même si le café du matin préparé la veille et endormi dans une bouteille isolante n'aura pas repoussé immédiatement le froid intense ressenti au lever matinal, et même si au final la température aura oscillé autour de moins vingt degrés centigrades, la joie de vivre ce défi sera quant à elle toujours palpable, les sourires brisant la froidure omniprésente. Les quatre hommes se sentent écoutés par les pairs et par la nature; une symbiose parfaite, une autre forme de bonheur.

Cette nature rattrape aussi ce vieux Byl, affaibli par son combat et usé par l'âge. Au cours de cette sortie, il aura légué ou partagé plusieurs activités lesquelles à l'époque il assurait seul, à une époque où le corps n'avait pas encore subi les brûlures radioactives. Son souffle, parfois trop court pour étirer l'activité aura dicté des pauses et des ralentissements. À travers ces signes de la vie, Byl se laissera néanmoins encore rejoindre par le bonheur, acceptant l'aide par la même occasion afin de s'assurer à nouveau un avenir où le sourire domine, donnant aux problèmes suffisamment de temps et de distance pour concocter un retour probable.

Le petit hic ayant toutefois chatouillé les lèvres de Patrick durant ce séjour parut pourtant difficile à oublier. Le besoin d'exprimer sa demande le dominait encore. Comme la proximité vécue lors de cette sortie tirait à sa fin, il crut bon de se lancer dans la grande déclaration. Alors tous blottis dans un trou creusé dans la neige près du chemin de fer aux aguets de l'arrivée du train retardataire qui les sortira du bois, et ainsi protégés du fort vent et d'une température frôlant les moins vingt-cinq degrés centigrades, il cracha sa boule d'émotion, cassant le silence et réveillant les aventuriers fatigués. Il demanda crûment la permission de vivre avec Éloïse lors de leur retour. D'abord surpris par cette phrase issue de l'abri de fortune de façon inopinée, et ayant par la suite tenté de situer le contexte maintenant rapproché, Byl prit du temps à comprendre clairement la demande. En premier lieu, il regarda Patrick et lui offrit ensuite son silence, laissant ce dernier dans le doute et la culpabilité de l'affront. Peu de temps après, il se retourna vers ses deux voisins, toujours silencieux, pour finir par fixer lentement son futur gendre. Sans le moindre signe apparent, la bouche engourdie par le froid trahit alors la pensée de l'aîné. À la vue des sourires au travers de leurs yeux mouillés,

l'accord ainsi affiché se transmet si rapidement, que tous deux se retrouvèrent entrelacés, scellant pour de bon cet échange émotif. Un avenir heureux était demandé, une continuité s'opérait.

Février

La réalité économique

L'espoir, ce n'est pas de croire que tout ira bien, mais de croire que les choses auront un sens. – Vaclav Havel

Le temps partagé avec un être quelconque donne une empreinte si puissante qu'il dépasse toute autre forme de vécu. Offrir une pièce de collection prend sa valeur non pas dans le morceau physique mais bien dans l'effort exprimé, dans le choix de la pièce et surtout dans le temps requis et investi à cette offrande. La pièce artisanale affiche alors toute sa valeur parce qu'elle matérialise un temps offert et traduit en une forme physique. Le temps passé avec un ami, un frère ou un parent, ou même un court laps de temps en compagnie d'un étranger, que ce soit pour vivre de la tendresse ou pour s'arracher un brin de vérité difficile à porter, permet à l'être humain d'ancrer une conviction ou d'en explorer un lieu nouveau ou méconnu.

Véronique a ainsi pu apprendre de la relation avec ses parents, même si parfois la confrontation semblait en être le maître d'œuvre. Elle a vu sa mère lui dicter des règles qui, à ses yeux paraissaient mystérieuses, inatteignables ou inadaptées. Il existe par ailleurs une certaine époque pour l'enfant ou l'adolescente d'alors, qui lui a entre autre permis de grandir, de comprendre.

Elle a entendu des discours qui l'ont parfois confrontée, mais qui aujourd'hui lui assurent une base lors de débats exigeant des convictions familiales ou sociales solides. Elle a appris à se battre, autant pour atteindre le but primaire visé que pour composer avec le verdict défavorable à ses regards jadis immobiles mais directs. La lutte qu'elle s'est offerte, au même titre que toute autre adolescente aura fait de même, lui donne aujourd'hui la confiance en elle nécessaire pour choisir ou poursuivre ses batailles. Elle est devenue une femme, sans pour autant avoir délaissé sa combativité et sa détermination, mais surtout ayant acquis une souplesse sociale suffisante pour faire avancer ses projets considérés plus souvent qu'autrement osés. Une fois maîtrisée, sa fougue innée agencée à son charme est parvenue à endiguer une telle force, que la volonté de cette jolie demoiselle s'exprime aujourd'hui dans la réalisation de superbes créations vestimentaires.

Après avoir convaincu son entourage que la mode était une nécessité sociale, voire que le beau amène l'utile, de même qu'après s'être retrouvée seule dans ses rêves commerciaux, voilà que ce petit bout de femme ouvre sa deuxième boutique de vêtements. Amalgamant les aspects écologique et social, les collections qu'elle présente s'adressent à une clientèle subventionnant candidement une seconde moins fortunée. Sa deuxième adresse, sise au centre-ville dans le chic quartier d'University, propose des vêtements importés d'Italie et de France, certaines lignes tendances inspirées de Delhi ou Shanghai mais toutes composées de fibres recyclées ou réutilisées. Même si la loi impose un quota de 25 % de ce type de fibres, Véronique pour sa part exploitait déjà cette visée, l'amenant aujourd'hui à justement se démarquer par ses ratios dépassant parfois les 50 %. Côté des marques distinctives de ces hauts lieux de la couture, Véronique offre du même coup

ses lignes novatrices et excentriques. Toute sa personnalité se lit dans ce magasin physiquement bien organisé, mais où l'harmonie chromatique envoûte automatiquement et inexorablement les yeux attentifs du premier consommateur. Les factures présentées aux clients semblent pour leur part épouser la réalité mondaine, leur faisant même comprendre que cette forme de consommation supporte des classes moins nanties. De fait, le prix de chaque vêtement renferme non seulement des frais fixes, des bénéfices de couverture d'exploitation et des droits de griffe, mais également une marge de profit, laquelle est entre autre rétribuée vers la boutique première, celle où la classe moyenne peut se procurer des vêtements de renom. Apte à comprendre les besoins des gens de la haute classe et sensible à la comparaison, Véronique a dévié ses intérêts purement mercantiles pour les orienter vers l'entraide sociale. Elle verse ainsi une partie des profits générés à la boutique du quartier University vers sa première boutique, afin de soutenir et alléger les coûts parfois trop élevés pour une strate sociale nettement plus limitée.

Influencée par une éducation lui ayant présenté autant le côté pratique des choses que l'aspect esthétique, Véronique se verra donc offrir différentes lignes vestimentaires et chacune des nouveautés s'imbriquera dans une thématique saisonnière. Le plein air qu'elle a visité dans son enfance l'inspirera d'ailleurs pour sa collection d'automne : un style tendance plutôt safari se découpant dans un lin particulièrement fin, offrant en parallèle une veste d'appoint et des suggestions sportives pour les chaussures. Lancée il y a douze mois, sa quatrième collection évoque quant à elle la période des rencontres obligatoires, telles que celle rattachée aux Fêtes, suggérant donc une tenue plus soutenue, davantage austère ou hautement extravagante. Les noirs coupés de lignes violacées avaient d'ailleurs fait la critique

du journal de quartier. Dans un format publi-reportage, le journaliste avait été charmé par l'audace de Véronique, laquelle osait proposer des tenues équilibrées, mais également provocantes au premier coup d'œil. Le cœur de cette créatrice avait d'ailleurs été touché, elle qui ne croyait pas mériter un tel éloge.

Toujours célibataire, malgré les invitations fréquentes, Véronique consacre beaucoup de temps à son travail. Cette réalisation de soi amène la jeune fille à visiter des studios à la fois de compétiteurs et de complices, à concevoir des croquis sans cesse renouvelés et à développer un faciès « client », toujours heureuse en apparence de répondre aux besoins d'une cliente ou l'aider dans sa quête vestimentaire. En contrepartie, ses solides aptitudes en comptabilité deviennent également pour leur part son handicap : voulant tout contrôler et connaissant les coûts d'exploitation de ses projets, il lui paraît difficile de léguer le devoir comptable à un étranger ou à une firme quelconque. Passer par un membre de la famille élargie ne semble pas davantage être la solution; le besoin d'intimité dans les affaires s'avère un ingrédient secret judicieux pour cette jeune chef d'entreprise. Elle n'aura néanmoins d'autre choix que de se tourner vers le privé, là où une spécialiste révise les livres à tous les six mois. Clandestinement, elle appelle son père pour recevoir quelques conseils, sachant qu'elle outrepassa parfois sa conviction administrative.

La fierté qui se dégage de sa personne est palpable. Véronique vit une réalité qu'elle imaginait déjà, alors qu'elle fréquentait l'école primaire. À travers les chicanes et les tiraillements de l'enfance, c'est encore auprès de sa grande sœur qu'elle s'acquitaine pour s'inspirer. Elle usera même des talents que Patrick aura développés en ébénisterie et en recyclage pour meubler ses boutiques. Les devantures, la fenestration, le mobilier et certains

accessoires de ses boutiques sont issus de la générosité bienvenue de son beau-frère et de sa grande créativité. Plusieurs composantes utilitaires, comme les étagères ou les plafonniers en relief, deviennent du coup des œuvres d'adaptation, de réutilisation ou de recyclage. Pour contrer l'espace restreint de la seconde boutique, Patrick a par exemple intégré une porte arrachée d'une résidence victorienne alors désertée, pour ensuite intégrer cette dernière à un mur sans ouverture. Après y avoir adjoint l'écriteau « entrepôt », la place publique semble n'être que la pointe de l'iceberg où seules quelques créations sont exposées. Le client devient alors le privilégié, l'intime qu'on invite dans l'arrière boutique où la vraie vie s'y déroule. Le cuivre réinvesti, celui que Patrick a recueilli dans ses heures de travail présente pour sa part des coins internes de la boutique avec une note de richesse, facteur sécurisant pour la clientèle d'University.

Aux yeux de la jeune designer, le climat politique s'arrime avec la montée de la droite. De plus en plus de clients émanent des milieux mis de côté, marginalisés ou interdits de croissance durant la période *polverdiste*. Le grand changement qu'a connu la société au cours du dernier quart de siècle avait ralenti les ambitions bourgeoises et marchandes. La limitation relative aux heures maximales de travail, la consommation ralentie par des lois ainsi que le contrôle étatique sur tous les aspects sociaux et environnementaux ont tout d'abord eu des effets de frustration, de retenue par la suite, mais aujourd'hui d'émancipation au sein de la strate économiquement nantie. Cette fameuse racine a su parcourir le chemin, attendre le moment opportun pour sortir ses lettres de noblesse et enfin s'étaler, profitant d'un contexte ouvert pour s'enraciner, là où un simple lot organique s'expose.

Véronique n'a pas nécessairement souhaité cette arrivée massive de gens capables de payer le rêve ou le désir, mais non plus détourné la tête en les apercevant. La chance de voir grandir son entreprise lui parut aussi une occasion de maintenir un discours équilibré, laquelle leçon avait été imposée par l'État, il y a de cela moins de trois ans.

La gauche a néanmoins réussi à tenir le coup, présentant encore aujourd'hui près de la moitié de la députation nationale. Elle réunit en l'occurrence des membres largement majoritaires de la *Polverde*, des membres de la proposition communiste et d'autres fidèles socialistes durs. Et pourtant, le message maintenu lors de la dernière campagne électorale, celui qui préconisait le maintien, la stabilité et l'équilibre n'a pas su retenir les aspirations capitalistes et individualistes. L'option proposée par les jeunes *polverdistes*, celle qui aurait expliqué les bienfaits d'une longue démarche difficile et constructive, celle qui aurait démontré que la classe ouvrière et singulière devenait apte à s'offrir du plaisir a finalement été renversée par la vieille garde verte. Voyant plutôt un achèvement, une réalisation, un objectif ultime atteint, les premiers de la *Polverde* ont démontré un essoufflement dans la vision et dans la promotion. Ces derniers savaient pourtant que le plus grand danger pour une structure sociale en devenir est bel et bien d'uniquement s'asseoir et contempler l'œuvre en devenir, tout en laissant tomber la garde et refusant d'entrevoir l'arrivée insidieuse de l'ennemi. Croyant leur caserne franchement bien organisée, ces soldats de l'environnement s'y sont tout simplement endormis, ayant ainsi négligé de la protéger comme il se doit.

La porte s'est alors ouverte par l'entremise de la droite. Bien que les élus représentent une expression divisée, ceux-ci ont pu construire un nouveau gouvernement de coalition dirigé par l'aile libérale. Les connexions avec le voisinage consommateur

s'installèrent comme une vigne qui ne cherche alors que des supports pour s'épanouir. Les secteurs névralgiques de la production industrielle et ceux des transports et des appareils domestiques facultatifs ont déjà présenté des propositions de réforme auprès de leurs députés. La politique démocratique obligeant le respect des supporteurs, les représentants de comté n'ont d'autre choix que de transmettre les souhaits exprimés par la masse porteuse. Dans cette masse se trouvent entre autres les bailleurs de fonds, ceux qui donnent le souffle économique nécessaire à la promotion ou la propagation du futur élu. Ce lien direct entre les grands propriétaires industriels soutenant un parti politique et le lobby qu'ils exercent, représente sans doute la pire symbiose pouvant être perçue comme nécessaire. La promotion ainsi exprimée devient secrètement l'annonce d'une fin.

Le retour en force de la droite laisse aussi croire qu'une économie parallèle s'était développée durant toute la grande période d'introduction de la *Polverde*. Malgré quelques dénonciations publiques et discours passant par la presse électronique contrôlée par des intérêts privés plutôt que par les médias nationaux, il fallait comprendre qu'une structure secrète opérait toujours, veillant à sauvegarder les gènes économiques vitaux de la grande famille capitaliste. Dans un silence souhaité et en apparence obtenu, le rêve polverdiste avait peut-être amené avec lui une résignation somnolente de la grande industrie. De cette soumission biaisée ou feinte, les dirigeants politiques *polverdistes* n'ont sans doute pas lu ni noté le retour espéré de cette grande période de libertés économiques.

Le nouveau gouvernement héritera d'une économie saine et limitée, résultante d'une cure d'amaigrissement jadis imposée. Le niveau de santé amélioré de la population en général et des services s'y rattachant donnera une marge de manœuvre importante

aux nouveaux dirigeants. De son côté, le réseau des transports orchestré autour des services en commun et limitant l'accès aux espaces publics, deviendra sans doute son épée de Damoclès.

Paradoxalement, ce sont les régions rurales et les banlieues des petits centres, celles qui ont donné l'aval à ce bouleversement politique qui vivent là où l'intégration de la *Polverde* démontre des faiblesses. C'est aussi dans ce bastion *polverdiste* que la limitation à la mobilité fut la plus réduite, tant pour les gens que pour la marchandise. En bout de piste, c'est donc en ces lieux que les trop grands changements ont provoqué le plus de frustrations.

La carte politique donne par ailleurs droit à un paysage intéressant : le cœur de la métropole demeure vert malgré sa composition variée. Les allophones, les communautés ethniques nouvelles et les commerçants culturels ont généralement opté pour la *Polverde*, celle qui donne place à l'ouverture et à la différence malgré sa stature limitative. Les grands industriels de cette métropole se sont disséminés parmi les votes. Par contre, les périphéries industrielles, celles qui ont notamment payé une facture passablement élevée pour les transports ont opté pour un changement constructif en faveur de l'expansion industrielle. Le parti Libéral promet quant à lui un retour au transport individuel.

Le dossier relatif à la consommation d'énergie ne semble pas avoir influencé le choix politique. D'abord conscient de la surconsommation énergétique, ensuite sécurisé par une baisse de la facture due à une consommation amoindrie, mais surtout à des technologies et des pratiques efficaces, le citoyen moyen n'a pas tenu compte des discours propagandistes des industriels, se sentant brimés par ce monde plus équilibré. Si une phrase les a bien influencés, c'est sans doute celle prononcée par le ministre

sortant : « Nous créons notre économie et nos emplois de façon renouvelable, comme le fait le grand érable qui nous donne son ombrage, son sucre et son bois; et demain, ces mêmes emplois et érables seront encore là parce que nous savons les préserver », celui-ci évoquant la création d'emplois et d'entreprises nouvelles liés aux technologies novatrices et récupératrices d'énergie.

Conscients de ce tumulte politique mais aussi inquiets de l'avenir environnemental, Patrick et Éloïse n'en demeurent pas moins heureux. Vivant au sein d'une communauté marginale construite par un regroupement de *Backblakes*, le couple est à bâtir une nouvelle famille. Fourmillant d'envie de partager l'heureuse nouvelle avec ses parents, Éloïse propose à Patrick de retourner en ville quelques jours afin d'entériner ce renouveau familial. Le fœtus qu'elle porte, âgé d'à peine quelques semaines devient ainsi le premier rejeton d'une lignée de défenseurs des droits de la nature et des hommes. Comme elle jouit d'un retrait préventif, elle peut errer à sa guise, amenant du coup son copain dans ses foulées, lui qui travaille maintenant à son compte. La maison qu'ils habitent est entièrement fabriquée de matériaux soit réutilisés, soit recyclés. Aucune pièce de charpente ou de plomberie ni même d'électricité ne porte un logo écologique, logo maintenant imposé pour tout matériau neuf en vente libre. La clandestinité de l'emploi a développé chez les *Backblakes* la capacité de trier et cacher certaines pièces ou matériaux rares, voire parfois inaccessibles. Dans un coin reculé d'un boisé, son groupe de « nettoyeurs de quartiers abandonnés » a entassé tellement de matériaux, qu'il parut essentiel de les utiliser avant de se les faire confisquer, avant que ceux-ci ne soient découverts par les autorités ou exploitants de ces jeunes. Connaissant cet état de fait, le gouvernement avait préféré fermer les yeux temporairement, étant à ce titre pleinement conscient qu'il existera toujours quelqu'un

prêt à vendre une information. Ce comportement permettait aux autorités de mettre en opération le grand ménage alors imposé par la jadis politique de démolition des résidences, pour un retour vert des quartiers désignés. L'urgence dans l'action avait alors dicté un raid de démolition, et ce, indépendamment du coût social engendré. Naissaient alors ces *Backblakes* et leur réseau de détournement des matières secondes, tout comme la tolérance d'établissements sur les terres publiques.

Avec le retour d'un gouvernement de droite, accompagné d'une recherche de l'exploitation des ressources forestières à des fins commerciales, le gîte hébergeant Éloïse et Patrick se voit aujourd'hui menacé. Aucune annonce officielle n'a encore été faite, mais la soupe commence sérieusement à chauffer. La naissance éventuelle d'un enfant pousse le jeune couple à se projeter dans l'avenir et anticiper l'épanouissement familial. Partageant cette situation avec leurs copains, ils devront éventuellement y réfléchir et s'ajuster. Les milliers de *Backblakes* qu'héberge maintenant la nation, pourraient en somme devenir un dossier politique alléchant pour les Libéraux, prêts à bafouer cette forme de prolétariat. Si le gouvernement prend le cap de la reconstruction occidentale dite moderne, cette main-d'œuvre officiellement non qualifiée sera par contre devenue nécessaire, selon les vues des Conservateurs.

Ce qui semble dès lors menacé, est sans contredit le site où sont construites les maisons des *Backblakes*. Ceux-ci ont en effet opté pour les terres dites « de la Couronne », lieux où les exercices démocratique et social devraient être à leur paroxysme. Comme tout un chacun obtient un droit sur ces lopins communaux, ils leurs semblaient normal d'y prendre racine. L'exploitation de ces terrains rencontre le volet « sans trace » dicté par les différents organismes environnementaux mondiaux. Les

Backblakes ont aussi minimisé les impacts écologiques des citoyens opérant un retour vers les coopératives, assurant un nettoyage et une remise à neuf des banlieues, naguère désignées à la disparition par le gouvernement entrant de la *Polverde*, il y a plus de vingt-cinq ans. Ces derniers ont récupéré et réutilisé les matières premières de construction et en ont fait leurs logis. Les technologies ayant été employées pour produire l'électricité dépassent encore les normes gouvernementales; la force du vent active d'abord les éoliennes qui produisent et emmagasinent l'énergie du vent devenue électricité à l'aide de batteries anciennes transformées et adaptées à une surtension, maintenant que le voltage requis est cinq fois plus élevé qu'il y a trente ou quarante ans. Le câblage est lui aussi adapté au climat, par le simple fait d'être souterrain. Plusieurs centres de contact assurent les connections et les transferts d'énergie. Enfin, le réseau est renforcé par une structure de capteurs solaires à l'allure plutôt sommaire, mais toutefois suffisante pour répondre aux pointes de consommation.

Bien assis sur un sol meuble, le recours à la géothermie devient salubre pour la climatisation; perdant une part de son efficacité par le fait qu'elle ne soit pas située en grande profondeur, la technologie assure néanmoins une chaleur suffisante à ces logis en rangées. L'orientation des maisons en lien avec le rayonnement solaire devient essentielle pour augmenter l'efficacité du chauffage interne. La proximité des maisons entre elles assure aussi une forme de coupe-vent et de protection collective contre les grands froids et les vents dévastateurs. De leur côté, les couches isolantes installées dans les murs externes des maisons proviennent de matières réinvesties, tels des nylons ou rembourrages industriels. La faible densité de ces matériaux permet de produire un espace d'air clos entre les murs, définissant un rendement isolant de haute efficacité.

De façon complémentaire, la géothermie assure le réchauffement de l'eau domestique qui, à elle seule, confirme sa rentabilité; elle offre du coup un accès permanent à de l'eau chaude, essentielle pour l'hygiène personnelle. Le système renversé de cette thermo-stabilité donne par ailleurs lieu à un refroidissant intéressant durant la période estivale. La conservation domestique profite donc de cette technologie, réfrigérant les denrées alimentaires tels la viande ou les œufs, ou même les produits laitiers produits de façon locale pour la grande majorité.

Les villages basés sur le recyclage et la réutilisation affichent un visage coloré et parfois anachronique; des luminaires anciens côtoient des réverbères présentant des courbes modernes; des portes d'acier colorées voisinent des fenêtres de bois ou d'aluminium. L'organisation territoriale est également déficiente, exprimant autant la rareté de certains matériaux que son surplus; la réserve de matériaux clandestinement extirpés et déposés dans la hâte s'offre au sein de la cour arrière de certaines maisons. Le réseau piétonnier, construit sur des structures de bois assure la stabilité sur ce sol parfois boueux en période de pluie, mais exprime aussi la difficulté organisationnelle de tenir en opération une construction si essentielle aux déplacements locaux. En comparaison avec des photos du dix-neuvième siècle, il n'y a que les véhicules électriques qui fassent véritablement la différence. Même le réseau ferroviaire, bien que situé à plus de cinq cents mètres rappelle ces temps où la disponibilité se définissait autrement que par la diversité. Ici, chez les *Backblakes*, la philosophie de l'équilibre environnemental maximale domine et repousse toute personne désirant connaître ou vivre de la luxure du déséquilibre; elle laisse cependant grandir la comparaison et fait reconnaître la difficulté lors de besoins nécessitant une intervention moderne, se trouvant hélas trop loin ou souvent chez les sociétés polluantes.

À ce contexte particulier s'ajoute une menace de destruction revendiquée par la droite libérale, jugeant l'exploitation des terrains de la Couronne comme un privilège ayant un prix. Pour ce groupe radical œuvrant à la mise en place d'un capitalisme sans faille, les fidèles exigent qu'une location soit perçue des *Backblakes*, une forme de taxation directe pour qu'ils puissent s'installer et vivre sur ces terres, laquelle location se voit fixée en fonction de la valeur marchande. En parallèle, le droit aux retours des taxes sur le carbone devrait être banni, car il représente selon eux une forme déguisée de subventions, donc un ralentissement et une entrave à la libre entreprise. Le gouvernement de la *Polverde* aurait donc entretenu ce vice social où le prolétaire se voit amputé d'un marché et d'une main-d'œuvre pourtant essentiels à l'expansion économique. Enfin, cette couche sociale exprimant le prolétariat, celle qui occupe des terres potentiellement exploitables pour sa valeur en bois d'œuvre et en ressources naturelles souterraines est maudite par la classe dirigeante, celle-là même qui y voit un vice économique.

La menace devient progressivement dangereuse, laissant d'abord des slogans profanateurs sur certaines habitations visées. L'opération « menace » prend son expansion par la diffusion d'images provenant de sites électroniques d'informations décrivant ce peuple pourtant en paix et accepté par la *Polverde*, comme étant des profiteurs protégés par l'État, sans qu'ils aient pour autant à payer des taxes. Certains enfants de *Backblakes* ont aussi été approchés par des adultes, lesquels leur offraient un document sur lequel était inscrite une proposition d'extradition. Éloïse et plusieurs de ses compagnes craignent de leur côté pour la sécurité des leurs et entrevoient la possibilité de se déplacer, voire migrer vers la campagne dite légale. La forme de simplicité volontaire que celle-ci exerce librement et normalement auprès des siens lui paraît

alors comme une étiquette ultérieure, identité qu'elle craint devoir supporter lors d'une intégration possible dans ce dit village officiel et légal de *Backblakes*. Quitter ses amis qui partagent ses convictions pour se diriger vers les voisins capitalistes, lui semble ainsi plus difficile à vivre que de s'expatrier vers un monde purement étranger, là où elle serait jugée comme une simple immigrante et non pas comme la traîtresse de la nation, traîtresse connue par les publications des orthodoxes de la droite. Défendre ce contexte lui semblait assurément noble, mais la menace qui plane au-dessus du fœtus se développant en elle devient trop dangereuse; dangereuse pour un être n'ayant pas encore vu le jour, innocent et pourtant déjà mal aimé par certains.

Mars

Discours sur la tombe et Simplicité de la vie

Si tous ceux qui croient avoir raison n'avaient pas tort, la vérité ne serait pas loin. – Pierre Dac

Véronique ne savait pas comment inviter sa sœur : pour une simple rencontre familiale, pour une commémoration ou pour un temps de partage ? Même si leur travail est très différent, même si leurs ambitions diffèrent et malgré des visions globales personnelles, elles partagent un fondement riche.

Leurs parents leur ont permis de rencontrer une catégorie de gens au diapason avec leurs convictions. Bien sûr, l'une dérape parfois, l'autre devient trop conservatrice ou toutes deux se chicanent-elles pour des idées divergentes, mais elles s'adorent. Elles laissent d'ailleurs l'expression de leurs pensées s'allouer une place qui demeure dans la platebande du respect. Quel rôle donnerait-elle à sa mère, toujours aussi présente et aidante ? Quel rôle donnerait-elle à cette femme toujours là à assurer un quelconque support émotif à celui qui en exprime le besoin, ou même un cri de détresse ou un simple essoufflement, sans toutefois l'exprimer. Avec leur mère encore là pour les écouter, elles construisent leur petit monde en connexion perpétuelle avec la réalité sociale influente.

C'est aussi la petite sœur qui sait pertinemment amuser les nièces, maintenant âgées de deux et quatre ans. D'ailleurs, les petites ont vite fait de connaître cette tante excentrique, s'impliquant tellement dans l'éducation et le soutien auprès de sa sœur aînée. Elle a peut-être fait le choix de se tenir loin du monde des enfants, des couches et des biberons, mais n'a cependant pas oublié l'amour que l'on peut partager auprès de ces êtres encore naïfs, candides mais si enrichissants. L'invitation proposée sera certes émotive, celle où le tombeau du grand-père supportera à six pieds sous terre leur conversation. À chaque fois qu'elles se retrouvent en ces lieux, une force en elles les gruge et les force à quitter plus rapidement qu'anticipé. Elles n'ont jamais su si le discours qu'elles tenaient provoquait l'événement, si le climat qu'elles créaient devenait l'alibi du stress soudainement installé ou si la non-acceptation du deuil prenait toute la place et noyait la raison. Mais là, sous le grand chêne américain rendu si monumental, là où l'ombre offre le calme nécessaire pour le soulagement, là où les racines courent vers l'équilibre et la paix, seulement là, elles réussissent à communiquer. L'impassibilité et le souffle des morts forment, réunis dans ce contexte végétal épanoui, la porte d'entrée pour se connecter avec le vrai, le passé qui nous dirige et la raison qui nous trahit. C'est justement à cet endroit précis que les deux sœurs ont décidé de se voir, de se revoir pour offrir à la descendance des convictions dictées par la sagesse. Les seuls membres de la lignée présents sont ceux qui dorment sans respirer mais qui partagent une force issue de leur âme, et ceux et celles qui poursuivent une route organisée et biaisée par l'expérience du passé, ceux et celles qui regardent vers l'avant, vers l'horizon qui anime le présent.

L'endroit où reposent tous ces êtres est le lieu de la continuité, le lien entre ce qui a été et formé avec ce qui vit et prospère, une

forme de ligne du temps rassemblant l'histoire. Ce jardin de paix est aussi une place qui propose bon nombre d'activités : recueillement, rassemblement, prière pour certains, amusement pour d'autres. Ce jardin est simplement le point de rencontre pour exprimer le respect du passé et le plaisir de vivre le présent.

Elles connaissent leur capacité et leur résistance; elles n'aiment pas étirer la sauce. Toutes deux savent que les quatre heures passées ensemble, sous le feuillage tamisant la chaleur mais chauffées par les radiations solaires subtiles, leur seront suffisantes.

Le petit panier de provisions saura les ravitailler en victuailles diverses, passant du pâté de foie d'oie à la recette secrète du pain de Véronique. Après leurs grandes discussions, elles recevront les amis venus les supporter. Aurélie, la grande amie de Véronique et designer chez Tranix depuis près de dix ans, arrivera sans doute la première, elle qui a un horaire flexible mais qui sait surtout investir le temps nécessaire avec son amie avoisinant la trentaine. Elle partage d'ailleurs sa vie avec Igor, le frère de Boris, lui qui a servi de contact entre Aurélie, Véronique et ce dernier. Plus tard, ce seront Patrick, sa marmaille et son fidèle copain Kazimir qui se joindront à elles, sûrement munis d'une ou deux bouteilles d'un élixir personnel, juste assez alcoolisé selon leurs dires. D'une façon plutôt ponctuelle se pointeront Isaac, Junot et Mishma, trois des enfants de Rachel, cette dernière étant maintenant membre des disparus de ce monde.

L'endroit où le grand-père dort, voisin de sa femme, propose la plénitude. Suffisamment vaste pour recevoir plusieurs regroupements en même temps, garni d'essences arboricoles variées et équipé de tables et de sièges, il est de coutume de vivre de grandes

rencontres familiales en festoyant ou pleurant, en mangeant ou buvant, ou tout simplement en priant. Le partage de l'émotion s'avère ici la carte nécessaire pour vivre pleinement une proximité qui fut différente, mais qui se propage et se développe de la façon la plus naturelle qui soit. Le geste de se pointer, le sourire qui accueille, la larme qui rappelle l'attachement sont tous des éléments communs, et pourtant singulièrement remarquables et appréciés. C'est ainsi que ce moment qui aurait pu prolonger le deuil, devient celui de la rencontre et de l'amitié. Comme chacun a su préparer une petite pincée culinaire particulière, un repas festif se présente alors devant tous ces gens réunis par l'amour et l'amitié. Patrick a d'ailleurs sculpté un grand plat de service dans du cerisier rouge, qui servira à étaler les victuailles communes. Les bouteilles d'alcool apparaissent progressivement, les salades sortent des plats et les vinaigrettes tombent sur les feuilles vertes, dirigées au fond du palais pour le plus grand plaisir de la dégustation. Les pains de toutes sortes hébergent alors les pâtés, tandis que les légumes colorent les assiettes. Comme l'habitude l'a toujours dictée, l'abondance rejoint le ventre de chacun. Entre deux bouchées et une gorgée quelconque, les gens échangent sur leur vie, sur leurs petits bonheurs et leurs grands rêves. L'importante crise politique que vit le pays prend alors une place prépondérante. La droite continue sa montée, la gauche doit se replier pour s'organiser et les *polverdistes* reviennent aux dictées conservatrices.

Patrick, peut-être légèrement enivré, est le premier à parjurer le gouvernement, lui qui doit toujours se battre pour sauver son logis. Il révèle à son copain Kazimir ce qui se produit lorsque les représentants des compagnies papetières viennent faire de la spéculation industrielle. Il dit d'abord, mais en réalité répète parce que tout le monde connaît l'histoire mais écoute par

courtoisie sachant que ce fier père de famille défend une vérité et un droit, que ces compagnies le visitent afin de s'approprier une faveur. Les dirigeants de ces entreprises savent que la meilleure porte d'entrée, celle qui donne droit à l'exploitation dans le calme demeure l'aval donné par les résidents et occupants du territoire. Ces mêmes personnes savent que la paix sociale s'achète, et que le travail en coulisse est nécessaire pour obtenir la licence essentielle à la mise en place de chantiers quelconques. Patrick raconte d'ailleurs comment un représentant d'une compagnie forestière l'a approché. D'abord déguisé en civil, celui-ci a feint d'être un simple citoyen voulant migrer vers l'alternatif, là où une forme d'équilibre s'exerçait. Du coup, on lui a fait visiter le village marginal, expliqué la tolérance gouvernementale à leur égard, ainsi que démontré que le recyclage et la récupération fournissent la matière nécessaire à la construction ou au troc, qui lui donne accès aux matières commerciales offertes en vente libre. On lui a également révélé que les centres de conservation alimentaire sont de simples répliques des caves froides creusées aux flancs des collines, méthode développée lors du Moyen Âge. Par une simple marche, on découvre les capteurs solaires et les éoliennes, lesquels sont reliés aux accumulateurs d'un champ photovoltaïque quarante-huit volts de trois milles watts relié aux panneaux solaires de la maison d'Iberdo, lointain cousin de Kazimir. Plus loin, on aperçoit une autre résidence branchée sur un onduleur FX3648 et donc en mesure d'alimenter un réfrigérateur et un congélateur de 24DC. Voilà déjà quelques expressions de l'autonomie énergétique par un recours à une technologie jadis novatrice, mais toujours aussi efficace. Cette technologie, datant d'une quinzaine d'années, fait néanmoins la fierté de ces gens capables de vivre sur les succès du passé, les réanimant même par son usage populaire et démocratisé.

La forme d'autarcie qu'exercent les gens de ce village, visible par une simple visite primaire, donne des arguments supplémentaires aux capitalistes, voyant un marché potentiel une fois les résidents reconvertis en consommateurs aveugles. Ce n'était pas Patrick qui avait organisé la visite, étant occupé à modifier le récupérateur d'eau de pluie afin qu'il accumule dans des contenants plus faciles à traiter, mais en l'occurrence un jeune, naïf mais fier de son mode de vie, prêt à le présenter pour enrôler de nouveaux membres, augmentant du coup la force de l'unité et la conviction écologique. Ce n'est pas Patrick qui a cherché à connaître le coupable innocent, mais plutôt la recherche de la valorisation trahie par l'un de ces jeunes membres voulant exprimer les efforts déployés, pour recruter et promouvoir ce monde. Mais c'est toutefois Patrick, entouré de ses amis plutôt sages qui a compris que l'invasion était organisée, que l'incursion démontrait la fragilité mais surtout la précarité de ce site colonisé. C'est aussi ce groupe critique qui a commencé à soupçonner que l'entreposage des matières issues des destructions résidentielles menaçait la crédibilité des *Backblakes*, pouvant dès lors être perçus comme des voleurs cachés et du même coup protégés par l'État. La simple visite des industriels serait dorénavant perçue comme des cueillettes d'informations, suffisantes pour inculper ce regroupement marginal ultérieurement.

Patrick, malgré son état discutable de sobriété, a allumé du coup la discussion auprès des amis. En répétant sans cesse ses appréhensions, en alertant ses copains face à la menace industrielle, une consternation s'installa alors progressivement. Le pessimiste comprit qu'il devait quitter les lieux et se convertir en un consommateur modéré, cacher du coup ses croyances vertes et s'intégrer dans ce monde si bien organisé, que la simple consommation de masse semble définir le bonheur. Celui reconnu

comme étant le plus critique, ou le plus convaincu, Patrick ou Kazimir par exemple, continuera de se battre, se basant sur un passé qui a menacé l'environnement, sur un présent qui a proposé une alternative et sur un futur qui se garnit de bonheur dans la simplicité volontaire. Pour le reste des amis rassemblés, il semble que l'équilibre soit le résultat d'une guerre perpétuelle, donnant raison à celui qui garde l'œil ouvert, prêt à monter sur ses grands chevaux devant toute forme de menace ou de difficulté d'appliquer sa doctrine ou sa conviction. La tristesse demeure néanmoins présente chez celui qui voit sa société admettre le désastre écologique au nom de l'évolution, du développement économique et de l'essor des sciences prometteuses d'avenir. À celui qui ne voit rien, qui vit et rit malgré la destruction massive qui le côtoie, les copains réservent une consternation, laquelle se veut particulièrement inquiétante parce que la critique semble s'être endormie. Il reste à Patrick, l'animateur de cette discussion, l'option de juger son voisin et de le détruire parfois, affaiblissant ses chances de conversion. Comme c'est dans l'adversité qu'on grandit, Patrick demeurera défenseur de ses convictions tout en alimentant l'argumentation, espérant trouver la phrase qui fera basculer le consommateur aveugle en une personne responsable et heureuse.

De son côté, Mishma est plutôt préoccupée par le sort réservé aux vieux, aux « passés date » de ce monde riche. Elle compare habilement l'entreposage de ces êtres aux corps usés, aux réflexes engourdis, à ceux qui vivent dans d'immenses édifices impersonnels où le prix exigé fait miroiter un support et une sécurité pour le bénéficiaire. Le propriétaire de ces commerces de vieux connaît la faiblesse de ses clients : une insécurité aiguë face au déménagement potentiel, tout comme la perte du pseudo privilège de vider sa bourse pour avoir celui de vivre dans un encadrement

sécurisant. De fait, il verse à l'avance les paiements exigés pour se retrouver dans des appartements adaptés, mais exagérément chers, vénérant du coup le propriétaire face aux voyages qu'il s'offre au détriment invisible de ses cotisations, et ce, même si son frère Junot ne partage pas ce point de vue, se rappelant sa mère heureuse dans son logement d'alors, ayant versé le reste de sa pension dans ce confort structuré. Il ne voit pas comment lui ou une autre personne aurait pu offrir un accommodement bénéfique à sa mère, elle-même ayant antérieurement refusé un soutien quelconque de ses enfants. Elle considérait que la charge de ses protégés était orientée vers la génération suivante, et non pas antérieure. Elle qui a vu le jour en Haïti, là où la grande famille forme un clan serviable, elle qui a servi ses proches sa vie durant, elle semblait être le produit d'une conspiration proposant l'abandon de la culture familiale au profit des valeurs de droite. Comment peut-on comprendre qu'une femme si généreuse puisse alors laisser à un capitaliste ses économies, pour ne pas compromettre la qualité de vie de ses enfants ? Comment a-t-elle pu répondre pour ses enfants, lesquels étaient pourtant défenseurs des obligations intrinsèques de l'enfant envers ses parents ? Quoi qu'il en soit, Junot a accepté son ordonnance et l'a laissée vivre là où son désir était de ne pas ralentir l'épanouissement des siens. Quant à Isaac, le benjamin, il a écouté son grand frère; il est demeuré docile et muet lors des expressions nécessaires, accordant tout le pouvoir au frère quasi vénéré. Encore là, dans la discussion, il n'a rien dit. Il a d'abord écouté et s'est ensuite retourné vers Patrick. Trop enflammé pour lui, il s'est accordé un recul, visitant silencieusement ce terrain immortalisant les disparus par une stèle ou un écriteau personnel. La culture de la mère a toujours indiqué une marche directrice donnée par l'aîné, léguant aux suivants le devoir d'exécuter la volonté déjà dictée. À cet égard, Isaac se soumet et participe à la réalisation du

devoir. L'éducation reçue se heurte cependant à la culture du pays d'accueil, celle où la démocratie permet à chacun d'exprimer ses idées mais surtout de laisser libre chemin à leur réalisation, sans être pour autant entravées par la dictature culturelle familiale. Au moment de l'arrivée de sa future progéniture, il se donne donc le droit d'accorder à un quelconque enfant la responsabilité de choisir pour lui-même, dans le plus grand respect et l'intégrité de chacun. Il accordera ainsi le privilège d'éduquer ses enfants en fonction de leur épanouissement, mais aussi dans le souci de soutenir les générations antérieures, celles qui ont pavé le chemin avec des briques d'une époque révolue en apparence, mais toujours actuelle dans le contexte de l'évolution. Il souhaite soutenir la jeunesse mais aussi être soutenu par celle-ci; de là, une force devrait jaillir et un peuple devrait grandir. Le silence qu'il se garde de justifier en ces terres d'accueil, celles où sa mère avait choisi de s'exiler par le biais d'une dictature militaire corrompue, creusant une pauvreté indigne, se transformera en une volubilité telle, que chacun de ses enfants regardera devant en sachant que l'arrière est garanti par l'expérience des générations antérieures. Isaac, comme tout jeune en devenir, est prêt à refaire le monde et rêve donc de créer un équilibre humain.

Cette philosophie amène d'ailleurs Isaac à vivre pleinement le rassemblement proposé par Véronique et Éloïse. Il apprécie tellement ces moments où les ancêtres prennent vie dans le discours et la pensée, où les idéaux identifiés sont aussi ceux de gens constructeurs et passionnés. Il accorde à toutes formes de discours honnêtes basés sur l'expérience et le passé formateur une crédibilité incommensurable. Ces moments lui sont une forme de gâterie, une justice qui accorde la valeur aux succès et aux échecs, un honneur à l'action de grâce qui redonne le fruit du travail. Il jouit, seul et heureux, dans ce partage émotif et vrai.

Alors que tous mesurent et critiquent l'ampleur de la *Polverde*, que tous constatent que les technologies alors ralenties par une politique écologique reprennent une vitesse d'émancipation qui dérange, parce que trop rapide, Éloïse ramène sa famille et ses amis au rassemblement initialement prévu.

Pendant que plusieurs rient et profitent de la grande victoire apportée par la conscience verte, pendant que d'autres voient la droite rattraper un temps alors perdu, et pendant que la richesse de la famille s'exprime, Véronique regarde sa sœur et encourage ses proches au rassemblement. Disposés tous près les uns des autres, des mains rattrapant le voisin, d'autres mains serrant l'épaule de l'ami, Véronique prend la parole. Émue et fière, elle dit à son père que tous ici sont venus le saluer, autant pour le papa qu'il aura été que par les convictions qu'il aura brandies et défendues. Les larmes l'ayant dépassée, l'émotion l'ayant dirigée, elle se contente d'un moment de silence. Tous se resserrent encore davantage, formant dès lors un cercle fermé, solide.

Par l'orchestration développée avec sa sœur, c'est enfin Éloïse qui reprend la parole. Elle lève alors son verre rempli d'eau, le verse en terre pour que le liquide rejoigne son père et lui mentionne : que cette eau que tu as protégée te nourrisse et fasse grandir tes racines, celles que nous entretiendrons aussi longtemps que le respect vivra. À toi papa, nous offrons aussi une larme, celle que tu recevras pour comprendre notre évolution, laquelle te gardera à jamais en contact avec les générations futures, tes petits-enfants. Nous t'aimons et poursuivons la route que tu as entretenue. Merci.

Chantale n'avait que le regard mouillé en guise d'approbation. Elle avait exprimé le désir de prendre soin de cette perte, ou plutôt de ce départ, car il demeurerait toujours chez elle, lui caressant le cœur de l'intérieur.

Le silence plana au-dessus de cette réunion, mais la tristesse était déjà remplacée par le rire et le bon temps. La vie amène des règles immuables, des égalités et des obligations. La mort est le mal nécessaire pour accepter à sa juste valeur la relève. Coup monté ou simple hasard, ce sont les deux jeunes enfants de Véronique qui ont relancé la fête, l'une courant après l'autre afin que la cadette rende le chocolat subtilisé de l'assiette de la tante. Celles-ci, trop jeunes pour s'arrêter et comprendre les grandes étapes de la vie, avaient continué de jouer durant ce mémorandum. Elles avaient tout simplement exprimé la richesse de la vie, de sa naissance à la mort et à la renaissance.

Avril

L'expression de l'autonomie nationale

La neige séjourne longtemps sur les sols pierreux, mais disparaît vite sur les terres cultivées. – Pétrone

Maeva et Valérie marchaient le long des trottoirs de bois, discutant peut-être de la couleur des carreaux de fenêtre des maisons croisées; elles parlaient peut-être aussi de la grandeur des maisons qu'elles dépassaient, malgré un rythme ralenti par leurs petites foulées. Elles pouvaient aussi s'expliquer mutuellement ce qu'elles avaient appris au cours de cette matinée scolaire ordinaire. Quoiqu'il en soit, elles étaient là, mêlées à d'autres enfants revenant de l'école encore obligatoire. Elles foulaient le sol en direction du repas chaud qui les attendaient, de cette soupe aux légumes que grand-maman a toujours su faire mijoter, profitant des récoltes automnales encore bien conservées dans la cave froide. Les deux petites, malgré leur âge, mais surtout en regard de leur candeur devenaient le symbole vivant du renouveau de la croyance verte, celui qui préconisait l'équilibre des revenus et la sagesse dans la consommation, celui aussi où les parents demeuraient disponibles aux enfants tout en atteignant un seuil de développement social et personnel satisfaisant, assez pour ne pas avoir à s'isoler

du rôle parental qu'incombe la progéniture désirée. Par leurs sourires, elles exprimaient une telle satisfaction dans leur vie, que le partage de l'amour humain ou l'acceptation de l'accolade de l'aînée devenait un privilège offert par la vie. Chez ces enfants, l'attente du morceau physique ou de l'abonnement à un service quelconque n'existe tout simplement pas. Elles vivent là, au beau milieu des autres enfants et des familles comme de simples êtres en développement, accordant à la vie la chance de se faire chauffer au soleil et d'en comprendre la récompense. Et malgré cette apparence de trop grande simplicité, elles ont cependant aussi appris à vivre les événements qui deviennent importants pour d'autres. De ce fait, elles partagent le dîner avec leur grand-mère Chantale parce que leur mère se prépare pour un tournoi de Kin-ball national, sport qu'elle pratique depuis son jeune âge. D'ailleurs, toute la famille ira l'encourager, sachant à quel point est importante la pratique de cette activité facile en apparence, mais combien stratégique et exigeante au niveau cardio-vasculaire et musculaire.

Par surcroît, Patrick a quant à lui été appelé à la réfection d'un édifice communautaire, gonflant ainsi les rangs des absents au cœur de la famille mais toutefois bien heureux que belle-maman prenne la relève, malgré qu'elle vive avec eux depuis maintenant deux ans. Il devra passer quelques jours à modifier les capteurs solaires et l'isolation thermique, problèmes que les responsables de l'édifice ont dénotés au cours d'une inspection d'usage. L'absence prolongée du père ne devrait cependant pas causer de complications majeures car les enfants présentent une bonne santé, et aucun signe de faiblesse n'a en outre été rencontré au cours des derniers mois. Une famille en santé et heureuse.

Le tournoi a lieu au cœur du centre industriel du pays, là où la production des pneus et la transformation du bois sont les secteurs

créateurs d'emplois. C'est aussi là que le Kin-ball a pris naissance, là où le sport coopératif s'est distingué des autres sports par son originale compilation double des points. Le Kin-ball demeure le seul sport exposant trois équipes en simultanée compétition et où l'attaque s'organise toujours en complicité entre les deux faibles autour du plus fort; il offre la possibilité de s'allier avec son rival le temps de construire une attaque, après quoi le résultat paie en distribuant un point à chaque équipe complice. La qualité de cette activité en a d'ailleurs fait le sport intérieur national, égalant en popularité le hockey extérieur. Bien qu'il ait moins de membres que le cyclisme, ce dernier étant un résultat dérivé d'un mode de transport et donc d'une activité courante et obligatoire, le Kin-ball rejoint toutes les catégories de gens, allant des tout-petits de six ans, jusqu'aux adultes dans la cinquantaine. Le succès de ce sport est aussi tributaire de sa simplicité quant à l'équipement : des espadrilles, un gymnase ou un terrain extérieur quelconque et un ballon géant.

Le tournoi auquel participera Éloïse regroupe près de deux cents équipes venues des quatre coins du pays. Quatre différents groupes d'âge, trois catégories divisées selon les sexes, hommes – femmes et mixtes, se disputeront les honneurs ultimes qui donneront alors accès à la grande confrontation nord-américaine. L'équipe d'Éloïse représente une grosse menace pour le reste des rivaux, du fait qu'elle se compose de trois membres pratiquant ensemble depuis vingt ans, entre autre, et de quatre femmes n'ayant pas plus de trois ans de différences entre elles. Les trois autres équipières connaissent bien leur sport et s'assurent de se maintenir en très bonne condition physique. La totalité de ces femmes sont des ex-*Backblakes* et donc des personnes qui pratiquent des activités physiques courantes, leur donnant un avantage sur les citadines parfois plutôt engourdies.

Cette fois, Éloïse ne sera pas chef d'équipe, devant céder son tour à Anaahi. Il s'agit d'une simple rotation normale au sein de l'équipe, assurant du coup l'équilibre décisionnel défini par la coopération intrinsèque à ce sport.

Chantale a vu sa fille s'épanouir dans ce sport et ne le cache pas à ses petites filles. Elle leur explique que maman est absente au repas du midi, parce qu'elle parle avec ses amies pour mieux se préparer. Maeva, tellement fière de sa mère, rappelle à son aïeule qu'elle fait aussi partie d'une équipe de Kin-ball. À mots cachés, elle dit qu'elle l'imite et est inscrite au Kin-ball parascolaire de son école, activité qu'elle pratique pendant trente minutes après les heures scolaires normales, à raison d'une ou deux fois par semaine.

L'horaire scolaire donne l'avantage d'ouvrir des horizons à ces petits tout en devenir. Ce qui est considéré comme parascolaire par le ministère de l'Éducation, est en réalité une occupation courante chez les *Backblakes*. L'école de la vie, agencée à celle dite normale et combinée à une activité dite parascolaire composent le menu de ces résidents, encore réfugiés dans ces villes construites sur les restants des autres.

Même si le gouvernement de droite a rouvert la machine de la grande production, les efforts et la doctrine de la *Polverde* ont créé une conscience sociale inespérée : les lois nationales s'orientent désormais vers la consommation exclusive de produits locaux, lorsqu'ils sont disponibles, et ceux-ci doivent inclure plus de 70 % d'ingénierie et du développement émanant des institutions nationales ainsi que restreindre la surconsommation par des quotas imposés à chaque citoyen, physique ou corporatif. Ainsi, les compagnies productrices de biens matériels doivent tenir compte du client avant de conclure une vente, laquelle considération devient possible grâce au développement de fichiers électroniques

personnels à chaque citoyen. De plus, chaque produit vendu doit présenter une fiche technique détaillée, allant des composantes matérielles jusqu'aux conséquences sociales engendrées. Un ensemble de sigles et logos ornent désormais la présentation des produits en vente libre. Bien que le trafic d'homologation soit courant et connu, une grande pratique sociale s'est installée et devient une forme de protection consciente du développement durable. Le gouvernement a aussi mis sur pied une exemption d'impôt à l'achat de certains produits homologués ou réutilisés; de même qu'un allégement fiscal à la construction résidentielle qui est en proportion directe avec le pourcentage de matériaux homologués utilisés. En ce sens, un logis conçu entièrement de matières recyclables ne soutient aucune forme de taxation; cette même cabane peut aussi s'offrir une forme d'autonomie énergétique et s'extraire d'un service payant en énergie. Il reste donc aux propriétaires de telles demeures la simple taxe résidentielle liée aux services courants, tels que la protection contre les incendies et autres. Les villages érigés alors par les jadis *Backblakes*, appellation tabou et bannie mais toujours réelle, ont pu maintenir leur forme autarcique, résister aux fluctuations des impôts et enfin se développer et grandir malgré le paradoxe de la simplicité volontaire. Certaines de ces personnes du refus et du réduit sont même devenues des références convoitées, offrant des conférences et des conseils auprès de gens en recherche d'équilibre et d'accord mental entre les pseudo-besoins et l'appréciation de la base.

C'est aussi grâce à cette expertise que Kazimir quittera sous peu le pays pour se retrouver au Tchad, pays africain ayant profité d'un contexte de ralentissement économique mondial pour se structurer autrement : le pays produit maintenant une grande partie de ses biens de consommation de base, protège son agriculture locale pour sa population et devient progressivement

négociant dans le commerce international. Même si les biens périssables ou de fabrication courante sont encore majoritairement importés, cet État a fait de sa population une priorité et l'a ainsi placée comme cible pour servir au sein des projets économiques durables, tels que la construction d'éoliennes, la mise en exploitation de terres jadis délaissées ou l'administration et la gestion des usines de traitement des eaux usées. Kazimir participe au congrès international *Returnway*, parrainé par une société britannique qui encourage l'échange réciproque entre les techniques environnementales novatrices ou efficaces. Kazimir quitte ainsi le pays pour démontrer la rentabilité de la réaffectation de vieux véhicules de transport publics en véhicules utilitaires et écologiques, malgré leur apparente désuétude. L'amélioration ou le changement de la partie motrice devient le centre de la remise à neuf. L'alternative entre le remodelage industriel ou l'application et l'insertion de la nouveauté est le centre de son intervention. En échange, il espère recevoir une formation sur la capacité maximale de passagers dans un véhicule public tout en conservant une sécurité optimale, tant physique qu'environnementale. Les congressistes passeront deux semaines ensemble : les premiers jours seront consacrés à l'échange, à des séminaires et à la présentation des ateliers. La seconde semaine, plus pratique, se déroulera dans des garages ou des sites urbains où le transport est soit problématique, soit une preuve de résolution technique et sociale. Différents pays seront représentés mais ce sont surtout des initiatives particulières, des regroupements environnementalistes ou des résidents de quartiers marginaux émanant de la critique alternative qui composent la majorité des personnes présentes. Il y a bien sûr des membres des gouvernements qui seront présents, mais encore feront-ils la promotion de projets pas encore votés ou

compromis par la réalité économique, poussant la production et réduisant les initiatives conservatrices. À cet égard, Kazimir espère en retirer un avantage politique et placer les *Backblakes* comme des défenseurs de la nature, les mettre sur la carte mondiale des regroupements verts ainsi que décrire la situation qu'ils vivent, situation marginale et parfois indésirable par les autorités nationales.

Profitant de cet échange international, certains enseignants compléteront un contingent formé d'intellectuels, de scientifiques et de critiques sociaux se dirigeant vers l'Afrique. Il y aura là un échange sur les contenus enseignés mais surtout sur la logistique scolaire. Dans les écoles que fréquentent Maeva ou Valérie, il y a une réduction des effectifs dans les classes et un allongement des heures enseignées. Les jeunes ne sont plus admis à un service de garde offert par l'école, considérant trop compromettant et limitatif ce long séjour dans un établissement d'apprentissage. Comme les politiques familiales encouragent désormais une présence parentale à la maison ou la mise en commun de services de garde, les enfants nécessitant un support quelconque ou un encadrement après les heures scolaires sont donc dirigés vers des familles d'accueil de matin ou de soir. Il s'agit d'une forme de garderie légale où l'enfant est laissé dans un environnement libre et où le jeu domine le temps. L'aspect disciplinaire n'est généralement qu'un simple outil de travail et non pas une forme dans le sens strict du terme. L'enseignante, parce que l'enseignement n'a pas encore perdu son sexe majoritaire, effectue un suivi entre la maison et l'école mais n'a pas à intervenir dans le cadre de garde, volet laissé sous l'entière responsabilité des parents. Chez les *Backblakes*, comme dans une bonne partie de la population du pays, la *Polverde* aura offert l'opportunité de rééquilibrer la situation familiale et ainsi

permis l'établissement d'une infrastructure à échelle humaine, sans la lourdeur de l'institution.

Les enfants reçoivent ainsi une éducation primaire de base adaptée aux besoins essentiels d'un enfant : cours sur la langue maternelle (lecture, écriture, art oratoire), cours de mathématiques et scientifique, cours d'éthique et de culture, cours d'écologie sociale, sport et saine compétition, apprentissage d'une langue seconde (anglais).

Les cours du secondaire, adaptés à la réalité économique, sociale et environnementale sont quant à eux un approfondissement du primaire mais surtout une mise en application sous forme technique et pratique. Les élèves poursuivent les études en mathématiques et en science, tout comme la maîtrise des langues mais dans un contenu de projets. Dès la troisième année du secondaire, les élèves doivent analyser un problème social déterminé et tenter d'y trouver une solution réaliste. Parvenus aux niveaux supérieurs, soit les quatrième, cinquième et sixième années du secondaire, ils doivent eux-mêmes trouver et reconnaître une situation-problème dans son contexte, l'analyser et l'améliorer. À la dernière année, ils ont droit aux recours extérieurs, tels des spécialistes professionnels alors libérés par l'employeur et subventionnés par l'école. Les jeunes en formation doivent alors rédiger les enquêtes, les requêtes et les situations problématiques données, établir et respecter des délais ou des budgets, recourir aux services locaux ou nationaux en place, tout en respectant les horaires et les cultures de chacun. Ils doivent enfin essayer la solution proposée. Ce grand projet personnel du secondaire devient donc l'expression des acquis et des maîtrises techniques et sociales. Souvent, ces projets deviennent des sujets d'actualité remis entre les mains des autorités officielles, obligeant

ces derniers à résoudre le problème évoqué. Le jeune participe de façon constructive au développement de sa communauté et s'assure par le fait même d'une croissance personnelle riche. Il arrive souvent que le finissant du secondaire se décroche un emploi auprès du consultant ayant participé avec le jeune à son projet personnel. Un suivi plus étroit est alors ensuite offert aux étudiants dans un centre universitaire privé ou public. L'aspect concret et pratique de cette forme d'approche académique devient un moteur de motivation pour les jeunes et permet une continuité et un développement social extraordinaire, tout en réduisant l'abandon scolaire jadis rencontré.

Pour Maeva, l'école est aussi le lieu de rencontre de son demi-dieu, son enseignante, avec qui elle passe tellement de temps significatif qu'elle pourrait remplacer les parents, celle-ci offrant sans cesse des nouveautés et de belles découvertes quotidiennes. Les parents peuvent alors être perçus comme de simples pourvoyeurs, limitant les heures de plaisir pour les remplacer par des heures de sommeil, offrant le repas nutritif et équilibré plutôt que les collations spéciales durant les fêtes avec les amies de sa classe. À la différence des parents, l'enseignant travaille avec les enfants dans un cadre égalitaire et légal, alors que l'apport parental varie d'une personne à l'autre selon les volontés, les aspirations, le niveau de responsabilité, mais aussi et surtout en fonction de l'éducation reçue. Le bonheur se retrouve alors à l'école pour certains, car les parents signifiant une absence physique ou humaine laissent le soin de l'affectation à la sous-traitance étatique, léguant la chaleur de l'amour à l'autre pour se concentrer à celui du travail.

Pour l'autre, l'école devient l'extension du plaisir, la place où apprendre autre chose que des règles de vie; l'école est le centre de

la connaissance, de la manipulation d'objets rares ou mythiques. L'école est aussi le club social inconscient, là où la socialisation prend toute la place, et confronte dans la joie aussi inaperçue l'habitude de la famille et des us, à la différence et l'appréciation.

Maeva et Valérie n'ont pas encore l'âge d'émettre un tel constat, mais elles poursuivent leur épanouissement lors de va-et-vient perpétuels de l'école à la maison, amenant un plaisir dans l'apprentissage. Les amis qu'elles rencontrent sont les écouteurs nécessaires pour partager ou évacuer une joie ou une tristesse; les amis deviennent la courroie sociale permettant d'offrir une partie de sa collation contre un merci, voire un baiser pour le futur. Après de quiconque veut les écouter, enseignante ou parents, elles dessinent en mots ce qu'elles ont senti dans la cour et ressenti dans les cours.

Mai

Questionnement sur le réalisme d'un tel projet de vie

Le véritable voyage de découvertes ne consiste pas à chercher de nouveaux paysages, mais à avoir de nouveaux yeux. – Marcel Proust

Le vert a gagné son pari et revient couvrir les plaines et les vallées. Les fleurs deviennent la référence et redonnent au sens olfactif sa force, paisiblement endormie au cours de la saison froide. L'énervement des adolescents s'entend soit par des cris gratuits, soit par des courses inexplicables, soit par des baisers que s'échangent les nouveaux tourtereaux.

Pour plusieurs, les sports endossent les costumes d'été, les accessoires et les ballons courent sur la pelouse et les animateurs suent, aussitôt asséchés par les grands vents. Les rires organisent les discussions et les accolades invitent aux soupers entre amis autour d'un feu de bois, lequel est fin prêt pour saisir la viande finement apprêtée. La fin de l'année scolaire a entamé son compte à rebours, les élèves redonnant un lustre aux dernières études nécessaires à la passation. Les employés regardent leur paie, calculent les économies et envisagent déjà leurs vacances auprès des leurs. Les parents comptent eux aussi les dodos, espérant

trouver un trou dans l'été où les heures de sommeil pourront enfin être rattrapées. Comme ils l'ont régulièrement fait au cours de toutes ces saisons, les grands-parents contemplent chacun de ces petits signes de la vie qui les appellent, se remémorant parfois avec nostalgie la fin de l'aventure terrestre. Le grand mouvement répétitif de la vie colore le visage de plusieurs parce qu'ils se savent la suite logique de la lignée, fiers du travail accompli et confiants en ces chantiers en devenir. Bref, la vie continue.

Avec son statut de veuve et ayant assuré son développement en marge du sien, Chantale fouille sporadiquement les écrits de son Byl. Elle y découvre parfois des nouveautés, des secrets. Non pas que cette vérité maintenant annoncée soit compromettante, mais plutôt qu'elle facilite l'analyse de la pensée de Byl. Chantale découvre alors ses anciens amis, ceux avec qui il partageait parfois des « tournées » à la brasserie ou au billard, leurs disparitions momentanées, leurs retrouvailles. Elle trouve également des photos prises avec ses copains alors qu'il était en voyage, version cyclotourisme. Elle vit à nouveau ce passé, gouvernée par une nostalgie et entraînée par une fierté. La mort de Byl, même si elle ne sera jamais facile a laissé des empreintes gravées dans le cœur de cette femme vieillissante comme toutes les autres, ralentie et plus capricieuse qu'avant mais toujours aussi énergique.

La transmission des connaissances par la voie orale aura certes été le mode de communication le plus exploité chez l'humain depuis sa première parole. Intriguée, Chantale passe incessamment par la parole pour expliquer à ses filles une intrigue en lien avec leur père, un événement qu'elle ne réussit pas à comprendre. Elle leur offre donc cette annotation au verso d'une photo, leur demandant en échange de décoder le message.

Chantale ne prescrit aucun délai, attendant seulement qu'une lumière soit faite sur ce passage de la vie de Byl où les repères sont d'autant difficiles à trouver. Éloïse et Véronique acceptent, sans toutefois promettre d'expliquer. Réunies toutes les trois autour d'une table située au café du coin, celles-ci profitent d'ailleurs de l'occasion pour rappeler la disparition de Byl, il y a maintenant cinq ans. Pour que puisse avoir lieu cette petite réunion familiale, Patrick s'est offert pour demeurer à la maison avec les enfants ainsi que pour assurer l'animation par la même occasion, lui qui sait si bien instaurer le fou rire dans une maisonnée, souvent trop bien rangée.

Chacune à un moment différent, les trois femmes de la maison de Byl, les trois personnes qu'il a sans doute le plus chéries se sont recueillies à leur façon lors de cette longue rencontre. Rares sont les fois où elles se retrouvent isolées du reste du monde, sans enfant, sans chum, sans conjoint ou sans ami. Elles s'étaient donné ce temps pour poursuivre le deuil, pour accepter que le départ ne soit qu'une étape normale, étape qui d'ailleurs les rattraperait un jour ou l'autre. C'était aussi la confrontation nécessaire pour voir la grand-mère acculée devant une fin évidente, à un moment que personne ne peut prédire, mais qui inexorablement approche. C'était la préparation projetée qu'Éloïse devait voir pour comprendre davantage le lien qui l'attache à ses filles Maeva et Valérie, et à ses deux fils encore très jeunes. Entre deux gorgées de tisane et derrière la bouchée de gâteau au fromage se faufilait ici et là un regard vers la photo où Byl apparaît, assis au fond d'une cour privée et sirotant son café, probablement corsé selon son habitude. Autant Maeva que Valérie ne purent situer l'endroit où se trouve leur père n'ayant entre autre jamais vu les vêtements qu'il porte à cet instant. Véronique est non pas seulement intriguée par la photo et tous

les aléas la composant, mais aussi par le fait que leur mère n'y comprend rien.

L'intrigue était-elle double ou simplement linéaire ? Chacune d'elles interprétait ce qu'elle voyait de façon personnelle, l'une s'attardant aux vêtements tandis que l'autre se penchait sur l'environnement ou le contexte social. L'analyse partait certes du même point, quoique traitée sous des angles différents.

Chantale avait bien choisi le moment pour présenter le cliché. En effet, ce dernier a si bien su déstabiliser tout le monde, que l'heure du départ fut vite rattrapée. Au seuil de la porte du café, les trois femmes se sont donné l'accolade tout en convenant de partager tout soupçon ou indice démystifié. Elles se sont donc imposées de se rencontrer au moment opportun, juste encore elles trois, pour creuser davantage le point obscur découvert sur le cliché.

Éloïse était au travail, emploi qu'elle occupe occasionnellement lorsqu'il y a urgence ou lorsque la famille devient trop omniprésente, lorsqu'une vision lui sauta au visage. Entourée d'arbres matures aux essences variées, tels que l'érable rouge, le grand chêne d'Amérique et le frêne commun, elle se mit à observer l'organisation structurale qui se présentait devant elle. Malgré leur imposante taille, les grands feuillus étaient réfugiés derrière des bouleaux jaunes plus chétifs et surtout très flexibles. Ces mêmes arbres s'entremêlaient avec différents conifères comme le sapin ou le pin blanc. Devant toute cette famille d'arbres, une plate-bande naturelle de grandes herbes offrait le rempart pour protéger tout le monde. Le vent dominant poussé vers l'est tendait d'abord à se frotter aux herbages. Malgré

leur caractère influençable, ces feuilles parviennent à relever les poussées d'air vers le ciel, définissant du coup leur rôle protecteur. Le vent se doit donc de poursuivre sa route vers les feuillus ou épineux moyens, lesquels réussiront aussi à détourner l'air et donc à protéger les grands princes de la forêt. Dans un mouvement rappelant une grande valse de la Renaissance, cet ensemble végétal danse au rythme d'Éole exprimant ainsi sa complémentarité.

Éloïse devine aussi de petits animaux cachés dans ce monde géant arboricole pour s'en nourrir et y loger. La compétition animale, omniprésente mais mature donne la chance aux plus vieux de se loger, là où la facilité s'exprime, là où se vit surtout la sécurité.

Éloïse se transpose soudainement vers la photo remise par sa mère il y a de cela déjà un mois et voit son père dans un décor similaire, à la différence que le travail humain se comprend. Là-bas, le couvert forestier est taillé, nettoyé et entretenu pour en tirer un profit maximum. La relève visible est parsemée dans ce décor équilibré, laissant croître les essences multiples et complémentaires. Les fleurs viennent orner l'orée du bois, proposant un accueil et un attrait suscités par l'arôme dégagé. Elle voit son père assis, tenant à la main une tasse d'*espresso* et contemplant l'ensemble végétal. Il ne semble pas être pressé mais plutôt installé là, en attendant quelque chose ou peut-être quelqu'un. Son siège est d'ailleurs un modèle contemporain, ce qui choque Éloïse considérant une forme d'anachronisme entre les moments où semblait avoir été prise la photo, et la modernité de l'équipement utilisé pour s'asseoir.

Perdue dans ses pensées, elle se fait surprendre par son collègue Mathieu, qui voit bien que cette femme, habituellement absorbée par son travail est à cet instant précis envahie par la

pensée ou les souvenirs, voire le questionnement. Quoi qu'il en soit, elle se retrouvait ailleurs que là, l'endroit où elle est normalement en train de faire l'inventaire des essences, des tailles et des effectifs d'arbres. L'expérience d'Éloïse aurait dû l'amener vers l'ouvrage déjà achevé mais celle-ci affiche plutôt un retard sur son rendement normal, laps de temps suffisamment significatif pour comprendre qu'elle s'est laissé transporter pendant un très long moment par sa réflexion ou plutôt par une forme de repérage émotionnel lié à son père.

Sans doute gênée et évidemment déstabilisée, Éloïse s'est mise à rire et est aussitôt retournée au travail, n'adressant aucun mot à son copain et l'abandonnant derrière. Le jeune homme ressentit quant à lui un sérieux malaise, croyant partager son temps avec une collègue qui semblait vivre un problème personnel. Ne sachant pas s'il devait s'excuser ou la questionner, il s'est contenté de laisser couler le temps et d'attendre un meilleur moment où tous deux seraient disponibles à une discussion très personnelle peut-être, trop sans doute.

Éloïse est rentrée à la maison avec un visage encore saisi par le questionnement. À sa vue, Patrick l'a accueillie avec un regard d'ouverture, exprimant son observation tout en laissant place au dialogue, sans pression. Elle lui adressa alors un sourire pour ensuite le serrer, tout en laissant ses yeux fixés vers l'avant, preuve de l'emprise de son questionnement entrepris en forêt un peu plus tôt. Après avoir pris le temps de donner le repas, les bains et tout l'aria familial, et après s'être tous deux couchés, elle lui fit part des visions liées à son père et des intrigues de sa mère. Elle lui partagea également que la mort de Byl, malgré sa prévisibilité, la hantait encore. Il y a quelque chose qu'elle aurait dû apprendre mais qui lui échappe, quelque chose qui erre dans ses pensées. Il y a là soit une erreur, soit un message. À ses yeux de femme

mais aussi à travers ceux de l'enfant, elle considérait que son père n'était pas l'expression du modernisme et de la mise à jour perpétuelle. En fait, il était plutôt du genre à se contenter du bon vieux grément, lequel lui a toujours rendu service. Byl était-il chez lui ou tout simplement en visite chez un ami ? Comment comprendre que cet homme, généreux de sa vie privée comme un grand livre ouvert aurait-il pu cacher un lieu sacré n'appartenant qu'à lui ? Comment comprendre que Byl aurait possiblement pu taire au reste de la famille le jardin d'un être inconnu ?

Éloïse se voyait tout à coup obsédée par la recherche; d'un bond, elle quitte le lit, va à la cuisine et se verse un verre d'eau. Elle s'asperge le visage pour se réveiller, mais surtout pour s'extirper de cet interrogatoire interne. Réveillé, Patrick la suit de près, lui effleure l'épaule et la rassure; il est là. Elle se retourne alors vers lui et le serre à son tour. Elle lui partage son angoisse, sans rires ni pleurs, ne comprenant pas pourquoi dans un décor d'automne offrant toutes la gamme des couleurs, son père regarde le petit pommeter sauvage encore vert, fier combattant indigène.

Patrick la secoue alors doucement et lui demande de revenir avec lui dans la chambre afin de discuter autrement. En ce sens, il exprime son incapacité à suivre la musique. Il lui offre à tout le moins son oreille contre son retour au lit, offre n'étant valable toutefois que pour le lendemain matin ou en compagnie de la solitude nocturne, parce qu'en tant que père de famille il anticipe ses responsabilités et connaît son seuil de tolérance limité. La nature faisant bien son travail ce sont les deux petits derniers qui se sont finalement réveillés, sans doute en raison des soubresauts du couple, et qui en bout de piste ramènent Éloïse à son devoir de mère.

À une centaine de kilomètres de sa sœur, Véronique se retrouve seule dans sa boutique à préparer un inventaire pour l'éventuel relevé fiscal anticipé par le gouvernement. Elle devrait être accompagnée d'une associée de son autre boutique, mais il semble que le trafic ait eu raison de l'assiduité de cette dernière. La propriétaire, distraite ou inefficace parce que déstabilisée, attend davantage son aide qu'elle ne compte ses robes et ses costumes. Elle se perd peu à peu dans ses idées, jusqu'à ce que le souvenir de son père la ramène à la concentration, à la vue de vêtements dits techniques que Byl endosse. Sans le savoir, elle subit une forme de confusion similaire à celle vécue par sa sœur, c'est-à-dire une incompréhension ou un manque de reconnaissance, étant à ce titre incapable de relier les vêtements portés avec l'image de l'homme sobre et modeste qu'elle a toujours eue de son père. Elle détaille mentalement la garde-robe de ce dernier et se souvient bien du coupe-vent kaki qu'il portait si souvent, celui qui était presque devenu sa marque de commerce. Elle revoit d'ailleurs ce vêtement sur un présentoir de sa boutique, morceau de tissu qui jadis avait surpris Véronique car celle-ci ne présentait habituellement pas ce genre de vêtement, encore moins dans la section masculine. À ce moment précis, elle devait se contenter de ce simple souvenir égaré, mais cependant voisin du moment présent. Elle laissa alors filer le temps, accueillant à son arrivée sa collègue de travail ayant dans l'intervalle servi les rares clients qui s'étaient présentés en ce jour frisque et venteux.

Véronique a retrouvé son monde au cours de la journée, participant à un 5 à 7 proposé par quelques amis de son lieu de travail. Arrivée de manière tardive, ayant été retardée par le système de tramway surpeuplé, elle s'est précipitée au bar pour effectuer sa première commande. Au moment où celle-ci entamait sa consommation une seconde commande lui parvint, gracieuseté

d'un ami du primaire nommé Yan. Le temps s'écoula alors aussi rapidement que le flot de consommations servies, si bien que les moments de grands rires ou de profondes nostalgies finirent par rattraper tout le monde. Certains, trop grisés pour s'en retourner par eux-mêmes ont profité des services communautaires de raccompagnement, tandis que d'autres ont quelque peu usé la semelle de leurs chaussures pour gagner leur résidence ou condo. D'autres encore n'ayant personne qui les attende à la maison poursuivirent leur soirée à une table, grignotant les hors-d'œuvre et les grignotines encore disponibles. C'est entre autre le cas de Véronique qui placote autant qu'elle consomme, vivant aujourd'hui plus qu'autrement une solitude, celle de la célibataire sans enfant et qui n'a comme toute responsabilité que le développement et l'épanouissement de sa simple personne. Elle s'adonne donc aux loisirs de l'imprévu, ceux qui proposent à la pulsion de la vie le cours de l'épanouissement de l'être. Vivre seule, même si entourée de gens et d'énergie, c'est aussi regarder le voisin, regarder son avenir et se retourner vers son passé; c'est le retour sur l'image de son père qui se tient là, assis et fier de porter des vêtements qui ne lui appartenaient pas. Ceux-ci étaient en fait la propriété d'un de ses copains qui croyait en l'avenir, un genre de personne qui relie son âme au ciel et qui croit que l'avenir réside autant par la relève que par les défunts en communication par l'au-delà. Les vêtements que Byl porte ont été confectionnés par une couturière de l'Est, très connue par sa jadis implication au sein de la mise en œuvre de la *Polverde*. Byl se portait comme le fidèle et le porte-parole de cette expression vivante de la création et de la production écologique, laquelle fierté il tenait à démontrer autant pour exprimer son allégeance que pour en prouver sa viabilité. Véronique s'est tout à coup souvenue de l'endroit où il avait l'habitude de se procurer ce

type d'accoutrement, et a alors tenté de savoir où cette photo avait bien pu être prise. Perplexe, elle abandonna son verre et s'en retourna prestement chez elle. Au lendemain, elle se promettait d'appeler sa mère et sa sœur et de leur signifier sa découverte.

Chantale reçoit donc l'appel de sa benjamine quelques jours plus tard. Elle entra ensuite en contact avec Éloïse et toutes trois coordonnèrent leur disponibilité en vue de la grande révélation. En attendant l'arrivée des voitures de métro, là où Éloïse l'a laissée afin d'aller reconduire Maeva à un cours de Kin-ball, Chantale regarde à nouveau la photo, anxieuse de ne point pouvoir y reconnaître d'éléments significatifs. Les signes de l'âge se faisant de moins en moins subtils celle-ci patientait sur un siège public, espérant le recours à un véhicule adapté pour se rendre en un lieu dit « mystérieux ». Ce qui en fait chicotait le plus Chantale, c'était le coin gauche de l'image. On pouvait deviner la silhouette de deux personnes dissimulées derrière des arbustes, lesquelles semblaient discuter tout en orientant leurs regards vers Byl. Elle reconnaissait la stature de Martin, l'ami de son défunt mari. Elle ignorait toutefois le second personnage mais savait bien que Byl et Martin avaient longtemps travaillé avec une troisième personne à l'époque méconnue, voire l'est-elle peut-être encore aujourd'hui, qui œuvrait au développement des transitions intergénérationnelles.

Chantale n'eut davantage de temps seule, ses deux filles remplies d'énergie et guidées par le sourire maternel arrivant au pas de course. Ensemble, elles ont roulé une cinquantaine de minutes vers l'endroit prévu, dirigées par Véronique. En descendant du véhicule, Véronique et Chantale n'ont rien reconnu, si bien qu'elles ont moins ressenti l'envie de poursuivre. Toujours convaincue, Éloïse demeura directive et poussa la

triade vers le boisé. Aux abords de la grande clôture se tenait là une ouverture, un genre de tonnelle servant de porte d'entrée ainsi que quelques drapeaux verts signifiant l'appartenance à la doctrine écologique. Sans être surprises par les couleurs mais néanmoins étonnées par cet accueil politique, elles se sont laissé entraîner, choisissant néanmoins le côté gauche du parc. Ce dernier est constitué de plantes, d'arbres, de roches, de vase et d'inconnu. Sans être perceptibles, on retrouve dans ce jardin de jolies plantes mais aussi des choses plus étranges, plus répugnantes. De façon évidente, plusieurs frustrations se sont carrément exprimées là, soit par des gens en réaction, soit par des personnes en confrontation avec elles-mêmes.

Si ce jardin se découpait, se cartographiait, il serait filiforme et offrirait de grandes allées d'arbres, déterminant par la même occasion le chemin à suivre. Selon certains, la légende de ce jardin secret veut que les êtres y pénétrant concèdent toujours un de leurs membres à l'endroit, forme de dot nécessaire pour en connaître le mystère. C'est ainsi qu'elles poursuivent leur route, laissant la suspicion aux autres. Elles ne cherchent cependant pas à en comprendre son organisation, celle-ci n'étant nullement à la base de ce lieu de dépôts émotionnels. Ce jardin également difforme offre des côtes et des creux, des zones sèches et des zones humides. En un endroit donné se retrouvent en sus des plantes symboliques. Rares, voire probablement rarissimes sont les personnes ayant eu l'opportunité de toucher l'arbre situé au fond. C'est cet arbre qui les attire, cet arbre rempli de fruits et de couleurs. Elles reconnaissent alors une piste, une forme vieillie mais perceptible. L'arrangement paysager fait en sorte que les atouts des plantes sont mis à profit, concédant l'ombre lors de périodes de chaleur, le dôme lors de jours de pluie. Les couleurs qui sont présentes ici sont celles qui émanent des feuilles et des fleurs de l'arbre, car

il y a lieu de croire que le printemps soit la saison propice à sa visite. Les trois femmes iront le tâter, malgré les dires des sages. À l'inverse de l'arbre des peines, cet arbre produit quotidiennement et, bien que méconnu, son renouvellement semble explosif. Il attire le curieux, apaise l'anxieux et dissimule la fatigue. C'est là où Byl est posé.

Les sièges modernes se trouvant sur la photo sont reconnaissables et l'invitation au repos omniprésente. La trop longue marche de Chantale vers ce profond jardin impose que l'aînée ralentisse le rythme. Émue, elle se propose de siéger là où son mari demeure éternellement assis, rejoignant du coup la pose photographique et recourant au souvenir et à l'amour. Malgré l'inquiétude palpable de ses deux filles, malgré la croyance légendaire du prix à payer, Chantale s'assoit en regardant ses filles avec un généreux sourire. En se laissant tomber, son cœur retourne vers les premières pages de son amour. Elle se convainc qu'elle comprend maintenant ce que Byl voyait, lui procurant une jouissance, une libération. Elle apprend le sens de l'inconnu, mais se promet de partir avec lui, donnant à son tour l'énigme au suivant. Elle transfère alors progressivement son énergie vers la rencontre ultime, laissant le rythme cardiaque décroître jusqu'à ce que le calme corporel définisse la mort. Ses deux filles constatant la paix intérieure s'exprimant, malgré le corps inerte, acceptèrent le départ, versèrent les larmes de la déconnexion et se tinrent toutes deux l'une contre l'autre. Chantale, dans le décor vert de la vie quitte le monde connu pour laisser le devoir à la relève. Elle ne respirera que par la réalisation de sa descendance.

Maeva, Valérie, Zachary et Nathan, espoirs, et tout simplement hommes et femmes se confondent alors dans la marée humaine qui, selon les volontés des verts se confondent à leur tour dans la nature terrestre.

Table des matières

Préface	7
 Juin	
<i>Le début d'un grand rêve</i>	9
 Juillet	
<i>L'amertume en préambule</i>	13
 Août	
<i>Vue d'ensemble</i>	21
 Septembre	
<i>Application de la Polverde</i>	37
 Octobre	
<i>Plus jamais seul</i>	61
 Novembre	
<i>Progression, émancipation et... retour aux sources</i>	77
 Décembre	
<i>Le monde des compromis dans une culture d'abondance</i>	91

Janvier

Nouvelle vision et dérapage économique 109

Février

La réalité économique 127

Mars

Discours sur la tombe et Simplicité de la vie 141

Avril

L'expression de l'autonomie nationale 153

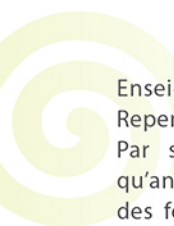
Mai

Questionnement sur le réalisme d'un tel projet de vie 163

Peut-on vraiment rêver à son bonheur ou à celui des autres sans tenir compte de notre environnement? « Nous ne léguons pas notre terre, nous l'empruntons à nos descendants ». Encore faut-il parvenir à la laisser en bon état.

Voilà la vision idyllique de Byl, père et citoyen engagé, qui cherche à aider sa collectivité en participant au développement d'un projet de société nommé « Polverde ». Ce projet de vie deviendra entre autre l'héritage qu'il souhaite léguer aux générations futures. Un projet qu'il veut humain, malgré ses aspects politiques obligés, et qu'il aura d'ailleurs la chance de voir se tisser, se développer à travers ses enfants et ses amis.

Étalée sur 25 ans, l'histoire relate l'adaptation de Byl et de sa famille aux politiques d'extrême gauche qui régissent le petit état occidental où il vit. Transformé en un laboratoire social visant le rétablissement d'une forme d'équilibre sociétal, le projet mis en place par le gouvernement n'est pas sans faille. Tous sont confrontés à la réalité extérieure où le capitalisme essaie par divers moyens de reprendre ses acquis sans relâche. **Les douze mois accélérés que vivra la famille de Byl se veulent donc un hommage à la vie, à la simplicité ainsi qu'au partage.**



Enseignant en géographie au secondaire dans la région de Repentigny, **Yves Allaire** se questionne sur son rôle en société. Par son implication bénévole auprès des jeunes en tant qu'animateur 4H ou scout, entraîneur au soccer ou participant à des fondations cyclistes (sclérose en plaques, Pinocchio et les cérébraux-lésés) ainsi que par son travail guidant les jeunes vers la réflexion, il recherche l'équilibre entre la chance générale dont il jouit et le transfert du bonheur vers les plus démunis. Idéaliste, simple citoyen ou écologiste dans l'âme, peu importe, Yves Allaire poursuit sa route tout en ne cessant de travailler au respect de la Terre et de ses composantes.

Yves Allaire a reçu la médaille de l'Assemblée nationale en 2009 pour son travail humanitaire.